



# Le sentiment national de Côte de Prague dans la Chronica Boemorum

Arthur Perodeau

## ► To cite this version:

Arthur Perodeau. Le sentiment national de Côte de Prague dans la Chronica Boemorum. Histoire. 2015. dumas-01257969

**HAL Id: dumas-01257969**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01257969>**

Submitted on 12 Feb 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Spécialité de master :

« Histoire et Archéologie des sociétés médiévales, mondes chrétiens et musulmans »

ENS de Lyon

UMR 5642

2014–2015 2<sup>ème</sup> session

Soutenu le 24 juin

**Le sentiment national de Côte de Prague dans la *Chronica Boemorum***

Mémoire de 1<sup>er</sup> année

Présenté par Arthur Perodeau

Sous la direction de Pierre Monnet (EHESS)

Pour l'obtention du diplôme national de Master délivré en cohabilitation par les établissements :  
Université Lumière Lyon II, Université Jean Moulin Lyon III, Université de Savoie, École Normale  
Supérieure de Lyon, École des Hautes Études en Sciences Sociales.

**Tous mes remerciements vont à Pierre Monnet, Sylvain Gouguenheim et Martin Nejedlý pour m'avoir accordé leur confiance et guidé dans l'élaboration de ce mémoire, ainsi qu'à Patrick Clastres, Marie-Madeleine de Cevins et Olivier Marin pour leur participation à l'élaboration de ce projet. Merci également à Gisèle Besson pour son aide précieuse et aux différents relecteurs (Christelle et Christine Bourienne, Louise Granat, Lorcan Charonnat et Aurélia Szczepocki).**

## Sommaire

Introduction	6
1. <i>Le contexte historique</i>	6
2. <i>Vie de Côme de Prague</i>	14
3. <i>Manuscrits et éditions de la Chronica Boemorum</i>	26
4. <i>La postérité de la Chronica Boemorum</i>	32
I/ <i>Présentation formelle de la Chronica Boemorum</i>	43
1. <i>Les soubassements de la Chronica Boemorum</i>	44
2. <i>Le récit et sa structure</i>	56
II/ <i>La Chronica Boemorum : une œuvre politique</i>	68
1. <i>Le monde religieux</i>	68
2. <i>Le monde laïque</i>	82
III/ <i>La nation de Côme de Prague : étude lexicale</i>	100
1. <i>L'introuvable natio boemorum</i>	101
2. <i>Les Bohèmes comme gens et comme populus</i>	102
3. <i>La question de la lingua</i>	106
4. <i>Terra et patria : l'attachement à la terre de Bohême</i>	108
5. <i>Le sentiment de nous</i>	114
<i>Conclusion</i>	118
<i>Bibliographie</i>	125
<i>Annexes</i>	132
1. <i>Traduction des préfaces</i>	132

<i>2. Résumé synthétique de la Chronica Boemorum</i>	137
<i>3. Arbre généalogique de la dynastie des Přemyslide (édition de Lisa Wolverson)</i>	156
<i>4. Cartes (issues de l'édition de Lisa Wolverson)</i>	157
<i>5. Iconographie de la Chronica Boemorum</i>	160

## **Note préliminaire sur la traduction des noms propres**

**Notre perspective étant d'ouvrir la recherche française à un domaine qu'elle a jusqu'à présent très peu exploré, à savoir la Bohême sous les Přemyslide, nous avons jugé opportun d'essayer de traduire, autant que cela est possible, les noms latins en Français afin de faciliter l'appropriation de l'objet d'étude. Néanmoins, la plupart des noms n'ont pas d'équivalent en Français. Nous avons donc souvent privilégié une traduction en Tchèque ou en Allemand selon l'origine des personnages en question.**

# Introduction

## 1. Le contexte historique

### a. Les conflits dynastiques au sein de la famille ducale au début du XIIe siècle

L'entreprise d'écriture de la *Chronica Boemorum* s'inscrit dans un contexte de crise de succession à la tête du duché de Bohême. Entre la mort du duc Břetislav II (1092-1100) et l'accession au trône de Soběslav Ier en 1125, quelques mois avant la mort de Côme de Prague (v.1045-1125), qui correspond à peu près à la fin de la chronique, la Bohême connaît une période d'instabilité politique violente. Cette crise de vingt-cinq ans n'est pas seulement conjoncturelle, elle est l'émanation de problèmes structurels, qui prennent racine dans la construction politique du duché de Bohême aux Xe et au XIe siècles. Aussi loin que l'on puisse remonter la généalogie des Přemyslides, la dynastie qui instaure peu à peu sa domination sur ce qui devient le duché de Bohême, des règnes stables et incontestés alternent avec des périodes de troubles, de disputes pour le trône. Pour comprendre la crise traversée par la Bohême dans le premier quart du XIIe siècle, il faut donc revenir à la construction progressive du duché, à partir du IXe siècle.

L'histoire de la constitution du duché de Bohême est indissociable de l'essor des Přemyslides. Au IXe siècle, elle est l'une des nombreuses familles de chefs de tribus qui se partagent la région. La présence de quatorze ducs Bohèmes à une réunion d'Empire en 845 à Ratisbonne atteste assez de la division politique du pays. À partir de la fin du IXe siècle, la famille Přemyslide étend son influence à un territoire toujours plus grand et elle finit par imposer sa domination sur un espace s'étendant sur toute la Bohême, la Moravie et périodiquement d'autres territoires, la Silésie notamment. Pour parvenir à cela, elle soumet les familles rivales ou n'hésite pas à les éliminer en cas de besoin. La famille Slavníkide, sa principale concurrente, est presque entièrement éliminée en 997 et les Vršovici le au début du XIIe siècle. Si l'assassinat du duc Venceslas, vraisemblablement en 929, par Boleslav Ier (929-967) marque la première succession violente connue dans l'histoire de la famille, les problèmes de partage du pouvoir apparaissent plus nettement au siècle suivant.

Il n'y a apparemment pas de règle de succession clairement établie mais le fils aîné du défunt duc prend généralement sa suite. Le premier grand conflit de succession apparaît à la

mort de Boleslav II, en 999. Ses trois fils, Boleslav III (999-1004), Jaromír (1004-1012) et Oldřich (1012-1037)<sup>1</sup> se disputent le trône, ce qui fait le jeu de la Pologne<sup>2</sup>. Selon Côme, la crise ne se résout que parce qu'à la mort d'Oldřich, Jaromír accepte que son neveu prenne la succession. Le nouveau duc, Břetislav Ier (1037-1055), tente d'imposer la règle du séniorat pour présider à la succession mais les cadets de famille ont des revendications et les ducs sont contraints de leur céder des apanages en Moravie pour faire accepter la succession. Cette politique d'apanage permet un temps de faire taire la contestation. Mais elle a pour contrepartie de permettre le développement de pouvoirs rivaux capables d'en imposer au duc. Vratislav II (1061-1092) en fait les frais : lorsque ses frères Otton et Conrad (1092) appuient les prétentions de leur dernier frère Jaromír à l'épiscopat de Prague, il est contraint de s'incliner. Les déçus du règlement de la succession s'exilent souvent afin de chercher du soutien auprès des puissances voisines. Les ducs doivent aussi composer avec les grands du duché qui donnent leur accord dans le processus de désignation du successeur et qui ne manquent certainement pas de tirer des avantages de ce privilège. On voit bien le caractère instable des solutions adoptés au XI<sup>e</sup> siècle. La succession se fait au prix de compromis qui débouchent sur un équilibre précaire.

Si Côme encense Břetislav II (1092-1100), on peut cependant faire remonter le début de la crise de succession à son accession au trône. A la mort de son oncle, le duc Conrad (1092), il revient de son exil hongrois et prend le pouvoir, au détriment de son aîné Oldřich, le fils de Conrad. Le fait d'avoir violé la règle du séniorat est vecteur d'instabilité. Břetislav II est assassiné par un membre de la famille Vršovici, vieille ennemie de la dynastie ducale, en 1100 et son frère Bořivoj (1100-1107 et 1117-1120) lui succède. Mais ce dernier n'est pas reconnu par ses cousins qui opposent au principe de primogéniture celui du séniorat, que Břetislav Ier avait voulu imposer. Bořivoj parvient à défaire son cousin Oldřich en 1101 sans pour autant s'assurer le contrôle intégral de la Moravie. Svatopluk, un autre cousin le renverse et devient duc en 1107. Mais ce dernier est à son tour assassiné par un partisan des Vršovici (que Svatopluk avait lui-même fait assassiner pour la plupart) en 1109 et l'empereur exige alors que son frère Otton lui succède. Pourtant, c'est Vladislav Ier (1109-1117 et 1120-1125),

---

<sup>1</sup> Les dates de règnes sont incertaines. On reprend ici celles avancées par Côme de Prague.

<sup>2</sup> Nous reviendrons plus en détail sur le rôle de la Pologne dans ces conflits de succession dans la prochaine sous-partie.



un autre frère de Břetislav II, qui s'impose sur le trône. Mais ses deux frères, Bořivoj II et Soběslav II (1125-1140) continuent de disputer son pouvoir et le premier parvient même à remonter sur le trône entre 1117 et 1120 avant que Vladislav Ier ne l'en expulse. Peu avant son trépas, Vladislav Ier désigne Soběslav pour lui succéder, Bořivoj étant lui-même mort l'année précédente. Le pouvoir de Soběslav Ier est toujours contesté par plusieurs de ses cousins mais sa main ferme et son talent militaire lui permettent de rester au pouvoir jusqu'à sa mort, quinze ans plus tard, et de rétablir une certaine stabilité.

Ces conflits violents ont ravagé la Bohême pendant vingt-cinq ans au détriment des populations civiles. Côme est révolté par ces conflits internes pour les maux qu'ils font endurer aux Bohèmes mais aussi parce que l'affaiblissement du duché fait le jeu des puissances voisines, ce sur quoi nous allons nous attarder dans les lignes suivantes. Avoir le contexte de guerre civile en tête est essentiel pour comprendre la *Chronica Boemorum*, notamment parce que cette dernière s'écrit en réaction à cette situation.

## **b. La Bohême et les puissances voisines**

Au début du XIIe siècle, le duché de Bohême est entouré par la Pologne, la Hongrie et l'Empire. La Bohême entretient un rapport complexe avec ce dernier puisque le duc de Bohême doit hommage à l'empereur sans que son duché soit intégré à l'Empire. De ce fait, la Bohême ne craint pas que son territoire soit amputé par les empereurs mais ces derniers exercent une grande influence sur la géopolitique de la région et profitent du chaos régnant dans le duché pour en tirer des bénéfices. La Pologne et la Hongrie sont également des acteurs importants du conflit qui jouent des dissensions pour affaiblir leur voisin et obtenir des gains territoriaux ainsi que des richesses.

Dès les origines, le destin du duché de Bohême est intimement lié à celui de son voisin impérial. Les empereurs francs ne parviennent pas à conquérir la Bohême mais les ducs sont régulièrement obligés de prêter allégeance à l'empereur et de lui verser un tribut. Les ducs de Bohême tentent de s'émanciper de la tutelle impériale dès qu'ils le peuvent mais la menace hongroise puis polonaise les fait irrémédiablement rentrer dans la domination impériale. Au cours de la crise successorale consécutive à la mort de Boleslav II (967-999), la Pologne

intervient dans les affaires de la Bohême et tente en vain d'imposer sur le trône un certain Vladivoj. Le duc de Pologne s'empare de territoires bohèmes, comme la Silésie et la Petite-Pologne et il envahit même la Bohême et la Moravie. Mais comme le duc de Pologne refuse de payer le tribut et de renouveler l'allégeance pour le compte de la Bohême, le roi Henri II (1002-1024) intervient et place sur le trône Jaromír puis il confirme la montée sur le trône d'Oldřich qui le renverse en 1012. A contrario, lorsque Břetislav Ier (1037-1055) envahit la Pologne, l'empereur le contraint à rendre les territoires conquis. L'empereur n'a pas de possession ni de ministériaux en Bohême. Son contrôle sur l'évêque et le duc n'est qu'indirect mais il mène des campagnes en Bohême lorsque cela lui est nécessaire. En particulier, il veille à ce que le tribut soit versé, exige la fidélité du duc et sa participation aux campagnes militaires impériales. De plus, l'empereur mène une politique d'équilibre des puissances en Europe centrale : il intervient militairement lorsque l'une des trois couronnes devient assez puissante pour menacer son autorité sur la région. Mais l'empereur récompense les ducs qui le servent avec zèle. Vratislav II (1061-1092) est couronné roi à titre personnel pour avoir participé à presque toutes ses campagnes. Les empereurs et surtout les candidats à l'Empire, ont besoin du soutien des grands, et notamment des ducs de Bohême. Ces derniers savent utiliser leur soutien pour en tirer des bénéfices. Le couronnement royal de Vratislav II s'inscrit tout à fait dans cette perspective.

On l'a dit, les puissances voisines sont des acteurs incontournables de la crise successorale de 1100-1125. Le duc en place a besoin de se faire des alliés dans la région s'il espère se maintenir. C'est tout le sens de l'habile politique matrimoniale de Břetislav II. Il épouse Liutgarde de Bogen, dont la famille mène une ambitieuse politique de colonisation aux frontières de la Bohême et de la Bavière. Ses sœurs Judith et Ludmilla épousent respectivement Władisław Hermann, duc de Pologne et Wiprecht de Groitzsch, qui possède alors un vaste territoire à la frontière nord de la Bohême ; et ses frères Bořivoj, Vladislav et Soběslav respectivement Helbrig de Babenberg, Richsa de Berg et Adélaïde de Hongrie. Ces familles princières mettent en place des stratégies matrimoniales qui s'insèrent dans le jeu géopolitique complexe de l'Europe centrale. Mais pour le duc, ces mariages représentent une reconnaissance de sa légitimité et des appuis en cas de contestation interne ou externe de son pouvoir.

Les prétendants au trône cherchent quant à eux refuge auprès de leurs voisins : Břetislav II s'enfuit en Hongrie lorsque son oncle Conrad monte sur le trône en 1092. La Hongrie, la Pologne et l'Empire accueillent volontiers les prétendants au trône déçus par le règlement de la succession. Le soutien qu'ils pourraient potentiellement leur apporter constitue pour eux un moyen de pression. Si nécessaire, ils n'hésitent pas à les aider à mener des campagnes militaires pour conquérir le pouvoir. En échange, ils tirent des richesses des pillages orchestrés lors de ces guerres et ils exigent des candidats au trône certains bénéfices en terres ou en butin. Par la même occasion, ils espèrent placer à la tête du duché un membre de la famille Přemyslide qui leur est favorable, de manière à se faire un allié précieux dans la géopolitique de l'Europe centrale. Svatopluk s'était entendu avec la Pologne et la Hongrie avant de renverser Bořivoj II en 1107. Le roi de Germanie Henri V (1106-1125) soutient d'abord Bořivoj et fait prisonnier Svatopluk puis le libère et le renvoie en Bohême à condition qu'il paie une amende d'au moins cinq mille marks d'argent. Quand les relations entre Svatopluk et Henri V s'améliorent, le duc participe aux campagnes du roi en Hongrie et en Pologne. A la mort de Svatopluk, Henri V apporte son soutien à son frère Otton puis à Vladislav. De son côté, la Pologne soutient Bořivoj II puis Soběslav. Bořivoj fait valoir ses prétentions auprès de Wiprecht de Groitzsch et de la noblesse de Bohême, qui l'aident à reconquérir son trône. Wiprecht de Groitzsch soutient ensuite Soběslav au cours des années 1120 tandis que la Hongrie accueille Bořivoj II lorsque Vladislav reprend le pouvoir en 1120.

Les guerres de succession ont donc des ramifications géopolitiques d'une grande complexité au sein du duché et dans toute l'Europe centrale et l'on en a ici seulement dressé un tableau général. Les différents partis apportent leur soutien à tel ou tel candidat selon la conjoncture et les avantages qu'ils escomptent obtenir. Tous cherchent à maximiser les profits tirés de ce conflit, ce qui se fait au détriment de la stabilité du duché de Bohême. Côme de Prague assiste avec désolation à ce spectacle et considère peu ou prou les puissances étrangères comme des vautours se déchirant le cadavre du duché de Bohême. L'hostilité qu'il nourrit à l'égard des puissances voisines est latente dans sa chronique. En particulier, Côme est sévère avec l'empereur dont il considère que le devoir est de garantir la stabilité du duché.

### **c. Le contexte religieux**

L'élément religieux est également fondamental pour comprendre le contexte d'écriture de la *Chronica Boemorum*. Un certain nombre de conflits sont vifs d'actualités et marquent profondément l'auteur. Dire que c'est, au sens strict, le contexte religieux qui motive l'auteur à prendre la plume serait abusif mais il est indispensable d'expliquer les dynamiques à l'œuvre en Bohême parce qu'elles influent largement sur les choix d'écriture de Côme. Le contexte religieux de la fin du XIe et du début du XIIe siècle se décline en plusieurs thématiques : le conflit politico-religieux au sein de l'Église latine de Bohême, le maintien de résidus de la liturgie de langue slavonne et la progression du niveau culturel au sein du chapitre cathédral de Prague. Avant de développer en détail ces différentes thématiques, faisons un bref rappel historique sur le lien unissant le duché de Bohême au christianisme.

L'implantation du christianisme en Bohême commence au IXe siècle. L'Empire carolingien et Byzance se disputent pour évangéliser la région. Si le rite byzantin exerce d'abord une forte influence, c'est finalement la liturgie romaine qui s'impose par l'entremise notamment du clergé saxon et bavarois. La première conversion de chefs bohèmes date de 845 au cours d'une assemblée d'Empire à Ratisbonne et à partir du baptême de Bořivoj en 894, tous les ducs přemyslides sont chrétiens. Un phénomène de christianisation par le haut se met peu à peu en place, ce qui n'empêche pas que des relents de paganisme apparaissent ponctuellement. Côme déplore encore les mœurs païennes de son peuple<sup>3</sup>. Boleslav II (961-999) obtient du pape l'autorisation de créer un évêché suffragant de Mayence à Prague en 973. L'empereur Otton Ier est contraint d'entériner la décision la même année. Les difficultés rencontrées par Adalbert, second évêque de Prague (983-997), pour faire renoncer les Bohèmes aux traditions païennes témoignent de la lente implantation du christianisme. Les évêques sont souvent Allemands ou issus des élites de Bohême. Ils s'imposent peu à peu dans le paysage politique de Bohême comme chefs spirituels du duché, exerçant des fonctions complémentaires de celle des ducs et des grands de Bohême. Une norme préside au mode de désignation : le duc choisit un candidat avec le conseil des nobles, l'empereur entérine ce choix, l'archevêque de Mayence consacre l'évêque et le peuple l'acclame. Des conflits périodiques apparaissent entre le duc et l'évêque mais les XIe et XIIe siècles sont surtout marqués par l'augmentation du nombre d'établissements religieux (églises, monastères, couvents...), l'extension du domaine et

---

<sup>3</sup> « Item et supersticiosas instituciones, quas villani, adhuc semipagani... » (Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 161)

l'accroissement des biens de l'Église. L'évêché de Prague prospère et son influence augmente, à tel point que le duc commence à s'en inquiéter. C'est alors, au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, qu'apparaissent certaines dissensions au sein de l'Église de Bohême face auxquelles Côme ne peut rester indifférent.

L'origine de ces dissensions est liée au contexte politique. Les querelles persistent au sein de la famille ducale ; lorsque Vratislav II (1061-1092) monte sur le trône, il doit contenter l'appétit de ses frères. Otton et Conrad reçoivent des apanages en Moravie, ce qui limite l'influence du duc sur ces terres. Celui-ci doit agir pour contrecarrer la montée en puissance de pouvoirs concurrents au sein son duché : il choisit l'apaisement avec les princes moraves et s'en prend au pouvoir de l'évêché. Son choix est d'autant plus motivé par le fait que son dernier frère, l'ambitieux Jaromír, est amené à succéder à l'évêque Sévère (1030-1067). Vratislav II crée un second évêché à Olomouc pour amputer le domaine épiscopal pragois de la Moravie. De plus, il fonde un chapitre collégial à Vyšehrad, juste à côté du chapitre épiscopal de Prague, qui entre en concurrence avec ce dernier<sup>4</sup>. Le duc se comporte en bienfaiteur de cette nouvelle institution et la privilégie indubitablement par rapport au chapitre cathédral de Prague. Jaromír, nouvel évêque rebaptisé Gebhard, refuse ces nouvelles dispositions. Côme raconte qu'il serait allé en personne à Olomouc et aurait agressé physiquement son confrère Jean d'Olomouc (1063-1085)<sup>5</sup>. Le pape destitue alors Gebhard de ses fonctions mais le clergé de Bohême s'insurge d'une seule voix contre cette ingérence dans les affaires du duché. Le pape annule alors la sentence et Gebhard ne renonce pas du tout à réunifier les deux évêchés. Il obtient gain de cause lors du synode de Mayence (1086) où l'évêché de Prague se voit confirmé dans ses frontières anciennes (incluant la Moravie) mais dans les faits, l'évêché d'Olomouc continue d'exister. L'évêque de Prague est contraint de s'en accommoder et de cohabiter avec son homologue morave. Dans cette querelle, l'engagement de Côme est clair ; il reproduit le privilège accordé en 1086 par l'empereur pour montrer l'illégitimité de l'évêché d'Olomouc ; de même, il ne mentionne pas le chapitre rival de Vyšehrad. Ces derniers n'entrent pas dans l'idéal que Côme a pour la Bohême.

---

<sup>4</sup> Břetislav Ier avait d'ailleurs déjà fondé un autre chapitre collégial à Stará Boleslav. Cf Lisa Wolverton, *The Chronicle of the Czechs*, Washington D.C., 2009, p. 123, n. 68.

<sup>5</sup> II, 25

Au XI<sup>e</sup> siècle, une autre querelle agite l'Église de Bohême et dans laquelle Côme est aussi parti-prenant. Au IX<sup>e</sup> siècle, alors que les Bohèmes étaient encore divisés en de nombreuses tribus, la grande puissance de la région était la Grande-Moravie. Pour contrer l'influence des Francs et du clergé saxon, le prince Svatopluk avait décidé de faire appel à Byzance pour évangéliser son peuple. L'empereur Michel III avait alors envoyé une mission dirigée par Constantin (le futur Cyrille) et Méthode, qui créèrent un alphabet pour traduire des textes liturgiques en langue slave. Cette langue est aujourd'hui appelée le Slavon ancien. Après la mort de Svatopluk puis l'effondrement de la Grande-Moravie, le clergé allemand reprend ses missions d'évangélisation et le culte en langue latine s'impose en Bohême au Xe siècle. Cependant, des foyers de résistance se maintiennent et les deux langues liturgiques cohabitent peu ou prou. En 1032, l'ermite Procope fonde un monastère à Sázava, le quatrième en Bohême, où la liturgie slavonne est pratiquée. Ce monastère devient un centre de culture important, notamment en matière de production écrite. Cependant, l'Église romaine voit d'un mauvais œil cette survivance de la langue introduite à l'écrit par les deux missionnaires grecs. Le duc Spytihněv II (1055-1061) chasse alors les moines de Sázava, contraints de partir en exil en Hongrie. Mais Vratislav II (1061-1092), le frère de Spytihněv II, les réintroduit en Bohême avant que son fils Břetislav II (1092-1100) n'interdise de nouveau et définitivement la pratique du culte en langue slavonne. Côme de Prague est témoin de ces événements et en tant que membre du clergé latin, il ne peut rester neutre. Il écrit sa chronique alors que le rite en langue slavonne est interdit depuis des années déjà mais le problème reste sans doute d'actualité. Sa lecture de l'histoire de Bohême est en tous les cas influencée par son opinion sur le sujet.<sup>6</sup> Jamais il ne parle du monastère de Sázava malgré le fait qu'il ait été dans l'actualité politico-religieuse de la deuxième moitié du XI<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>. La lutte contre cette forme de culte est liée, dans son esprit, à celle contre les persistances du paganisme chez ses contemporains, qu'il rappelle régulièrement dans son récit.

La troisième dynamique à noter est la hausse du niveau culturel au sein de l'Église de Bohême et en particulier dans le chapitre épiscopal de Prague. C'est à la faveur de ce contexte qu'est écrit la *Chronica Boemorum*. On a vu que le monastère de Sázava était un centre

---

<sup>6</sup> Nous reviendrons sur ce problème.

<sup>7</sup> Peter Hilsch, „Herzog, Bischof und Kaiser bei Cosmas von Prag“, in *Geschichtsschreibung und geistiges Leben im Mittelalter*, Festschrift H.Löwe, Cologne-Vienne, 1978, p. 356–372.

culturel majeur en Bohême, si ce n'est le plus important. Dans sa lutte contre le rite en langue slave, il est probable que l'Église latine de Bohême ait voulu se doter d'armes culturelles pour rivaliser avec son ennemi et même le surpasser. Les sources sont peu nombreuses et assez muettes sur cette question, surtout si l'on parle de l'Église de Bohême dans son ensemble. Cela étant, la chronique de Côme fournit elle-même des indices permettant de conclure à un progrès culturel au sein du chapitre épiscopal de Prague. Là encore, on ne peut faire un état des lieux du niveau culturel par manque de sources mais on peut noter les preuves de cette dynamique. Côme en est en fait la preuve vivante puisqu'il a effectué un séjour d'études à l'école épiscopale de Liège, foyer de l'un des plus grands centres culturels de la Chrétienté d'Occident. Côme n'est peut-être pas le premier à faire ce type de voyage et l'on sait que l'évêque Hermann (1099-1022) a aussi étudié à Liège. Il est possible qu'il y ait eu une filière régulière entre Prague et Liège mais nous n'avons pas trace d'autres élèves pragois ayant étudié à Liège à cette époque. En revanche, l'on sait qu'un certain Hubald, formé à Liège, a enseigné à Prague au début du XI<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>. D'autre part, dans sa chronique, Côme fait honneur à l'évêque Gebhard (1068-1089) pour les réformes qu'il met en place<sup>9</sup>. Il augmente le nombre de chanoines, leur fait bénéficier de la dîme et leur fournit de quoi se nourrir. Côme note le rôle particulier d'un certain Marc, chapelain allemand fait prieur de l'église de Prague par Gebhard. Marc réorganise la vie de la communauté et enseigne les arts libéraux. La formation spirituelle des chanoines s'améliore. Peter Hilsch note que le nombre de chanoines partant étudier à l'étranger est en forte augmentation au début du XII<sup>e</sup> siècle, à l'époque de l'écriture de la chronique<sup>10</sup>. L'école épiscopale de Prague demeure très loin du niveau des grands centres culturels de l'Occident mais elle connaît assurément un certain dynamisme. Ce dynamisme s'insère dans le cadre du progrès global de l'éducation des élites et de la richesse culturelle au niveau de l'Occident mais il faut aussi le comprendre comme une politique visant à ce que la Bohême rattrape son retard par rapport aux anciennes puissances de l'Occident chrétien. La volonté de doter l'évêché et le duché de Bohême d'une histoire de son peuple s'inscrit dans cette dynamique.

---

<sup>8</sup> Georg Heinrich Pertz, « Anselmi Gesta Episcoporum Leodiensis », *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, tome 7, Hannovre, 1846., p. 189-224

<sup>9</sup> Voir notamment II,26

<sup>10</sup> Peter Hilsch, op. Cit.

## 2. Vie de Côme de Prague

La vie de Côme de Prague ne nous est connue que grâce aux indices qu'il a lui-même laissé dans sa chronique, à l'exception de sa date de mort qui a été ajoutée à la fin de l'œuvre par une tierce-personne. L'auteur n'a toutefois pas laissé un nombre très important d'indications et certaines ont été l'objet de controverses entre spécialistes. La plupart des historiens s'accordent néanmoins aujourd'hui sur les morceaux de vie qu'il nous laisse entrevoir. Nous tâcherons ici de relever ces indices et de voir ce qu'ils nous disent de la vie de l'auteur. Cet exercice nous permettra de dresser un tableau superficiel du parcours de Côme ; ce qui permet d'expliquer certains parti-pris de l'œuvre.

### a. Naissance et origines de Côme

La date de naissance de Côme n'est pas donnée précisément mais il indique pour l'année 1125 « *mihi iam octogenario* »<sup>11</sup>. Tout semble donc indiquer que Côme est né en 1044 ou 1045. Pourtant, cette date elle-même n'a pas toujours fait l'unanimité. Deux phrases ont semé la confusion : en II, 34, notre auteur indique d'abord « *Nec tacere cupio, quod eodem anno nobis adhuc positus in scolis contigit audire et videre* »<sup>12</sup>. L'idée que Côme pourrait encore être à l'école en 1074, c'est-à-dire à l'âge de 29 ou 30 ans pose problème. La contradiction est renforcée par le fait qu'il se fait appelé « *bone puer* » (II,34)<sup>13</sup> quelques lignes plus bas. Le mot *puer* désignant normalement un petit enfant, son emploi prête ici à confusion. Des historiens ont alors remis en cause l'idée communément admise selon laquelle Côme serait né vers 1045<sup>14</sup>. Néanmoins, Bertold Bretholz a proposé une hypothèse résolvant ces

<sup>11</sup> Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 237.

<sup>12</sup> *Ibid*, p. 130.

<sup>13</sup> *Ibid*

<sup>14</sup> Berthold Bretholz signale dans la note 2, p. VIII de son édition de 1923 que Gelasius Dobner est le premier à penser que Côme est né après 1045 dans le tome 1 de son ouvrage *Wenceslai Hagek a Liboczan Annales Bohemorum*, paru à Prague en 1761. Il explique également à la même page que Rudolf Köpke a émis l'hypothèse que par l'expression « octogenario », Côme a peut-être voulu dire qu'en 1125, il entrait dans sa huitième décennie, c'est-à-dire qu'il était âgé de 71 ans (Rudolf Köpke, *Scriptores*, t. 9, Hannovre, 1851).



contradictions et qui s'avère tout à fait crédible. Le passage en question s'insère dans une curieuse lacune du récit entre 1074 et 1082<sup>15</sup>. Au lieu de raconter les événements survenus au cours de ces années, Côme fait le récit de trois anecdotes. La première anecdote concerne le mariage de Mathilde de Toscane (1045/1045 – 1115) et du duc Welf II de Bavière (v. 1072 - 1120) en 1089. On voit mal comment Côme aurait pu faire une erreur si grossière sur la date de l'évènement. La seconde anecdote concerne la barbe de l'évêque de Prague Gebhard (1068-1089) en II,33 et la dernière est le récit d'un miracle auquel Côme aurait assisté dans la crypte de la cathédrale de Prague et dans lequel s'insèrent les deux expressions qui posent problème. Le récit chronologique des événements reprend ensuite son cours avec l'année 1082. Bertold Bretholz suppose finalement que des ces trois anecdotes, seule celle sur la barbe de Gebhard peut avoir lieu entre 1074 et 1082 et que leur récit a pour fonction de masquer les lacunes de la trame principale. Par l'expression « *nobis adhuc positus in scolis* », Côme aurait donc voulu dire : « à l'époque où nous étions encore à l'école ». L'hypothèse formulée par Bertold Bretholz est la plus vraisemblable et c'est celle que nous retiendrons, en considérant par conséquent que Côme est né vers 1045.

La question des origines de Côme a également été débattue, notamment à propos d'un potentiel ascendant polonais. Lorsqu'il rapporte que Břetislav Ier ramène de sa campagne de Pologne en 1039 un nombre incalculable de prisonniers nobles, il dit « *inter quos heu, male captus adductus est meus attavus, consors in clero, prebiter officio* »<sup>16</sup>. Les deux mots « *meus attavus* » ont interrogés un certain nombre d'historiens<sup>17</sup>. Dans la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup>

---

L'hypothèse est cependant peu vraisemblable. Dans sa *Würdigung der alten böhmischen Geschichtsschreiber*, publiée à Prague en 1830, František Palacký imagine lui que Côme était alors professeur, et non étudiant, à l'école. Sa proposition ne résout cependant pas le problème de l'emploi de « *puer* ».

<sup>15</sup> Nous reviendrons plus en détail sur ce problème dans la première partie de notre démonstration

<sup>16</sup> Bertold BRETHOLZ, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 189

<sup>17</sup> Gelasius Dobner est là encore le premier à avoir été attentif à ces deux mots dans le volume V de ses *Wenceslai Hagek a Liboczan Annales Bohemorum* (Prague, 1777, p.239). Il pense qu'ils n'indiquent ici aucune parenté mais qu'ils sont employés au sens de « *senior collega* ». Pelzel et Dobrowský (*Scriptores rerum bohemicarum*, Prague, 1783, p. 1-282), ainsi qu'Emler à leur suite (*Fontes rerum Bohemicarum*, t. 2, Prague, 1874, p. 1-198) reprennent l'explication de Gelasius Dobner en faisant équivaloir « *meus attavus* » à « *senior inter clericos* ». Rudolf Köpke note cependant que Côme emploie le mot « *attavus* » à plusieurs reprises dans la Chronique et toujours au sens de lien de parenté (*Scriptores*, t. 9, Hannovre, 1851, p. 31-132).

siècle, l'idée que Côme serait le descendant d'un prisonnier de la noblesse polonaise ramené par Břetislav en 1039 s'est imposé dans l'historiographie. Là encore, Bertold Bretholz a contrecarré de manière efficace cette idée dans la préface à son édition de 1923<sup>18</sup>. D'une part, il remarque que lorsqu'il est question de Polonais dans la Chronique, Côme porte toujours un jugement négatif sur eux, voire méprisant<sup>19</sup>. Bertold Bretholz fait d'autre part remarquer que les deux mots qui fondent cette hypothèse ne sont présents que dans les manuscrits qu'ils désignent dans son stemma par les cotes A3a et b alors qu'ils sont absents dans les autres. De plus, Côme étant vraisemblablement né entre 1035 et 1045, il est improbable qu'un de ces prisonniers soit son « *attavus* ». A la rigueur, il pourrait être son grand-père (*avus*). Bertold Bretholz imagine alors qu'un lecteur ou un copiste de la *Chronica Boemorum*, croyant savoir qu'il avait lui-même pour ancêtre l'un de ces prisonniers, a inséré dans le manuscrit une remarque tout à fait personnelle que les historiens auraient pris pour un commentaire de Côme lui-même. Il nous semble qu'écarter l'hypothèse de l'origine polonaise de Côme sur la seule base de son jugement négatif sur les Polonais revient à trancher un peu vite sur cette question. Néanmoins, le problème du sens d'« *attavus* », soulevé par Bertold Bretholz, fait paraître très peu vraisemblable cette hypothèse. La grande majorité des historiens pensent aujourd'hui que Côme est un Bohême de souche. Sans écarter complètement l'origine polonaise de Côme, nous dirons qu'il est probablement d'origine bohême. Nous faisons enfin remarquer, avec Lisa Wolverton<sup>20</sup>, que, quelle que soit l'origine réelle de Côme, il ne montre pas d'attache hors de Prague et de la Bohême (et surtout pas pour la Pologne). Dans la perspective qui est la nôtre, cette question apparaît donc secondaire.

Reste la question de l'origine sociale de Côme de Prague. František Palacký affirmait dans sa *Würdigung der alten böhmischen Geschichtsschreiber* (Prague, 1830), que Côme était un « *Böhmen aus adeligen Geschlecht* » (un Bohême d'origine noble) mais sans en apporter aucune preuve. Rudolf Köpke a repris cette idée et l'a justifié par le fait que le fils de Côme,

---

<sup>18</sup> Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 17-19.

<sup>19</sup> *Ibid.* Bertold Bretholz recense un certain nombre d'occurrences où il porte ce type de jugement sur les Polonais. Anna Aurast reprend cet argument à son compte pour exclure la thèse de l'origine polonaise de Côme (« Wir und die Anderen. Identität im Widerspruch bei Cosmas von Prag », *Das Mittelalter*, 10, vol. 2, 2005, p.30-31).

<sup>20</sup> Lisa Wolverton, *Cosmas of Prague. Narrative, classicism, politics*, Washinton D.C., 2015, p. 5.

Henri, a un *cliens*<sup>21</sup>. Cependant, Bertold Bretholz fait judicieusement remarquer que les clercs avaient également des clients et qu'il est probable que le fils de Côme ait également embrassé une carrière ecclésiastique<sup>22</sup>. Reste le cas, que l'on a qualifié de peu probable, où Côme serait effectivement un descendant de noble polonais fait prisonnier par Břetislav Ier en 1039. On n'a donc aucune preuve solide que Côme soit issu d'une quelconque noblesse. Néanmoins, son statut de chanoine de Prague invite à lui prêter une origine noble. De plus, cela pourrait expliquer qu'il ait effectué un séjour d'études à l'école épiscopale de Liège. En effet, on ne sait pas sous quel patronage, il a reçu ce privilège. Il est possible que son séjour ait été financé par le chapitre de Prague, voire par le duc, mais ce financement peut tout aussi bien être d'origine familial<sup>23</sup>.

## **b. La formation de Côme**

L'expression « *nobis adhuc positus in scolis* »<sup>24</sup>, employée à l'occasion du récit de miracle fait en II, 34, montre que Côme a suivi une formation initiale à l'école épiscopale de Prague. On sait très peu de choses de l'enseignement donné à Prague à cette époque mais il était certainement de médiocre qualité par rapport à celui dispensé dans les grandes écoles de la Chrétienté d'Occident. Les réformes de l'évêque Gebhard (1067-1090) et du prieur Marc ont amélioré la qualité de cet enseignement mais, si Côme est bien né autour de 1045, il n'a vraisemblablement pas pu bénéficier de ces progrès. A Prague, notre chanoine a vraisemblablement appris les rudiments du Latin, de la lecture, des Psaumes (comme il le signale en II,34), de la musique, du chant et du calcul, c'est-à-dire les fondamentaux pour entamer l'apprentissage des sept arts libéraux. Peut-être a-t-il commencé ce second cursus à Prague.

---

<sup>21</sup> Rudolf Köpke, *Scriptores*, t. 9, Hannovre, 1851, p. 31-132

<sup>22</sup> Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. XV.

<sup>23</sup> Peter Hilsch, „Herzog, Bischof und Kaiser bei Cosmas von Prag“, in *Geschichtsschreibung und geistiges Leben im Mittelalter*, Festschrift H.Löwe, Cologne-Vienne, 1978, p. 356–372.

<sup>24</sup> Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 130.

Côme signale en III, 59 avoir étudié à Liège au temps de sa jeunesse, alors que Francon était magister<sup>25</sup>. Francon est l'auteur du traité *Sur la quadrature du cercle* ainsi que de *Questiones in musica* mais il est également renommé pour sa science des Lettres. On sait qu'il est écolâtre de l'école épiscopale de Liège entre 1066 et 1083<sup>26</sup>, Côme a donc vraisemblablement séjourné à Liège au début de l'office de Francon. Il est même tout à fait probable qu'il soit arrivé à Liège avant mais qu'il ne signale que Francon parce qu'il a dirigé l'enseignement liégeois pendant l'essentiel de son séjour. Egbert de Liège (né vers 972) signale qu'il a fait trois ans d'études fondamentales et neuf pour suivre le cursus du *trivium* et du *quadrivium*<sup>27</sup>. Rien n'indique que tous les élèves fassent tous le même nombre d'années d'étude mais cet exemple nous donne une idée du temps que Côme a pu passer à Liège. Ayant déjà au moins reçu une formation initiale à Prague, il a sûrement directement entamé l'étude des arts libéraux. Il a donc vraisemblablement passé cinq à dix ans à Liège.

Liège a connu au IXe siècle un premier rayonnement interrompu par les invasions normandes. A partir de 940, l'évêché connaît un renouveau dont le centre est l'abbaye de Lobbes<sup>28</sup>. Dès le Xe siècle, l'évêché de Liège constitue un centre intellectuel et de formation important. L'évêque Notger de Liège (972-1008) notamment réorganise l'enseignement dans l'école épiscopale de Saint-Lambert et dans le diocèse. Il accueille non seulement des hommes du diocèse mais également des étrangers, envoyés par de grandes familles ou des évêques<sup>29</sup>. Les écoles liégeoises forment un grand nombre de futurs évêques et membres de l'élite ecclésiastique au Xe et XIe siècles<sup>30</sup>. L'enseignement était gratuit du temps de Notger et Wazon de Liège (1042-1048) allait jusqu'à pourvoir aux besoins des bons étudiants aux frais

<sup>25</sup> Ibid : « *O si mihi iam octogenario preteritos Deus referat annos, quibus olim Leodii sub Francone magistro tum grammaticae tum dialecticae artis in virectis [et] pratis mecum lusisti satis* », p. 237.

<sup>26</sup> Christine Renardy, *Le Monde des maîtres universitaires du diocèse de Liège. 1140-1350*, Paris, 1979, p. 82 : Francon est dit *magister scolastus*. Le titre semble réservé à celui qui dirige l'enseignement dans l'ensemble du diocèse. Il est le seul à pouvoir donner licence à d'autres enseignants de diriger une école dans les limites du diocèse

<sup>27</sup> Ernst Voigt, *Egbert von Lüttich « Fecunda Ratis »*, Halle, 1899, p. XXIII.

<sup>28</sup> Jean-Pierre Delville, « Notger, la culture et les écoles de Liège », in Jean-Louis Kupper, *Notger et Liège. L'an mil au coeur de l'Europe*, Liège, 2008, p.87-98.

<sup>29</sup> Georg Heinrich Pertz, « Anselmi Gesta Episcoporum Leodiensis », *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, tome 7, Hannovre, 1846., p. 189-224.

de l'évêché<sup>31</sup>. Au XI<sup>e</sup> siècle, Liège est assurément un lieu de circulation entre les grands centres de la Chrétienté, comme Chartres, Rome, Cologne....<sup>32</sup>.

Côme dit seulement avoir étudié la Grammaire et la Dialectique alors que Francon est *magister scolatus*. Mais il y a plusieurs écoles canoniales à Liège. Pour Jean-Louis Kupper, le chapitre épiscopal de Saint-Lambert est « la clef de voûte » de l'enseignement liégeois<sup>33</sup>. La liste de ses écolâtres est en effet très prestigieuse<sup>34</sup>. On sait qu'à l'époque de Notger, Liège comptait en plus six écoles collégiales : Saint-Martin, Saint-Pierre, Saint-Paul, Sainte-Croix, Saint-Denis et Saint-Jean. Emile Lesne signale qu'une septième est fondée en 1016 : Saint-Barthélémy<sup>35</sup>. Selon Godefroid Kurth, les écoles collégiales servaient « d'établissement d'enseignement moyen » tandis que l'école cathédrale était plutôt comme un séminaire ou une université<sup>36</sup>. Mais le pays mosan abrite également de nombreuses écoles monastiques qui constituent autant de centres intellectuels. Pour Christine Renardy, le milieu intellectuel liégeois est d'ailleurs dominé par le fait monastique, même si l'école de Saint-Lambert joue un rôle primordial dans le rayonnement culturel des centres mosans. Les travaux littéraires, scientifiques et théologiques sont d'ailleurs tous le produit du milieu monastique, hormis la chronique d'Anselme (dont nous reparlerons ci-dessous)<sup>37</sup>. Parmi les abbayes importantes du diocèse, celle de Lobbes (qui appartient au diocèse de Liège mais est situé dans celui de

---

<sup>30</sup> Citons parmi tant d'autres l'archevêque de Salzbourg Gunther (1024-1025), les évêques de Cambrai Rothard (v.976-v.995) et Erluin (996-1012), l'évêque de Verdun Heimon (988-1024), Leofric, évêque d'Exeter (1046-1072), le pape Etienne IX (1057-1059).

<sup>31</sup> Jean-Louis Kupper, « L'enseignement », in *Liège et l'église impériale. XIe-XIIe siècles*, Paris, 1981, p. 375-383.

<sup>32</sup> Jean-Louis Kupper pense que l'enseignement dispensé en pays mosan prend sa source en France, notamment dans les écoles de Chartres et de Reims (Ibid.). C. Stephen Jaeger conteste cependant cette idée dans *The Envy of Angels. Cathedral schools and social Ideals in Medieval Europe, 950-1200*, Philadelphia, 1994.

<sup>33</sup> Jean-Louis Kupper, « L'enseignement »... Op. Cit.

<sup>34</sup> Adabold, évêque d'Utrecht (1010-1026), Wazon, évêque de Liège (1042-1048), Adelman, évêque de Brescia en 1059, Francon (1066-1083) notamment.

<sup>35</sup> Emile Lesne, « Les écoles liégeoises », in *Histoire de la propriété ecclésiastique en France*, tome 5, Lille, 1940, p. 349-361.

<sup>36</sup> Godefroid Kurth, « L'instruction publique », in *Notger de Liège et la civilisation au Xe siècle*, tome 1, Paris, 1905, p. 251-299.

Cambrai) se distingue particulièrement mais celles de Stavelot-Malmédy, de Saint-Trond, de Saint-Hubert ou de Gembloux sont importantes également. Or, le pays mosan est un espace de grande circulation intellectuelle. Charles Dereine dit que toutes ces abbayes bénédictines exerçaient « une forte attraction sur les chanoines liégeois »<sup>37</sup>. A titre d'exemple, Wazon est formé à l'abbaye de Lobbes avant de devenir écolâtre puis évêque de Liège. Edouard de Moreau dit également : « La supériorité littéraire du XI<sup>e</sup> siècle sur les époques précédentes est surtout due aux écoles. Celles-ci continuent à suivre les anciens programmes. Mais le goût des études est beaucoup plus répandu. L'intérêt scientifique s'est développé. On recherche les meilleurs maîtres. Élèves et professeurs passent d'une école à l'autre. Des relations durables se créent entre intellectuels de divers pays. »<sup>38</sup>. Côme a donc pu se rendre dans les écoles monastiques, y suivre les cours de certains maîtres et y lire des livres. En particulier, le milieu monastique mosan (et plus largement occidental) est le cœur d'une tradition historiographique impériale importante au Xe et au XI<sup>e</sup> siècle, sur laquelle nous reviendrons dans le développement.

On ignore si Côme a poursuivi sa formation initiale à Liège. Celle-ci fournissait aux élèves les fondamentaux nécessaires à l'étude des arts libéraux. On y apprenait notamment la maîtrise parfaite du Latin en s'exerçant à l'écriture d'actes publics, en ne parlant que Latin dès que possible et en lisant des recueils de sentences, comme les *Distiques* de Caton, les *Fables* de Phèdre ou le *Fecunda Ratis*, composé par Egbert de Liège (né vers 972)<sup>40</sup>. En tout cas, Côme a mobilisé ces acquis lors de la composition de la chronique. Une fois ces fondamentaux acquis, l'études des sept arts libéraux commence.

Les maîtres de Grammaire étaient libres d'enseigner les auteurs qu'ils voulaient mais certains auteurs étaient privilégiés : Prudence, Isidore de Séville, Virgile, Lucain (tous

---

<sup>37</sup> Christine Renardy, « Les écoles liégeoises du XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècle : grandes lignes de leur évolution », in *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 57, fascicule 2, Bruxelles, 1979, p. 309-328.

<sup>38</sup> Charles Dereine, « L'Ecole canonique liégeoise et la réforme grégorienne », in *Annales du 33<sup>e</sup> Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique*, Tournai, 1949, tome 2, 1951, p. 79-94.

<sup>39</sup> Édouard de Moreau, *Histoire de l'Église en Belgique*, tome 2, Bruxelles, 1945 [2<sup>e</sup> édition], p. 249-305.

<sup>40</sup> Godefroid Kurth, « L'instruction publique », in *Notger de Liège et la civilisation au Xe siècle*, tome 1, Paris, 1905, p. 251-299.

réemployés par Côme), Priscien, Martianus Capella...<sup>41</sup> On connaît un certain nombre d'auteurs disponibles dans les bibliothèques liégeoises. Tous n'étaient pas enseignés mais ils étaient à la disposition des plus curieux, parmi lesquels était sans doute Côme<sup>42</sup>. La versification, considérée comme une excellente gymnastique intellectuelle et comme une preuve de culture, est pratiquée avec grand intérêt à Liège. Aucune ville ne maîtrisait aussi bien cet art. Pour les chroniqueurs et les hagiographes, c'est une manière de montrer leur savoir-faire. Côme n'échappe pas à la règle puisqu'il introduit de très nombreux passages versifiés dans sa chronique. En Rhétorique, les écoliers s'entraînaient à rédiger des lettres et des diplômes (Côme a donc l'habitude d'imiter les actes). Cela nécessitait des notions de droit, discipline également enseignée à Liège. Par ailleurs, on apprend à imiter le style des Évangiles. On en sait peu sur l'enseignement de la Dialectique. Mais Liège a une grande réputation dans ce domaine tout au long du Xe siècle au moins. Nous ne étendrons pas sur l'enseignement du *quadrivium*, ce qui serait ici hors de propos. Néanmoins, signalons que Liège était également réputé pour la Musique, l'Arithmétique, l'Astronomie et la Géométrie (discipline qui comprenait la Géographie, enseignement que Côme a pu mettre en pratique dans sa chronique). L'enseignement de l'Arithmétique était important car il était nécessaire pour la chronologie et le comput. Côme s'est sans doute souvenu de ses leçons dans cette discipline en rédigeant la chronique. L'enseignement des sept arts libéraux préparait à un enseignement considéré comme supérieur : la Théologie. Mais rien n'indique que Côme ait poussé ses études jusque-là. On sait que sous Wazon pour le moins, l'éducation par le respect des mœurs était aussi important que celle par les sciences. D'où peut-être les nombreux portraits à valeur d'*exemplum* dans la chronique<sup>43</sup>.

---

<sup>41</sup> Ibid. Voir aussi Édouard de Moreau, *Histoire de l'Église en Belgique*, tome 2, Bruxelles, 1945 [2<sup>e</sup> édition], p. 249-305.

<sup>42</sup> Godefroid Kurth restitue la liste des auteurs connus de manière certaines par les Liégeois (« L'instruction publique », in *Notger de Liège et la civilisation au Xe siècle*, tome 1, Paris, 1905, p. 251-299). Parmi les auteurs païens, on trouve Cicéron, Salluste, Varron, Sénèque, Pliny l'Ancien, Quinte-Curce, Aulu-Gelle, Plaute, Phèdre, Marcial, Stace, Virgile, Horace, Tibulle, Perse, Juvénal, Lucain, Macrobie, Lucilius, Laberius et Publius Maximianus. Pour les auteurs chrétiens : Jérôme, Augustin, Jean Chrysostome, Ambroise, Grégoire le Grand, Sulpice Sévère, Lactance, Cassien, Boèce, Procope, Pierre Chrysostome, Isidore de Séville, Eugène de Tolède, Bède le Vénérable, Paulin, Raban Maur, Rathier, Prudence, Arator, Sédulius et encore d'autres chroniques et hagiographies médiévales. Il est intéressant de noter que l'on retrouve dans cette liste la plupart des auteurs réemployés par Côme dans la composition de la chronique.

### c. La carrière ecclésiastique de Côme

On n'ignore si Côme était déjà chanoine de Prague avant de partir étudier à Liège. Il prétend avoir assisté à la signature du privilège de l'évêché de Prague, confirmé en 1086 à Mayence par l'empereur Henri IV (II, 37)<sup>44</sup>. Côme accompagne également son homonyme, nouvellement élu évêque de Prague, et l'homologue de ce dernier André d'Olomouc à Mantoue où ils reçoivent l'anneau et la crosse des mains de l'empereur (II,50)<sup>45</sup>. Il accompagne les deux mêmes évêques se faire ordonner par l'archevêque de Mayence en 1086 (III, 2 et 3)<sup>46</sup>. En 1099, il accompagne également l'évêque Hermann (1099-1122) lors d'une rencontre entre Břetislav II et le roi Coloman de Hongrie à Lúčky à l'occasion de laquelle Hermann et lui-même sont ordonnés prêtres par l'archevêque d'Esztergom (III, 9)<sup>47</sup>. Côme participe à une cinquième mission diplomatique en 1110 en Moravie, afin de récupérer les droits sur le marché de Sekyrkostel usurpés par le prince Otton II d'Olomouc<sup>48</sup>. Côme avait donc une place importante au sein du chapitre puisqu'il accompagne l'évêque lors de séjours importants hors du duché et il semble même chargé personnellement d'une mission diplomatique en Moravie. On ne sait pas s'il était déjà doyen à cette occasion. Le fait est qu'il se présente comme « *ecclesie solo nomine decanus* » dans le « Prologue à Sévère »<sup>49</sup> et comme « *haud dignus dici decanus* » dans le « Proemium à Clément, abbé de l'église De Brevno » (préface du livre 2)<sup>50</sup>. Mais le « Prologue à Sévère » est généralement considéré

---

<sup>43</sup> Georg Heinrich Pertz, « Anselmi Gesta Episcoporum Leodiensis », *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, tome 7, Hannovre, 1846., p. 189-224

<sup>44</sup> Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 140 : « *Quod ego vidi ipsum cesarem suis manibus annotantem in privilegio Pragensis episcopatus.* »

<sup>45</sup> Ibid., p. 157 : « *Interea sinister rumor nostras diverberat aures regem Wratislaum XVIII. Kal. Februarii migrasse ad Christum et eius fratrem Conradum successisse in principatum.* » indique Côme alors que les deux évêques sont à Vérone, au retour de leur voyage.

<sup>46</sup> Ibid., p. 163 : « *in medio pernoctavimus campo.* » indique Côme au retour de ce voyage.

<sup>47</sup> Ibid., p. 169 : « *Qui veniens ad sedem suam urbis Strigonie tempore, quo sacri ordines celebrantur, III. id. Iunii ordinat eum presbiterum et me, quamvis indignum, similiter ad eundem promovit gradum.* »

<sup>48</sup> Ibid. p. 204 : « *ego missus ex parte fratrum.* »

<sup>49</sup> Ibid., p. 1. Cf Annexe 1.

<sup>50</sup> Ibid., p. 80. Cf Annexe 1.



comme un prologue à l'ensemble de la Chronique, ajouté alors que l'œuvre est déjà entièrement composée (voir I,1). Dès lors, on ignore si Côme devient doyen entre le livre I et II ou s'il l'était déjà auparavant. On ne sait pas non plus quelles fonctions impliquaient cet office mais seulement que c'était un poste important au sein du chapitre. La formule employée par Côme dans le « Prologue à Sévère » invite à penser qu'à la fin de sa vie, il ne remplissait plus ses fonctions mais gardait tout de même le titre honorifique de doyen.

L'église de Prague se situait alors à l'intérieur du château mais Lisa Wolverton pense que les chanoines vivaient dans des maisons hors des enceintes, disséminées dans la ville<sup>51</sup>. Côme indique qu'il avait une femme lorsqu'il signale son décès en 1117<sup>52</sup>. Il était aussi le père d'au moins un fils, dit Henri, dont il indique l'existence lorsqu'il parle d'un pèlerinage auquel participe Bertold, un *cliens* de celui-ci<sup>53</sup>. Le fils de Côme a un temps été confondu avec Henri Zdík, évêque d'Olomouc entre 1126 et 1150, mais cette hypothèse a aujourd'hui été abandonnée faute de preuve solide.

#### **d. L'écriture de la *Chronica Boemorum***

Côme écrit la *Chronica Boemorum* à la fin de sa vie. Dans la préface adressée à un certain Gervais, il fournit des informations chronologiques permettant d'estimer la date de composition du livre I entre 1120 et 1122<sup>54</sup>. Nous ne disposons pas d'indication sur les dates de composition de la suite de l'œuvre mais nous pouvons penser logiquement qu'elle a lieu

<sup>51</sup> Lisa Wolverton, *Cosmas of Prague. Narrative, Classicism, Politics*, Washington D.C., 2015, p. 7.

<sup>52</sup> Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923 : « *Eodem anno rerum cunctarum comes indimota meorum bis Februi quinis obiit Bozete ha kalendis.* », p. 217.

<sup>53</sup> Ibid. : « *Similiter et Bertoldus, cliens Heinrici, filii mei* », p. 223.

<sup>54</sup> Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 4 : « *Est autem hec chronica composita regnante quarto Henrico Romano imperatore et gubernante sanctam ecclesiam Dei papa Kalisto, sub temporibus ducis Boemorum Wladislai, simul et presulis Pragensis ecclesie Hermanni.* » Henri V étant empereur de 1111 à 1125 (Côme l'appelle Henri IV parce qu'il ne prend pas en compte Henri dit l'Oiseleur, roi de Germanie de 919 à 936, ce que fait la numérotation actuelle), Callixte II pape de 1119 à 1124, Vladislav Ier duc de Bohême de 1109 à 1117 puis de 1120 à 1125 et Hermann évêque de Prague entre 1099 et 1122, ce qui nous permet de conclure que le livre I est composé entre 1120 et 1122.

entre la fin de la rédaction du livre I et la mort de l'auteur, donc entre 1120 et 1125<sup>55</sup>. Cette chronologie a parfois été contestée mais elle fait globalement l'unanimité parmi les historiens aujourd'hui<sup>56</sup>. Le fait que Côme de Prague prétende envisager de ne pas poursuivre son œuvre<sup>57</sup>, même si la formule appartient très certainement au *topos* médiéval de l'humilité de l'auteur, invite à penser qu'il rédige sa chronique de sa propre initiative. Cette donnée est essentielle parce qu'elle autorise à penser que, dans une certaine mesure, les choix que Côme opère dans la composition sont consentis librement et donc qu'il est possible d'analyser l'œuvre comme le réel fruit de la pensée d'un clerc du début du XIIe siècle. La qualité littéraire du récit invite à penser que Côme n'en était pas à son coup d'essai. Il avait probablement déjà écrit d'autres textes, aujourd'hui perdus.

La chronique de Côme de Prague est destinée à circuler, ce dont témoignent notamment les lettres insérées avant le début des livres I et II où l'on trouve des phrases invitant le destinataire à lire et à corriger le travail de Côme<sup>58</sup>. L'auteur insiste parfois sur sa volonté que son travail ne soit pas vu par d'autres que le destinataire mais cela nous paraît encore appartenir au *topos* de l'humilité médiévale des auteurs. De plus, il indique clairement sa volonté de fournir un matériau narratif de base pour que d'autres puissent créer des chefs-d'œuvre ayant pour thème l'histoire ancienne de la Bohême médiévale<sup>59</sup>. Côme a donc une réelle ambition littéraire, celle d'être à l'origine de toute une littérature historique tchèque (aspiration que la postérité satisfera) et son geste d'écriture n'est pas uniquement politique

---

<sup>55</sup> Ibid, p. 340

<sup>56</sup> Pour avoir un développement complet sur les discussions à propos de cette question, on se référera aux premières pages du chapitre de l'introduction à l'édition de Bertold Bretholz *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum* (Berlin, 1923) intitulé « *Abfassungszeit, Quellen, Arbeitsart, Chronologie und Charakteristik* », p. XX-XXXVI.

<sup>57</sup> Ibid, p. 4 : « et tuo iussu aut me ad cetera evolvenda precingam aut ibi gradum sistam et meis ineptis modum figam ceptis. »

<sup>58</sup> Cf Annexe 1.

<sup>59</sup> Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 2-3 : « Nam id solum opere precium duxi in meo opere, ut vel tu, cui a Deo collata est sapientia, vel alii potiores scientia, sicut Virgile habuit Troye excidia et Stacius Eacidia, ita ipsi hoc meum opus habeant pro materia, quo et suam scientiam posteris notificent et nomen sibi memoriale in secula magnificent. Igitur huius narrationis sumpsit exordium a primis incolis terre Boemorum et perpauca, que didici senum fabulosa relatione, non humane laudis ambitione, sed ne omnino tradantur relata oblivioni, pro posse et nosse pando omnium bonorum dilectioni. »

quoiqu'il le soit principalement. Dans l'analyse, il ne faudra donc pas perdre de vue que Côme s'adresse à des clercs de Bohême, ses pairs, qui partagent avec lui le même système de valeurs et de références, ainsi qu'aux générations futurs de clercs afin de fonder une tradition littéraire historique en Bohême.

Côme meurt le 25 octobre 1125, selon l'indication laissée par un tiers à la fin de la chronique<sup>60</sup>. Il continuait d'ajouter du contenu nouveau à son récit quelques mois avant sa mort au moins.

### 3. *Manuscripts et éditions de la Chronica Boemorum*

#### a. Les manuscrits

Il existe quinze manuscrits de la *Chronica Boemorum*, dont aucun n'est autographe, qui datent de la fin du XIIe au XVIIe siècles. Ils sont presque tous complets mais certains sont complétés d'interpolations ou de commentaires des copistes ou de lecteurs. Le texte de Côme est très souvent accompagné d'autres écrits : ceux de ses continuateurs, d'autres œuvres bohèmes et même des textes qui n'ont pas grand chose à voir avec la chronique. Ces manuscrits sont pour la plupart conservés dans l'actuelle République tchèque et en Allemagne mais on en trouve certains en France, en Pologne, en Autriche et en Suède. Deux manuscrits médiévaux supplémentaires contiennent de courts extraits de la chronique. Les éditeurs modernes ont privilégiés certains manuscrits par rapport à d'autres mais l'édition critique de Bertold Bretholz, qui fait référence, rend compte du contenu de chacun. Le corpus est assez pauvre en enluminures avec trois images seulement mais l'une d'entre elle notamment est d'un réel intérêt pour comprendre la tradition manuscrite. Ci-dessous sont indiqués le lieu de conservation et quelques éléments historiques pour chacun des manuscrits. On trouvera également les données du stemma réalisé par Bertold Bretholz.

Le « manuscrit de Bautzen » (A1), aujourd'hui conservé à la Bibliothèque du Musée National de Prague (cote VIII F 69 ) est daté du premier tiers du XIIIe siècle. En haut du recto

---

<sup>60</sup> Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 340.

du folio 1, on voit une enluminure représentant Čech et Lech, respectivement ancêtre des Bohèmes et ancêtre des Polonais. En bas du recto du folio 17 se trouve également une image de chien<sup>61</sup>. D'après ce que l'on sait, le manuscrit provient de la bibliothèque de Rosenberg<sup>62</sup>. Il a ensuite été transféré à la Bibliothèque royale de Prague puis racheté par la famille Gersdorff en 1839 pour être conservé à Bautzen avant de retourner à Prague. Le Musée National de Prague possède un autre manuscrit du XVe siècle (C2b), connu sous la cote VIII. D 20. Il semblerait que ce dernier soit originaire du monastère de l'ordre des croisés de l'étoile rouge de Prague. Il a été retrouvé en 1840 à la doyennerie de České Budějovice, où ont fui les moines pendant les guerres hussites, avant d'être cédé au Musée de Bohême. Toujours à Prague, un autre manuscrit du XVe siècle est conservé aux archives du château, dans le fond de la bibliothèque du chapitre métropolitain de Prague (A2b). Il y est répertorié G. 57. Il a vraisemblablement été copié au sein du chapitre avant 1343 mais offert au monastère augustinien de Roudnice nad Labem en 1414. On ignore à quel date il est revenu au chapitre de Prague. Lorsqu'Emler prépare son édition des *Fontes rerum Bohemicarum* (1874)<sup>63</sup>, il constate qu'il est disponible à la bibliothèque archiépiscopale. On trouve encore un manuscrit à la Bibliothèque Nationale de Prague, dans la collection des manuscrits de la bibliothèque du monastère de Břevnov, sous la cote Ms. 293, composé à la fin du XVIe siècle (C3). L'histoire du manuscrit des Archives municipales de Brno (A1a), répertorié A 101, est assez bien connue. Il est écrit entre 1439 et 1468 au monastère de Třebíč, sans doute dans l'intention de remplacer en partie les livres perdus lors de la période hussite. Le manuscrit est transporté à la bibliothèque des seigneurs de Boskowitz, à Moravská Třebová. L'église paroissiale le récupère en 1639 et c'est là que l'y découvre l'historien morave Joseph Georg Meinert en 1817. Le manuscrit est alors placé au *Moravské zemské muzeum* (Musée de Moravie), qui venait d'être fondé à Brno. Pendant un moment, il entre dans la bibliothèque privée du gouverneur de Loučná nad Desnou mais, à la demande de Bertold Bretholz, toute cette bibliothèque est rachetée par la ville de Brno et le manuscrit est intégré aux archives communales. La République tchèque abrite un dernier manuscrit, conservé à la bibliothèque

---

<sup>61</sup> Cf Annexe 5.

<sup>62</sup> Peut-être Rožmberk nad Vltavou, dans le sud de l'actuelle République tchèque.

<sup>63</sup> Op. Cit.

Lobkowicz, à Roudnice nad Labem, répertorié sous la cote VI. F. B3, et qui contient une copie de la *Chronica Boemorum* datant du XVe siècle (C2a).

Du côté de l'Allemagne, on trouve actuellement quatre manuscrits. Le premier se trouve à la Bibliothèque Universitaire de Leipzig et date de 1324 (A2a). En première page, une inscription datée du XIVème-XVème siècle indique « *liber monasterii beate marie virginis in huysborg* ». Le manuscrit a donc sûrement été rédigé au monastère d'Huysbourg, à une centaine de kilomètres de Leipzig (à moins qu'il n'y soit parvenu entre sa rédaction et celle de l'inscription plus tardive). La bibliothèque de Leipzig fait finalement l'acquisition de ce manuscrit en 1839. Il est connu sous la cote Cod. Ms 1324. Un second manuscrit, daté de la fin du XIIe ou du début du XIIIe siècle, est conservé à la Bibliothèque municipale et universitaire de Dresde (A3a). Quatre notes marginales indiquent qu'il a appartenu au monastère d'Altzelle mais on ignore s'il y a été produit. Sur la couverture, des notes indiquent qu'il a voyagé dans de nombreux monastères au XVe siècle. En 1832, le manuscrit est transféré à Dresde, où il est aujourd'hui conservé à la Staats- und Universitätsbibliothek, et coté J 43. Un autre manuscrit est conservé à la Stadtbibliothek de Munich (A4a) et répertorié sous la cote 11029. La version de la chronique date du XVe siècle et est très fragmentaire. Une inscription indique seulement qu'il a été vu au collège du Saint Sauveur à Ilz mais sans aucune date. La présence d'une charte de fondation du chapitre de Vyšehrad (événement volontairement occulté par Côme) laisse à penser que le manuscrit provient de ce chapitre ou de l'une de ses possessions. L'hypothèse demanderait cependant à être confirmée par une étude plus attentive du manuscrit et de l'histoire du chapitre de Vyšehrad. Enfin, la Württembergische Landesbibliothek de Stuttgart possède également un manuscrit du XVe siècle (C1b), dont la cote est Don. 697. Il a longtemps été conservé à la Fürstenbergische Hofbibliothek de Donaueschingen, qui a cédé une bonne partie de ses collections entre 1980 et 2001. Deux manuscrits supplémentaires contiennent des fragments de la *Chronica Boemorum* que Bertold Bretholz a identifiés comme appartenant au groupe C. Le premier date de 1496, est conservé à l'abbaye de Blaubeuren et comprend le passage où Côme raconte le martyr de cinq ermites en Pologne (I, 38). Le second est du XIVe siècle et est conservé à la Landesbibliothek de Dresde.

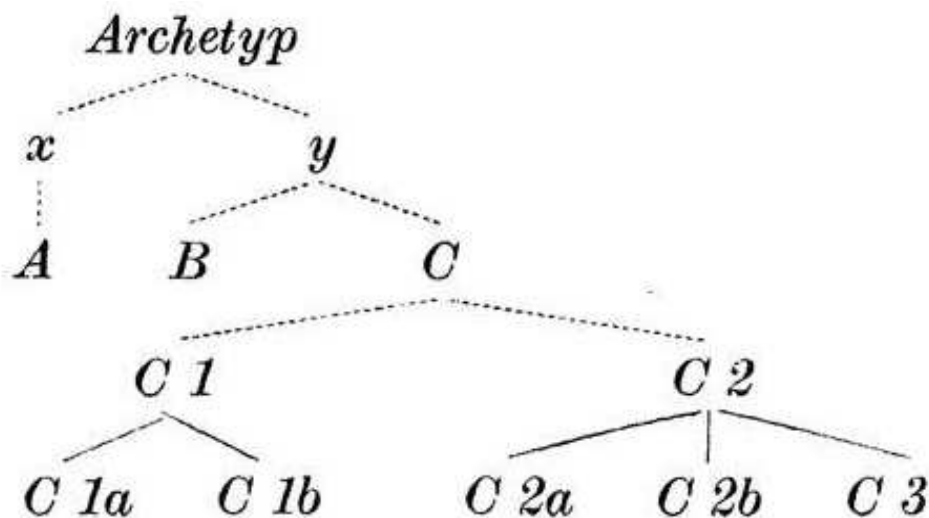
L'Österreichische Nationalbibliothek (autrefois appelée Hofbibliothek) de Vienne possède deux manuscrits. Le premier est daté du XIII<sup>e</sup> siècle (A3b) et répertorié sous la cote 508 . L'inscription « *Ad cronicam Domini Georgie* », au folio 115 prouve, d'après Pelzel et Dobrovský, que le manuscrit a été écrit au cloître de Milevsko (Bohême)<sup>64</sup> . Toujours d'après eux, une note sur le folio 118 indique qu'il a été déplacé de Milevsko au monastère de Strahev (Prague). Une feuille attachée au manuscrit montre qu'il a ensuite été offert par un certain Pierre Wokan de Wokanius à l'impératrice Marie-Thérèse en 1780. L'autre manuscrit conservé à l'Österreichische Nationalbibliothek (B), coté 7391, est composé au XVII<sup>e</sup> siècle par un anonyme jésuite.

Le manuscrit de la bibliothèque municipale de Strasbourg était très parcellaire (A4). Il a été daté d'après son écriture du dernier tiers du XIII<sup>e</sup> siècle. Il aurait d'abord appartenu à l'abbaye de Niederaltaich (Bavière), puis au monastère de Saint Maurice (Alsace), avant d'arriver à la bibliothèque de la ville de Strasbourg où il brûla en 1870. On conserve cependant des description de ce manuscrit qui permettent de retracer son histoire, en partie du moins.

Le « *Codex Gigas* », connu pour être le plus grand manuscrit médiéval contient une copie de la *Chronica Boemorum* (B). Ce manuscrit est composé au XIII<sup>e</sup> siècle, dans l'abbaye de Podlažice (Bohême). Il aurait été donné au monastère de Sedlec en 1229 avant d'être racheté par l'abbaye de Břevnov. Il est conservé dans la bibliothèque de Broumov entre 1477 et 1593 puis à Prague à partir de 1594 dans la collection personnelle de Rodolphe II de Habsbourg. En 1649, les troupes suédoises le ramène avec elles comme butin de guerre. Depuis, il est conservé à la Bibliothèque royale de Suède et connu sous la cote Cod. Holm. A 148 .

---

<sup>64</sup> Franz-Martin Pelzel et Josef Dobrovský, *Scriptores rerum Bohemicarum*, Prague, 1783, t. I, p. XXX



Stemma réalisé par Berthold Bretholz dans *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, LXXXIX.

## b. Les éditions

Le premier à avoir édité la *Chronica Boemorum* est Marquard Freher. Une première version paraît en 1602 à Hannovre, dans un recueil intitulé *Rerum Bohemicarum antiqui scriptores*<sup>65</sup>. En 1607, il publie de nouveau un recueil à Hannovre, intitulé cette fois *Cosmae Pragensis ecclesiae decani Chronicae Bohemorum* dans lequel il intègre la *Vita vel Passio sancti Adalberti episcopi et martyris Christi* qu'il pensait également être de Côme<sup>66</sup>. Toujours à Hannovre et à titre posthume, une nouvelle version est éditée sous le même titre en 1621 mais sans la *Vita* cette fois-ci. Un siècle plus tard, Johann Burckhardt Mencke publie une nouvelle édition à Leipzig dans le premier tome d'une collection intitulée *Scriptores rerum Germanicarum*<sup>67</sup>. Le premier tome des *Scriptores rerum bohemicarum*, publié en 1783 à Prague, contient la chronique de Côme ainsi que le travail de deux de ses continuateurs (les dits moine de Sázava et chanoine de Prague)<sup>68</sup>. Côté allemand, les *Monumenta Germaniae*

<sup>65</sup> Marquard Freher, *Rerum Bohemicarum antiqui scriptores*, Hannovre, 1602, p. 1-14.

<sup>66</sup> Marquard Freher, *Cosmae Pragensis ecclesiae decani Chronicae Bohemorum*, Hannovre, 1607, p. 1-72.

<sup>67</sup> Johann Buckhardt Mencke, *Scriptores rerum Germanicarum*, Leipzig, 1728, col. 1967-2132.

Historica font une première édition réalisée par Rudolf Köpke<sup>69</sup>. L'unique édition française est publiée avec les continuateurs (les dits chanoine de Vyšehrad, moine de Sázava et chanoine de Prague) par Jacques Paul Migne pour la Patrologie Latine en 1854<sup>70</sup>. Du côté de la Bohême, la seconde édition est publiée en 1874 par Josef Emler dans la série des *Fontes rerum Bohemicarum*<sup>71</sup>. Enfin, Bertold Bretholz réalise une rigoureuse édition critique, la seconde des MGH, publiée à Berlin en 1923. Cette édition fait depuis référence et n'a pour le moment pas eu de successeur.

Des traductions ont été réalisées dans cinq langues différentes. Une traduction tchèque a été faite en 1929 par Karel Hrdina et publiée à Prague sous le titre *Kosmova kronika česká* (rééditée en 1947 et 1950). En 1972, Marie Bláhová propose une nouvelle traduction sur la base de celle de Karel Hrdina<sup>72</sup>. Cette traduction a ensuite été rééditée à plusieurs reprises à Prague (1975, 1982, 2005 et 2012). Les MGH proposent une première édition traduite en Allemand par Georg Grandaaur en 1885<sup>73</sup>, reprise en 1987 par Franz Huf<sup>74</sup>. Une traduction polonaise a également été réalisée par Maria Wojciechowska et rééditée à deux reprises<sup>75</sup>. En 1962, la chronique de Côme a même été traduite en Russe sous le titre *Козьма Пражский*

---

<sup>68</sup> Josef Dobrowký et František Martin Pelcl, *Scriptores rerum bohemicarum*, Prague, 1783, p. 1-282. [Les deux auteurs sont des figures emblématiques de la première génération des Éveilleurs et il y a fort à parier qu'ils aient choisis ce titre en écho à l'édition précédente pour réaffirmer l'origine bohème de certains textes, comme la chronique de Côme, pour exhumer le patrimoine national]

<sup>69</sup> Rudolf Köpke, *Scriptores*, t. 9, Hannovre, 1851, p. 31-132.

<sup>70</sup> Jacques Paul Migne, *Patrologiae cursus completus*, Paris, 166, 1854, col. 9-244

<sup>71</sup> Josef Emler, *Fontes rerum Bohemicarum*, t. 2, Prague, 1874, p. 1-198.

<sup>72</sup> Karel Hrdina et Marie Bláhová (traduit par), *Kosmova kronika česká*, Prague, 1972.

<sup>73</sup> Georg Grandaaur (traduit par), *Des Decans Cosmas Chronik von Böhmen*, Leipzig, 1885.

<sup>74</sup> Franz Huf et Georg Grandaaur (traduit par), *Die Chronik Böhmens*, Essen, 1987.

<sup>75</sup> Maria Wojciechowska, *Kosmasa Kronika Czechów*, Varsovie, 1968. [Wrocław, 2006 ; Wodzisław Śląski, 2012]



*Чешская хроника*<sup>76</sup>. Enfin, une première traduction anglaise a été proposée récemment par l'historienne américaine Lisa Wolverton<sup>77</sup>.

#### 4. La postérité de la *Chronica Boemorum*

Du point de vue de la postérité, la *Chronica Boemorum* est un texte exceptionnel. Elle inspire des générations de chroniqueurs médiévaux et modernes qui poursuivent et parfois reprennent le travail de Côme de Prague. A partir de la fin du XVIIIe siècle, la chronique est fièrement exhumée par les Éveilleurs et a une place importante dans les débats sur l'Histoire médiévale qui agitent les milieux intellectuels en Bohême. L'œuvre de Côme de Prague est considérée non seulement comme l'un des joyaux du patrimoine tchèque et bohème mais aussi comme une source exceptionnelle pour retrouver le Moyen Âge bohème. Aussi, tous les historiens qui ont cherché à écrire une histoire de la Bohême ont lu et ont utilisé la *Chronica Boemorum* en en faisant des lectures plus ou moins critiques et plus ou moins idéologiques qui témoignent des évolutions politiques, philosophiques, sociales et culturelles de la Bohême du XIXe siècle à nos jours. Il est difficile d'exposer en quelques pages tout l'héritage de la chronique mais une présentation non-exhaustive devrait pouvoir montrer le potentiel d'une étude diachronique de la réception de la *Chronica Boemorum*.

La réputation de la chronique de Côme de Prague s'établit peu à peu et perdure durant tout le Moyen Âge. Les chroniqueurs du XIIe et du XIIIe siècle se perçoivent comme des continuateurs de son œuvre<sup>78</sup>. Le premier d'entre eux est un chanoine anonyme de Vyšehrad, qui fait dans un premier temps le récit des événements entre 1126 et 1130 puis, après une interruption, poursuit avec celui des années 1131-1140<sup>79</sup>. Cet auteur a tendance à centrer son récit sur le règne de Soběslav Ier, en témoigne les bornes de son récit. Il participe à la

---

<sup>76</sup> Genrih Ėduardovič Sančuk (traduit par), Козьма Пражский Чешская хроника [La Chronique des Tchèques de Côme de Prague], Moscou, 1962.

<sup>77</sup> Lisa Wolverton, *The Chronicle of the Czechs*, Washington D.C., 2009.

<sup>78</sup> Norbert Kersken, *Geschichtsschreibung im Europa des « nationes »*, Cologne, 1995, p. 573-582.

<sup>79</sup> Josef Emler, *Fontes Rerum Bohemicarum*, Prague, t. 2, 1874, p. 201-237.

propagation du culte de saint Venceslas, qu'il voit comme père spirituel du peuple bohème, et développe un certain anti-germanisme dans lequel puisera le dit Dalimil<sup>80</sup>. Un clerc de l'église de Prague poursuit son travail jusqu'à l'année 1142. Dans les années 1170, un chroniqueur du monastère bénédictin de Sázava reprend la *Chronica Boemorum*, auquel il intègre le récit du développement de la liturgie et de la culture en langue slavonne, de la vie de Procope et du sort du monastère de Sázava, et poursuit le récit jusqu'en 1162<sup>81</sup>. Le chanoine et « *notarius* » du chapitre de Saint-Guy Vincent de Prague continue le travail du chanoine de Vyšehrad<sup>82</sup>. Cet auteur est chapelain de l'évêque Daniel Ier (1148-1167) et l'accompagne lors de voyages diplomatiques ou de campagnes militaires. Entre 1171 et 1173, il écrit l'histoire du règne de Vladislav II et des événements de 1140 à 1167 en recourant à un style et à une organisation épiques. Vincent de Prague a à son tour un continuateur dénommé Gerlach (v. 1165-1230), prémontré allemand qui, entre 1215 et 1222, poursuit la chronique jusqu'en 1198<sup>83</sup>. Les *Annales* rédigées par Henri de Heimbürg (? - 1242) sont également basées sur l'œuvre de Côme de Prague jusqu'en 1125 puis sur un travail personnel jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>84</sup>. Enfin, au début des années 1280, un autre chanoine de Prague continue l'œuvre de Côme pour les années 1140-1282 à partir de différents modèles<sup>85</sup>.

A l'étranger, la chronique de Côme de Prague connaît également un certain retentissement puisqu'elle est utilisée comme source historique par le rédacteur de la dite *Annalista Saxo* au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, puis par un chanoine de Brunswick, auteur d'une *Chronica Boemorum* exclusivement basée sur le travail de Côme et de ses continuateurs<sup>86</sup>.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, de nouvelles chroniques sur l'histoire de la Bohême sont écrites. La plus célèbre est sans doute celle du dit Dalimil, auteur d'une chronique versifiée en langue

---

<sup>80</sup> Winfried Baumann, *Die Literatur des Mittelalters in Böhmen*, Munich-Vienne, 1978.

<sup>81</sup> Josef Emler, *Fontes rerum bohemicarum*, t. 3, Prague, 1882, p. 238-269.

<sup>82</sup> Ibid., p. 270-281.

<sup>83</sup> Ibid., p. 282-303.

<sup>84</sup> Ibid., p. 306-321.

<sup>85</sup> Jacques Paul Migne, *Patrologiae cursus completus*, t. 166, Paris, 1854, col. 299-388

<sup>86</sup> Norbert Kersken, *Geschichtsschreibung ...*, Op. Cit.

Tchèque racontant l'histoire de la Bohême des origines au début du XIV<sup>e</sup> siècle, dans le contexte de l'extinction de la dynastie Přemyslide. Ce chroniqueur a assurément lu l'œuvre de Côme de Prague dont il s'inspire et qu'il se réapproprie dans une perspective plus fortement nationale et anti-allemande. Par exemple, Dalimil reprend l'épisode de la rencontre entre le duc Oldřich et Božena. Le premier dit à la seconde : « Je préfère me marier avec Božena, une paysanne tchèque plutôt qu'avec une reine allemande »<sup>87</sup>. D'un autre côté, le chanoine François de Prague est chargé par l'évêque Jean de Dražic (1301-1343) de poursuivre l'œuvre de Côme et de raconter les faits des évêques de Prague, des rois et des princes de Bohême<sup>88</sup>. François recourt à la chronique de Pierre de Zittau comme source historique jusqu'à l'année 1338 puis il recourt à sa propre expérience et à des témoignages pour la suite. La première partie de son œuvre est dédiée à l'évêque qui l'a chargé de cette mission et la suite à Charles IV. En revanche, il est assez critique sur le règne de son père Jean. Son œuvre est découpée en trois livres dont le récit s'achève en 1347. Le roi Charles IV charge ensuite un autre chanoine de Prague, Beneš Krabice de Veitmile, de remanier le travail de François. Beneš raconte les événements entre 1283 et 1374 dans quatre livres que Winfried Baumann juge d'une très grande qualité historique et littéraire<sup>89</sup>. Son travail n'a cependant été conservé qu'en un seul manuscrit, ce qui explique son faible retentissement<sup>90</sup>. Mais Charles IV fait également appel à Jean de Marignol, franciscain issu d'une famille noble florentine, pour écrire sur l'histoire de la Bohême. Il intègre pleinement celle-ci dans son histoire universelle et raconte les événements de Čech à Přemysl Ottokar II (v.1230-1278), se contentant d'énumérer les souverains ultérieurs. Il recourt à Côme et à ses successeurs comme source historique. Mais cette chronique également n'existe qu'en un seul exemplaire, alors conservé à l'université de Prague et a été très peu utilisée<sup>91</sup>. L'abbé du monastère bénédictin d'Opatovice nad Labem Jean Neplach écrit de son côté une *Summula compilatio chronicae tam Romanae quam Bohemicae* qu'il mène jusqu'à l'année 1360 à partir des textes de Martin d'Oppava, de Dalimil

---

<sup>87</sup> <http://radio.cz/fr/rubrique/histoire/la-dimension-politique-de-la-chronique-de-dalimil--1>

<sup>88</sup> Josef Emler, *Fontes rerum bohemicarum*, t. 4, Prague, 1884, p. 347-447.

<sup>89</sup> Winfried Baumann, op. Cit.

<sup>90</sup> Josef Emler, *Fontes rerum bohemicarum*, t. 4, Prague, 1884, p. 449-548.

<sup>91</sup> Josef Emler, *Fontes rerum bohemicarum*, t. 3, Prague, 1882, p. 492-604.

et de Côme<sup>92</sup>. L'historien de cour Přibík Pulkava de Radenína écrit également une chronique qui part de l'épisode biblique de la tour de Babel et s'arrête en 1330 et à l'écriture de laquelle le roi Charles IV en personne participe. Les œuvres de Côme, de Dalimil, de Pierre de Zittau et de François de Prague font partie des sources historiques. Cette chronique est d'abord écrite en Latin mais, certainement à la demande de l'empereur, une traduction tchèque est ensuite entreprise à laquelle Přibík Pulkava de Radenína participe<sup>93</sup>.

Il y a fort à parier que les autres historiens de Bohême aient également été influencé par la *Chronica Boemorum*, soit en lisant directement l'œuvre de Côme, soit en lisant celles de ses successeurs. On peut citer les *Annales* d'Ottokar sur les événements entre 1196 et 1278 ou bien la chronique de Martin d'Oppava. Le *Chronicon Aulae Regiae*, écrit au cloître de Zbraslav (Prague) par les abbés Otton et Pierre de Zittau, est une source exceptionnelle sur l'histoire de la Bohême de Přemysl Ottokar Ier à 1338<sup>94</sup>. De son côté, le roi Charles IV a peut-être lu la chronique pour rédiger sa Vie de Saint Venceslas<sup>95</sup> (au moins les passages concernés) et peut-être même l'avait-il déjà lu au moment de la rédaction de sa *Vita Caroli*<sup>96</sup>.

Au XVe siècle, les écrits historiques se concentrent sur la période hussite et semble vouloir rompre avec la tradition historiographique tant sur le plan idéologico-religieux que linguistique. La production historique ne diminue pourtant pas dans la première moitié du XVe siècle avec notamment le *Chronicon*<sup>97</sup> de Laurent de Březové sur la période hussite, la *Relatio de magistri Joannis Hus causa in Constantiensi consilio acta*<sup>98</sup> et la *Narratio de magistro Hieronymo Pragensi pro Christi nomine Constantiae exusto*<sup>99</sup> de Pierre de

---

<sup>92</sup> Ibid., p. 451-484.

<sup>93</sup> Josef Emler, *Fontes rerum bohemicarum*, t. 5, Prague, 1893, p. 3-326.

<sup>94</sup> Winfried Baumann, op. Cit.

<sup>95</sup> Balazs Nagy et Frank Schaer, *Karoli IV Imperatoris Romanorum Vita ab eo ipso conscripta et Historio nova de sancto Wenceslao martyre. Autobiography of Emperor Charles IV and his Legend of St. Wenceslas*, Budapest, 2001, p. 184-209.

<sup>96</sup> Pierre Monnet et Jean-Claude Schmitt (édité et traduit par), *Vie de Charles IV de Luxembourg*, Paris, 2010.

<sup>97</sup> Josef Emler, *Fontes rerum bohemicarum*, t. 5, Prague, 1893, p. 329-541.

<sup>98</sup> Václav Novotný, *Fontes rerum bohemicarum*, t. 8, 1932, Prague, p. 25-120.

<sup>99</sup> Ibid., p. 339-350.

Mladoňovic, la *Kronika velmi pěkná o Janu Žižkovi*<sup>100</sup> d'un anonyme, ou encore les œuvres de Mikuláš z Pelhřimova. Le cardinal Aeneas Silvius Piccolomini écrit une *Historia Bohemica* anti-hussite qui sera par la suite traduite en Tchèqu<sup>101</sup>.

Il faut attendre le début de l'ère habsbourgeoise pour voir un certain renouveau de l'écriture de l'Histoire avec notamment la *Chronica Boemorum* de Václav Hájek de Libočan<sup>102</sup>. Cet homme est issu d'une famille de la petite noblesse hussite mais il se convertit au catholicisme et embrasse une carrière ecclésiastique. Sa chronique démarre à l'époque de Čech et s'interrompt avec le couronnement de Ferdinand Ier de Habsbourg (1526-1564), en 1526, ce qui dénote l'intention d'établir une continuité entre les premiers habitants de la Bohême et la nouvelle dynastie. Le chroniqueur prend le parti de dater les événements anciens, ce qui ne faisait pas Côme. Sa chronique est pleine d'erreurs et d'interprétations erronées mais elle reste une œuvre classique jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle témoigne d'une relecture de Côme, de ses continuateurs et de ses héritiers à l'aune des enjeux du XVI<sup>e</sup> siècle. L'histoire est en vogue au XVI<sup>e</sup> siècle : dans le cadre du conflit entre les ordres et les Habsbourg, le roi, la bourgeoisie et la noblesse y cherchent des arguments pour défendre leurs intérêts. La chronique de Václav Hájek de Libočan a un succès remarquable parmi de très nombreux ouvrages historiques en Tchèqu<sup>103</sup>, en Allemand ou en Latin<sup>103</sup>.

Après la Guerre de Trente Ans et l'écrasement des ordres, les historiens de la Bohême se font plus rares, ce qui s'explique très bien par le progressif effacement du pays en tant qu'acteur réel de l'Histoire. On trouve cependant toujours quelques historiens qui s'insèrent dans la dynamique de recatholicisation et qui proposent assurément des lectures de l'histoire de Bohême en adéquation avec ce projet. On peut citer Tomáš Pešina de Čechorodu (1629-1680). Issu d'une famille bourgeoise catholique, il embrasse une carrière d'ecclésiastique et fait brièvement office de conseiller dans les cours impériales. Son œuvre, qui a la particularité

---

<sup>100</sup> František Michálek Bartoš, *Listy Bratra Jana a kronika velmi pěkná o Janu Žižkovi*, Prague, 1949.

<sup>101</sup> Josef Emler, *Fontes rerum bohemicarum*, t. 7, Prague, 1907, p. 61-258.

<sup>102</sup> Václav Hájek de Libočan, *Kronika Czeská*, Prague, 1541.

<sup>103</sup> Jörg K. Hoensch, *Histoire de la Bohême*, Payot, 1995, p. 210.

d'être écrite en Tchèquie alors que la langue dominante est le Latin, se propage au sein de l'Eglise. Il écrit notamment un ouvrage sur le développement du christianisme en Bohême et un autre sur l'histoire de la Moravie (*Moravopis*, en cinq volumes). On voit bien que les thèmes abordés sont tout à fait dans l'ère du temps (recatholicisation et effacement de la puissance de l'État Bohême). Signalons enfin que les premières éditions de la *Chronica Boemorum*, celle de Marquard Freher et de Johann Burchard Mencke sont publiées respectivement à Hannovre et à Leipzig, c'est-à-dire dans l'ère de puissance habsbourgeoise mais hors des frontières du royaume de Bohême, ce qui souligne une certaine dépatrimonialisation de la chronique. En parallèle, le jésuite Bohuslav Balbín (1621-1688) cherche à maintenir éveillée la conscience du passé glorieux de la Bohême dans des ouvrages tels qu'*Epitome rerum Bohemicarum*<sup>104</sup> ou *Miscellanea historica regni Bohemiae*<sup>105</sup>. C'est assurément un précurseur des Éveilleurs de la fin du XVIIIe et du XIXe siècle<sup>106</sup>.

La tendance au recul de la fierté patriotique s'inverse à la fin du XVIIIe siècle avec la genèse du Réveil national tchèque. Les Éveilleurs, ceux qui exhument les joyaux du patrimoine national sont pour beaucoup des historiens. La fierté patriotique ne se départit pas d'un souci réel de rigueur scientifique chez des figures comme Gelasius Dobner. Ce jésuite est le fondateur de la méthode critique en Histoire et conteste vivement la véracité historique de la chronique de Václav Hájek de Libočan<sup>107</sup>. Les Éveilleurs s'attachent à défendre la langue Tchèquie à une époque où le Latin commence à perdre de son influence et où l'Allemand, majoritaire dans les villes, s'impose comme langue de l'administration. Cela n'empêche pas František Martin Pelcl d'écrire son *Précis d'histoire de la Bohême de l'Antiquité à nos jours*, « première synthèse originale, méthodique et critique de l'histoire nationale »<sup>108</sup>, en Allemand. C'est avec lui que Josef Dobrovský, le personnage-clef de la première génération

<sup>104</sup> Bohuslav Balbín, *Epitome rerum Bohemicarum*, Prague, 1677.

<sup>105</sup> Bohuslav Balbín, *Miscellanea historica regni Bohemiae*, Prague, 1688.

<sup>106</sup> Jörg K. Hoensch, op. Cit., p. 265

<sup>107</sup> Op. cit.

<sup>108</sup> Pavel Bělina, Petr Čornej et Jiří Pokorný (sous la direction de), *Histoire des Pays tchèques*, Paris, 1995, p. 285.

des Éveilleurs, exhume les trésors nationaux (dont la chronique de Côme) dans les *Scriptores rerum bohemicarum*<sup>109</sup>. À côté du patriotisme du sol de la noblesse, certains Éveilleurs s'attachent à développer un patriotisme d'État, en exaltant la fidélité des Pays tchèques à la monarchie habsbourgeoise<sup>110</sup>.

La seconde génération des Éveilleurs insiste plus fortement sur l'aspect patriotique. Avec les écrits de Jungmann commence à se développer l'idée que coexistent en Bohême une nation tchèque et une nation allemande. Dans le domaine de l'Histoire, la fierté nationale prend le pas sur l'idéal scientifique sans pour autant l'effacer complètement. Avec le Printemps des Peuples naît un réel antagonisme entre Tchèques et Allemands de Bohême sur le plan politique, économique mais aussi historique<sup>111</sup>. Les deux camps communiquent mais leurs interprétations varient et chacun met l'accent sur certaines périodes plutôt que d'autres. Les travaux de ces historiens mêlent ferveur patriotique et rigueur scientifique, deux volontés qui entrent parfois en collusion. L'œuvre la plus importante de cette période est certainement la série d'ouvrages de František Palacký, publiée entre 1836 et 1867 d'abord en Allemand sous le titre de *Geschichte von Böhmen* (Histoire de la Bohême) puis en Tchèque, cette fois-ci appelée *Dějiny národa českého v Čechách i v Moravě* (Histoire de la nation tchèque en Bohême et en Moravie)<sup>112</sup>. L'évolution du titre témoigne de celle du mouvement national tchèque. Le premier tome va des origines de la Bohême, jusqu'à l'année 1125, comme la chronique de Côme de Prague. František Palacký est également l'auteur d'une *Würdigung der alten böhmischen Geschichtschreiber*<sup>113</sup>, recueil sur les historiens de Bohême, qui s'ouvre avec Côme de Prague. František Palacký est assurément l'historien le plus influent du Réveil national. Dans la version tchèque de son histoire, il considère la nation tchèque comme une nation de paix, qui n'a jamais voulu être gouvernée et n'a jamais voulu non plus gouverner les autres. À contrario, les Allemands ont tendance à l'expansion, la violence, la domination et

---

<sup>109</sup> Op. cit.

<sup>110</sup> Pavel Bělina... Op. Cit., p. 287.

<sup>111</sup> Antoine Marès, *Histoire des Tchèques et des Slovaques*, Paris, 1995.

<sup>112</sup> František Palacký, *Dějiny národa českého v Čechách i v Moravě*, Prague, 1836-1867.

<sup>113</sup> František Palacký, *Würdigung der alten böhmischen Geschichtschreiber*, Prague, 1830.

l'avarice. Des historiens allemands, tels qu'Adolf Bachmann dans sa *Geschichte Böhmens*<sup>114</sup>, contestent cette vision de l'histoire<sup>115</sup>.

Les disputes sur l'interprétation de l'histoire de la Bohême se focalisent sur le Moyen Âge au XIXe siècle et dans la première moitié du XIXe siècle. La relation avec le Saint-Empire occupe une place importante dans les débats. Palacký est un peu ambigu à ce sujet mais il pense globalement que les Tchèques ont préféré s'entendre avec leur puissant voisin que de mener contre lui une guerre interminable. Néanmoins, la Bohême serait toujours restée indépendante. Les historiens allemands ont plutôt tendance à considérer que la Bohême est sous dépendance de « l'Allemagne » depuis Charlemagne et que cela continue sous le Saint-Empire romain<sup>116</sup>. La Bohême est vue comme une partie de l'Allemagne. C'est le point de vue adopté notamment par Ludwig Schlesinger dans sa *Geschichte Böhmens*<sup>117</sup>, dans laquelle il ne périodise pas selon la chronologie des règnes des souverains bohèmes mais de ceux du Saint-Empire. Or, il s'agit de l'histoire de Bohême la plus répandue chez les Allemands de la couronne. L'expansion allemande est considérée comme légitime. Bachmann la considère comme un instinct de survie qui nécessite de limiter l'autonomie des États slaves<sup>118</sup>. La colonisation allemande a selon lui permis à la Bohême d'entrer dans l'ère occidentale, de se christianiser et de devenir la nation slave la plus avancée. Les princes tchèques bénéficient de la prospérité lorsqu'ils vivent en bons termes avec les souverains allemands.

Bertold Bretholz, historien de Brno, développe la théorie de la continuité du peuplement allemand qui, selon lui, n'aurait jamais été interrompu depuis les Marcomans et les Quades sous l'Empire romain. La réaction des historiens allemands montrent que la rigueur scientifique était tout de même privilégiée par rapport aux velléités nationales.

---

<sup>114</sup> Adlof Bachmann, *Geschichte Böhmens*, Gotha, 1899-1905.

<sup>115</sup> Milan Řepa, « The Czechs, Germans and Sudetenland : Historiographical Dispute in the « Heart of Europe » », in Tibor Frank et Frank Hadler (édité par), *Disputed Territories and Shared Pasts. Overlapping National Histories in Modern Europe*, Basingstoke, 2011, p. 303-328.

<sup>116</sup> Ibid.

<sup>117</sup> Ludwig Schlesinger, *Geschichte Böhmens*, Prague, 1870

<sup>118</sup> Op. Cit.



Tous les historiens que l'on vient de citer participent à mettre en place les schèmes fondamentaux de l'histoire de la Bohême au siècle suivant. Il est important de noter que tous ont également eu un engagement politique en dehors de leurs activités scientifiques, ce qui montre le lien profond entre Histoire et politique au XIXe siècle.

Après la création de la Tchécoslovaquie, les Allemands de Bohême se retrouvent un peu dans la situation où étaient les Tchèques du temps de l'Autriche-Hongrie, c'est-à-dire à chercher une place dans un ensemble politique où leur voix est minoritaire. Ils sont à la recherche d'une identité nationale et l'Histoire est l'un des outils privilégiés dans cette quête. L'école dite sudéto-allemande insiste sur le rôle des Allemands de Bohême dans l'histoire de l'Europe centrale. Gustav Pirchan s'attèle à montrer dans *Das Sudetendeutschtum im Wandel des Jahrhunderts*<sup>119</sup> qu'il n'y a pas d'occupant légitime en Bohême. Les historiens allemands sont fortement liés au mouvement politique des Sudètes. L'historiographie sudéto-allemande contribue de manière essentielle à développer la conscience collective des Allemands des Sudètes et à leur attribuer une place en Bohême et au sein du peuple allemand. Cette école réaffirme que les Allemands des Sudètes ne sont pas des occupants : la Bohême est leur patrie.

Côté tchèque, l'intérêt pour le Moyen Âge ne s'estompe pas non plus : il est significatif que l'historien tchèque le plus célèbre de cette époque, Josef Pekař, se soit beaucoup intéressé à l'émergence de la Bohême et au mouvement hussite. Avec la montée en puissance d'Hitler, les historiens tchèques s'intéressent aux relations tchéco-allemandes. Kamil Krofta publie en 1938 un ouvrage intitulé *Čechy a Německo v dějinném vývoji* (Les Tchèques et les Allemands au cours de l'Histoire)<sup>120</sup>. On met l'accent sur les périodes de bonnes relations entre Tchèques et Allemands. L'intégration au Saint-Empire romain n'est pas vu comme une annexion mais comme un avantage pour la Bohême. De plus, l'Empire n'est pas considéré comme un État allemand mais comme un empire chrétien universel. Kamil Krofta insiste également sur le rôle positif qu'ont joué les Allemands en Bohême et sur la possibilité d'une coopération à l'avenir.

---

<sup>119</sup> Gustav Pirchan, *Das Sudetendeutschtum im Wandel des Jahrhunderts*, Brno, 1937.

<sup>120</sup> Kamil Krofta, *Čechy a Německo v dějinném vývoji*, Prague, 1938.

Pendant la période nazie, des historiens allemands comme Wilhelm Wostry dans son ouvrage *Germania, Teutonica, Alemania, Bohemia*, s'attachent à montrer que la Bohême a toujours été une partie du monde allemand. Sous l'ère communiste, les historiens sont poussés à embrasser l'idéologie marxiste et à privilégier l'histoire économique, celle de la lutte des classes et de l'exploitation. Néanmoins, l'historiographie nationale tchèque subsiste. Palacký et sa philosophie de l'Histoire connaissent un regain d'intérêt. Après l'expulsion des Allemands de Bohême consécutive au décret Beneš, l'intérêt pour les relations tchéco-allemandes ne diminue pas mais l'attention est moins portée sur le Moyen Âge et davantage sur les événements récents. Les études sur la Bohême connaissent un nouvel essor en Allemagne de l'Ouest. L'influence des nouveaux mouvements historiographiques pénètre en Tchécoslovaquie durant les années 60 et la perspective se décentre de la Bohême.

Au cours des dernières décennies, le Moyen Âge et les origines de la Bohême continuent d'intéresser les historiens, notamment tchèques, allemands et polonais, qui sont obligés de se pencher sur la chronique de Côme pour aborder les premiers siècles de l'histoire de Bohême. Le XXe siècle est également celui de toutes les traductions de la chronique que l'on a évoqué plus haut. De plus, les travaux sur la chronique se sont multipliés et concernent des domaines variés<sup>121</sup>. Les historiens se sont particulièrement intéressés aux mythes des origines dans la chronique, c'est-à-dire au début du livre I<sup>122</sup>. Dušan Třeštík, certainement le plus grand spécialiste de la chronique au XXe siècle, a consacré deux ouvrages à cette dernière<sup>123</sup>. Dušan Třeštík et les autres historiens qui se sont intéressés à la chronique, comme Marie Bláhová ou Norbert Kersken, essaient de se détacher des lectures idéologiques qui en ont été faites auparavant et des passions nationalistes et politiques qui ont présidé à celles-ci pour poser un regard plus scientifique sur l'œuvre de Côme. Aujourd'hui encore, la *Chronica Boemorum* demeure un élément majeur du patrimoine tchèque et un symbole national.

Dans toutes ces dynamiques historiographiques, la chronique de Côme joue un rôle important : elle est l'une des principales sources sur l'histoire des origines de la Bohême et à

---

<sup>121</sup> Cf Bibliographie pour en avoir un bref aperçu.

<sup>122</sup> Lisa Wolverton, *Cosmas of Prague. Narrative, Classicism, Politics*, Washington D.C., 2015.

<sup>123</sup> Dušan Třeštík, *Kosmas*, Prague, 1966 et *Kosmova kronika česká*, Prague, 1968

ce titre, elle est incontournable. Les dynamiques historiques et les considérations personnelles des auteurs ont façonné des lectures très différentes de la *Chronica Boemorum*. Chacune préside à une vision originale de l'histoire de Bohême des premiers temps, souvent au service d'une pensée de la nation, du monde et de l'Histoire plus ou moins empreinte de rigueur historique. La *Chronica Boemorum* est donc une œuvre fondamentale dans l'histoire de la Bohême parce qu'elle est le point d'origine de toutes les traditions historiographiques ultérieures, reflets des enjeux de chaque époque.

## I/ Présentation formelle de la *Chronica Boemorum*

La tradition manuscrite nous a légué un texte intitulé généralement la *Chronica Boemorum*. Cependant, nous ne disposons pas du manuscrit rédigé de la main de Côme lui-même mais seulement de copies, sans compter que ce manuscrit original a pu être modifié du vivant même de Côme, comme nous le verrons plus bas. Or, pour interroger le « sentiment national » de l'auteur et comprendre comment son œuvre a été relue hors du contexte d'écriture, il nous faut être au plus près du texte original. Maintenant que le contexte historique général est défini et la vie de l'auteur éclairée autant que possible, il nous faut comprendre quelles sources Côme utilise, quelles sont ses influences littéraires, intellectuelles et politiques pour définir le plus clairement possible notre objet d'étude.

Aucun indice ne permet d'identifier un quelconque commanditaire ni de penser qu'il y a pu y en avoir un. Côme prétend même laisser aux dédicataires le soin de juger s'il doit poursuivre son œuvre<sup>124</sup>. Cette absence de commanditaire permet d'envisager l'ensemble de l'œuvre comme résultant des choix intentionnés de l'auteur. On peut dès lors parler de la structure du récit, du point de vue sur les personnages et du sens global de l'œuvre comme étant le fruit de la pensée historique, politique et « nationale » de Côme. Gardons cependant à l'esprit que sa liberté d'expression est limitée par sa situation vis-à-vis de l'Église et du pouvoir laïque. Lisa Wolverton va jusqu'à dire qu'étant donné son âge au moment de la composition de l'œuvre, sachant que sa mort était proche, Côme n'a pas pu vouloir flatter un quelconque patron pour en obtenir des bénéfices, indiquant par là que les choix opérés dans la chronique correspondent au fond de sa pensée<sup>125</sup>. Cependant, rien ne prouve qu'un vieillard sentant sa fin approcher n'ait pas tout fait pour qu'elle soit la plus douce possible, pour conserver le confort qui était le sien, pour obtenir des bénéfices pour le compte de son chapitre, ou du moins pour ne pas nuire aux intérêts de ce dernier, voire même pour obtenir des bénéfices (l'épiscopat par exemple). Il nous semble que les lectures psychologisantes des acteurs de l'Histoire sont toujours hasardeuses au vu de la complexité de l'être humain. Mieux vaut par conséquent

---

<sup>124</sup> Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 4 : « et tuo iussu aut me ad cetera evolvenda precingam aut ibi gradum sistam et meis ineptis modum figam ceptis. ». N'oublions cependant pas l'aspect rhétorique de ce genre formule, à une époque où les auteurs ont coutumes de se montrer humble quant à leur travail.

<sup>125</sup> Lisa Wolverton, *Cosmas of Prague. Narrative, Classicism, Politics*, Washington D.C., 2015, p. 10.

partir du texte et voir ce qu'il dit des intentions de l'auteur que d'établir a priori un profil psychologique de ce dernier pour lire la chronique.

## *1. Les soubassements de la Chronica Boemorum*

### **a. Les sources**

Il est impossible de dresser avec certitude et de manière exhaustive le tableau de l'ensemble des sources mobilisées par Côme pour rédiger la *Chronica Boemorum*. Néanmoins, l'auteur nous laisse un certain nombre d'indications sur celles-ci, ainsi que sur le rapport qu'il entretient avec elles. On peut distinguer des sources de natures différentes (orales, écrites, témoignages personnels) dont la fréquence d'utilisation varie en fonction de l'ancienneté des faits.

Dans le livre I, Côme cite plusieurs sources écrites. En I, 15, il évoque un « Privilège de l'église morave », un « Epilogue de Moravie et de Bohême » et une « *Vita* ou *Passio* de Saint Venceslas »<sup>126</sup>. En fait, Côme ne mobilise pas exactement ces textes au titre de sources mais il renvoie le lecteur à eux parce qu'il ne veut pas lui infliger la peine de lire ce qu'il connaît déjà. Ses textes sont donc vraisemblablement très connus dans le milieu érudit du clergé de Bohême. Ils constituent un patrimoine commun pour les clercs de Bohême au point que Côme trouve superflu d'en rappeler le contenu. Le « Privilège de l'église morave » traite du baptême de Bořivoj (894), « l'Épilogue de Moravie et de Bohême » de la diffusion du christianisme sous ses deux successeurs Spytihněv et Vratislav Ier et la « *Vita* ou *Passio* de Saint Venceslas » de la construction des premières églises de Bohême. Côme évoque encore une « *Vita* et *passio* de Saint Adalbert » (I, 29-30) qui appartient au même registre que les textes précédemment cités puisque Côme dit qu'il ne pense pas qu'il soit bon que ce qui a déjà été dit une fois le soit une seconde<sup>127</sup>. Bertold Bretholz a expliqué que le récit de Côme était extrêmement proche de cette *Vita*, si bien qu'il a sûrement répété ce dont il se souvenait de ce

---

<sup>126</sup> Bertold Bretholz,... op. Cit. : « *iam ab aliis scripta legimus : quedam in privilegio Moraviensis ecclesie, quedam in epiloguo eiusdem terre atque Boemie, quedam in vita vel passione sanctissimi nostri patroni et martyris Wenceslai* », p. 35.

<sup>127</sup> Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923 : « *Nam mihi iam dicta bis dicere non placet ista.* », p. 55.

texte plutôt que d'en faire une réécriture. Ces textes sont convoqués en tant que compléments, voire extensions de la chronique et ils auraient leur place dans une étude exhaustive de l'œuvre.

Il est important de noter que Côme cite ces textes en précisant qu'il en a lu d'autres<sup>128</sup>. S'il ne cite pas ces derniers, c'est qu'ils sont sans doute moins connus et qu'il ne juge pas utile de renvoyer à leur lecture, sans doute parce qu'ils sont plus rares. Les textes réellement mobilisés par Côme au titre de sources historiques ne sont donc pas cités mais ce sont eux qui constituent pour une part difficile à mesurer le récit des IX<sup>ème</sup> et X<sup>ème</sup> siècles. En particulier, Côme a dû se servir de ces sources pour énumérer et dater les très nombreuses informations diverses qu'il donne jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle (mariages, décès, couronnement, guerre, climatologie...), d'autant plus qu'il prétend refuser donner les dates des événements avant 894 parce qu'il n'a aucune indications permettant de les établir. Dušan Třeštík a postulé l'existence d'anciennes Annales de Prague aujourd'hui disparues qu'il a tenté de reconstituer à partir de la chronique de Côme et des différentes annales d'Europe centrale<sup>129</sup>. Selon lui, Côme aurait utilisé ces Annales pour construire son récit. Son hypothèse n'a rien d'invraisemblable mais comme le fait remarquer Lisa Wolverton, elle est très incertaine parce qu'elle n'est pas validée par des preuves historiques<sup>130</sup>.

Côme insère également à son récit des lettres : du pape Jean à Boleslav II (I, 22), de Boleslav II à Otton I<sup>er</sup> (I, 23), de Mathilde de Toscane au duc Welf (II, 32), du duc polonais Bolesław III à son oncle Vladislav I<sup>er</sup> (III, 41), ainsi que le privilège délivré par l'empereur Henri IV en 1086 (II, 37). On ignore si Côme a recopié ces textes, s'il en a restitué le contenu de mémoire ou s'il les a complètement inventés pour les besoins de son entreprise. Il n'y aurait rien de surprenant à ce que le chapitre de Prague ait conservé un original ou une copie du privilège de 1086 parce qu'il est l'un des principaux concernés. Il est également possible que Côme ait eu accès aux archives de la chancellerie ducale mais les trois premières lettres insérées sont très douteuses de par leur ancienneté pour les deux du livre I et parce qu'on voit

---

<sup>128</sup> « *ab aliis scripta legimus* » (Bertold Bretholz,... op. Cit., p. 35).

<sup>129</sup> Dušan Třeštík, « Anfänge der böhmischen Geschichtsschreibung : Die ältesten Prager Annalen », *Studia Zródloznawcze*, 23, Varsovie-Poznan, 1978, p. 1-37.

<sup>130</sup> Lisa Wolverton, *Cosmas of Prague. Narrative, Classicism, Politics*, Washington D.C., 2015, p.39-40.

mal comment Côme aurait pu y avoir accès pour la lettre de Mathilde de Toscane. Même si Côme a eu accès à certains de ces textes, il a tout à fait pu en arranger le contenu pour l'adapter à son discours. D'ailleurs, il ne prétend pas restituer fidèlement le contenu de la lettre du pape Jean ni du privilège de 1086<sup>131</sup>. Côme évoque enfin un « Privilège du pape Clément III » (II, 38 et 41) et un « Privilège de l'église Saint-George de Prague » (I, 22). On l'a vu, Côme veut montrer un souci de rigueur et d'honnêteté historiques mais il est difficile de dire jusqu'à quel point ces préoccupations priment sur la volonté de produire un discours orienté et partisan. Quoiqu'il en soit, Côme prétend s'appuyer sur des sources écrites pour fonder son récit mais celles-ci sont douteuses.

La question des sources se pose également à propos des dates. Pour František Palacký, il a été prouvé que la plupart des dates données aux livres I et II sont fausses<sup>132</sup>. Un certain nombre de dates le sont en effet mais il s'agit vraisemblablement d'erreurs involontaires. Côme montre un souci d'exactitude dans la chronologie, en refusant notamment de dater les événements antérieurs au baptême de Bořivoj (894), ce que ne feront pas un certain nombre de ses successeurs. La date de 894 et celle de 929 pour l'assassinat de Venceslas sont confirmés par d'autres sources.

Dans la « Préface à Gervais », Côme avoue aussi se servir de « récits fabuleux d'anciens »<sup>133</sup>. Tout porte donc à croire qu'il y avait déjà des versions populaires orales de l'*origo gentis* des Bohèmes dont Côme s'est inspiré mais il est important de rappeler que c'est Côme qui fixe par écrit la version de ces mythes qui nous est parvenue. Pour les livres II et III, l'auteur utilise aussi comme source ses propres souvenirs ainsi que des témoignages de tierces personnes qui lui paraissent crédibles.

## **b. L'intertexte**

---

<sup>131</sup> Il introduit la première par « *quarum formula huiusmodi fuit* » et la seconde par « *continet hunc aut huiusmodi textum* » (Bertold Bretholz, ... op. Cit., p. 43 et p. 136).

<sup>132</sup> František Palacký, *Würdigung*, Prague, 1830, p. 25.

<sup>133</sup> Bertold Bretholz, op. Cit., p. 3: « *senum fabulosa relatione* ».

Les historiens de cette époque, et Côme de Prague ne fait pas exception, disposaient d'assez peu de sources historiques mais ils étaient imprégnés de nombreux motifs et de modèles littéraires. Joseph Loserth, qui a le premier mis en évidence la dépendance de Côme vis-à-vis du *Chronicon* de Reginon de Prüm<sup>134</sup>, a vivement critiqué Côme pour les approximations de ses citations<sup>135</sup>. Mais il ne faut pas s'y tromper, le détournement des citations ne décrédibilise pas un auteur au Moyen Âge. Côme ne se sent pas contraint de respecter à la lettre les auteurs qu'il mobilise ; il agence leurs textes à son propre récit pour produire un style homogène, si bien qu'il ne faut pas parler de citations mais de réemplois. La *Chronica Boemorum* mobilise ainsi un formidable appareil intertextuel qui n'est pas du même ordre que les sources historiques parce qu'il ne détermine pas le contenu du récit mais la manière de le raconter. Pour ne citer que cet exemple, Côme fait le récit de la rébellion de Gebhard et de sa consécration forcée en 1068 (II, 24) en recourant à des mots et expressions employés par Reginon pour raconter la rébellion de Carloman contre son père Charles le Chauve en 869. Côme a personnellement connu Gebhard ; son témoignage est donc plutôt fiable, du moins ne peut-on pas le décrédibiliser au motif qu'il détourne l'œuvre de Reginon. Cet exemple montre bien que ces références ne sont pas convoquées au titre de source historique mais qu'elles constituent plutôt un parti-pris littéraire, qui n'en est pas moins chargé de sens dans le discours historique de Côme.

L'utilisation récurrente de certaines références témoigne d'une lecture active de certains ouvrages que l'auteur s'est approprié et a mobilisé au cours de l'écriture au service de son projet littéraire et historiographique. Au-delà d'un exercice de style et d'un agrément littéraire, ce parti-pris de composition révèle une lecture personnelle des auteurs anciens qui alimente la vision politique de Côme. Ces références participent donc de la constitution du discours national de Côme et une étude complète de ce dernier ne pourrait donc faire l'économie d'une analyse de l'intertexte. Dans un ouvrage paru cette année, Lisa Wolverton a donné toute sa place à l'intertextualité dans une étude consacrée à la vision politique de Côme, sur laquelle nous reviendrons<sup>136</sup>. Son travail montre le potentiel de ce type d'approche mais il conviendrait de l'adapter à notre objet d'étude spécifique afin d'en tirer des conclusions originales.

<sup>134</sup> Friedrich Kurze, *Scriptores rerum Germanicarum in usum scholarum separatim*, t. 50, Hannovre, 1890.

<sup>135</sup> Joseph Loserth, « Studien zu Cosmas von Prag », *Archiv für österreichische Geschichte*, LXI, Vienne, 1880.

<sup>136</sup> Lisa Wolverton, *Cosmas of Prague. Narrative, Classicism, Politics*, Washington D.C., 2015.



Les limites de l'exercice du mémoire de recherche de M1 nous contraignent à laisser cette étude approfondie au stade de projet. Nous tâcherons néanmoins d'énumérer les auteurs mobilisés par Côme afin d'avoir une idée de la richesse potentielle d'une telle analyse. Pour réaliser cet état des lieux, nous utiliserons l'édition de Bertold Bretholz, qui référence de très nombreux réemplois<sup>137</sup> ainsi qu'un état des lieux plus récent de Lisa Wolverton<sup>138</sup>.

Les quatre principaux auteurs antiques mobilisés sont Virgile (*l'Énéide*<sup>139</sup>, *Les Bucoliques*<sup>140</sup>, *Les Géorgiques*<sup>141</sup>), Horace (*Les Odes*<sup>142</sup>, *Les Épodes*<sup>143</sup>, *Les Satires*<sup>144</sup>, *Les Épîtres*<sup>145</sup>, *L'Art de la poésie*<sup>146</sup>) Ovide (*Les Métamorphoses*<sup>147</sup>, *Les Tristes*<sup>148</sup> et *Les Pontiques*<sup>149</sup>) et Lucain (*La Pharsale*<sup>150</sup>). Un certain nombre de citations sont attribuées aux *Distiques*<sup>151</sup> de Caton, à Juvénal (*Les Satires*<sup>152</sup>) et à Perse (*Les Satires*<sup>153</sup>). Certaines encore le sont de manière plus

---

<sup>137</sup> Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. XX-XXXVI. L'apparat critique précise également les références au fil du texte.

<sup>138</sup> Lisa Wolverton, *The Chronicle of the Czechs*, Washington D.C., 2009.

<sup>139</sup> Olivier Sers, *L'Énéide / Aeneis*, Paris, 2015.

<sup>140</sup> Eugène de Saint-Denis, *Les Bucoliques*, Paris, 1997.

<sup>141</sup> Eugène de Saint-Denis, *Les Géorgiques*, Paris, 2009.

<sup>142</sup> Odile Ricoux, *Odes*, Paris, 2012.

<sup>143</sup> François Villeneuve, *Odes et Épodes*, Paris, 2013.

<sup>144</sup> François Villeneuve, *Satires*, Paris, 2011.

<sup>145</sup> François Villeneuve, *Épîtres*, Paris, 2014.

<sup>146</sup> Ibid.

<sup>147</sup> Georges Lafaye (texte établi par) et Olivier Sers (émendé, traduit et présenté par), *Les Métamorphoses*, Paris, 2009

<sup>148</sup> Jacques André, *Tristes*, Paris, 2008.

<sup>149</sup> Jacques André, *Pontiques*, Paris, 2002.

<sup>150</sup> Abel Bourgerie, *La Guerre Civile. La Pharsale*, Paris, 2013.

<sup>151</sup> Anonyme, *Distiques de Caton, En Vers Latins, Grecs Et Français*, Paris, 1802.

<sup>152</sup> Pierre de Labriolle et François Villeneuve, *Satires*, Paris, 2002.

<sup>153</sup> A. Cartault, *Satires*, Paris, 2002.

incertaines à Phèdre (*Les Fables*<sup>154</sup>), Properce (*Les Élégies*<sup>155</sup>), Silius Italicus (*Guerre punique*<sup>156</sup>) et Valerius Flaccus (*Les Argonautiques*<sup>157</sup>). On trouve aussi des phrases employées chez Plaute et Térence mais il s'agit d'expressions proverbiales qui peuvent tout à fait avoir une autre origine. Dans le corpus antique mobilisé par Côme, on peut distinguer les historiens : Tite-Live (*Histoire Romaine*<sup>158</sup>), Justin (*Abrégé des histoires philippiques*<sup>159</sup>, réemployés par Regino) et Ammien Marcelin (*Res Gestae*<sup>160</sup>).

Côme se sert aussi d'auteurs chrétiens : Coelius Sedulius (*Carmen paschale*<sup>161</sup>) et Prudence (*Psychomachie, Contra Symmachum*<sup>162</sup>). Il mobilise également des laïcs comme Boèce (*Consolation de la Philosophie*<sup>163</sup>), Augustin d'Hippone (*In Johannem Evangelicum tractatus*<sup>164</sup>, *Commentaire inachevé de l'Épître aux Romains*<sup>165</sup>), Grégoire le Grand (*Dialogues*<sup>166</sup>, *Regula pastoralis*<sup>167</sup>) et Isidore de Séville (*Les Étymologies*<sup>168</sup>).

On trouve des phrases évoquant la Bible dans pratiquement chaque page du texte mais il est parfois difficile de savoir si ce fût le modèle direct de Côme ou s'il s'agit de références

---

<sup>154</sup> A. Brenot, *Fables*, Paris, 2009.

<sup>155</sup> Simone Viarre, *Élégies*, Paris, 2005.

<sup>156</sup> Georges Devallet et Pierre Miniconi, *La Guerre punique*, tomes 1 à 4, 2002.

<sup>157</sup> Gauthier Liberman, *Argonautiques*, Paris, 1997-2002.

<sup>158</sup> Jean Bayet et Gaston Baillet et alii, *Histoire romaine*, Paris, 1940-2004.

<sup>159</sup> Otto Seel, *Epitoma historiarum Philippicarum Pompei Trogi ex recensione*, Leipzig, 1985.

<sup>160</sup> Édouard Galletier, *Histoires*, t. 1-6, Paris, 2002-1999.

<sup>161</sup> Jacques-Paul Migne, *Patrologia completus cursus*, t. 19, Paris, 1846.

<sup>162</sup> M. Lavarenne, *Psychomachie – Contre Symnaque*, Paris, 2002.

<sup>163</sup> Jean-Yves Guillaumin, *La consolation de philosophie*, Paris, 2002.

<sup>164</sup> Anonyme, *Sancti Aurelii Augustini Hipponensis episcopi opera omnia*, t. 3, Paris, 1841, col. 1379-2062.

<sup>165</sup> Ibid., p. 2063-2106.

<sup>166</sup> Adalbert de Vogüé, *Dialogues*, t. 1-2, 2006.

<sup>167</sup> F. Rommel, *La Règle pastorale*, 2 t., Paris, 1992

<sup>168</sup> Peter K. Marshall et alii, *Etymologiae*, 20 t., Paris, 1983-2010

tellement fréquentes dans la langue qu'il n'a pas intentionnellement voulu faire référence à la Bible en composant. Les références bibliques sont parfois intimement liées à celles des auteurs classiques. Bertold Bretholz signale par exemple que lorsque Côme décrit la Bohême comme une terre promise (II)<sup>169</sup>, le modèle biblique est nécessairement apparu à Côme mais il mobilise plutôt Virgile et Boèce que la Bible.

On voit ici l'étendue de la culture de notre auteur mais la question se pose de savoir à quel point et de quelle manière il s'était approprié ce corpus. Bertold Bretholz a affirmé que Côme ne pouvait avoir lu tous ces auteurs et encore moins les avoir à disposition à Prague. Il a donc fait l'hypothèse que cette large culture lui venait de son séjour à Liège où il avait pris connaissance de ses auteurs dans une chrestomathie ou dans un recueil de la sorte. Grâce à une excellente mémoire, Côme aurait été capable de mobiliser ces auteurs à souhait. L'hypothèse de l'historien allemand est peut-être vraie mais elle est affirmée sans fondement. Nous avons vu que Côme a sûrement passé un certain nombre d'années à Liège et que ce haut-lieu de la culture disposait d'un nombre important d'ouvrages disséminés dans ses différents centres. Pour avoir été envoyé à Liège, Côme devait être un élève particulièrement assidu et l'on ne voit pas ce qu'il y a d'in vraisemblable à ce qu'il ait lu en partie ou intégralement avec passion et rigueur une bonne part, voire l'intégralité des ouvrages qu'il convoque. On peut tout à fait penser qu'il ait retenu un certain nombre de passages et qu'il ait une connaissance intime de certaines des œuvres du corpus intertextuel qu'il mobilise. Mais il est vraisemblable qu'il ne se soit pas seulement appuyé sur sa mémoire. Prague est certes un centre culturel marginal qui ne pouvait posséder tous ces textes mais peut-être le chapitre cathédrale disposait-il de certains d'entre eux, en particulier les plus cités. De plus, tout porte à croire que Prague disposait aussi de chrestomathies et de recueils de citations pour dispenser aux élèves un enseignement rudimentaire. Côme pouvait disposer à volonté de ce genre d'ouvrages pour aller y puiser des citations d'auteurs classiques. Selon Côme, l'épiscopat de Gebhard représente une amélioration de la culture et de l'enseignement à Prague, notamment grâce aux apports de Marc. Il ne faut donc pas négliger complètement le niveau culturel ni la taille de la bibliothèque du chapitre de Prague.

---

<sup>169</sup> Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 5-7.

### c. Une œuvre mosane ?

La tradition monastique mosane offre un grand nombre d'exemples de chroniques, d'annales, d'hagiographies ou de récits de miracles auxquels Côme a pu avoir accès et dont il a pu s'inspirer. Édouard de Moreau consacre plusieurs pages aux chroniqueurs et biographes mosans entre le IXe et le XIIe siècle<sup>170</sup>. Parmi tous ces textes, citons-en quelques-uns dans lesquels on retrouve des points communs avec la *Chronica Boemorum*. Dans ses *Gesta abbatum Sithiensium*<sup>171</sup>, rédigés vers 962, Folcuin, abbé de Lobbes entre 965 et 990, reproduit un grand nombre de chartes intégralement. Il utilise des renseignements issus de la tradition, ainsi que des souvenirs personnels pour ce qui est de la période contemporaine. Dans les *Gesta abbatum Lobiensium*<sup>172</sup>, il montre un réel souci de trouver la vérité historique, il tente de réunir un grand nombre de témoignages et se pose des questions. Il avoue parfois son incapacité à les résoudre. Folcuin initie une nouvelle historiographie dans l'empire, qui fait suite aux annales royales, « dans lesquelles sont surtout envisagés les événements du royaume et l'action des souverains. C'est à des territoires plus restreints, à des principautés, et aux nouveaux maîtres qui s'emparent du pouvoir en ces débuts de la féodalité, que s'intéressent surtout, sans jamais oublier l'histoire de leur monastère, les chroniqueurs, successeurs des annalistes. »<sup>173</sup> Hériger, le successeur de Folcuin à l'abbatiale de Lobbes (990-1007), multiplie les emprunts à des auteurs, anciens ou récents, ecclésiastiques ou profanes. Édouard de Moreau juge même qu'il abuse des réminiscences classiques, des citations et des discours dans ses *Gesta episcoporum Tungrensium, Traiectensium et Leodiensium*<sup>174</sup> et dans ses nombreuses hagiographies. Anselme de Liège (1008-1056), continuateur d'Hériger<sup>175</sup>, recourt également à des souvenirs personnels pour l'époque de Wazon mais aussi à des témoignages de clercs, amis ou ennemis de Wazon, ainsi que de laïcs.

<sup>170</sup> Édouard de Moreau, *Histoire de l'Église en Belgique*, tome 2, Bruxelles, 1945 [2<sup>e</sup> édition], p. 249-305.

<sup>171</sup> Oswald Holder-Egger, « Gesta abbatum Sithiensium », *Societas aperiendis fontibus rerum germanicarum medii aevi, Scriptores*, XIII, Hannovre, 1881, p. 600-635.

<sup>172</sup> Georg Heinrich Pertz, « Gesta abbatum Lobiensium », *Scriptores*, IV, Hannovre, 1841, p.52-74.

<sup>173</sup> Édouard de Moreau, op. Cit.

<sup>174</sup> Rudolf Köpke, « Gesta episcoporum Tungrensium, Traiectensium et Leodiensium », Georg Heinrich Pertz, *Scriptores*, VII, Hannovre, 1846, p. 134-234.

<sup>175</sup> Ibid.

Anselme de Liège représente le passage de la tradition historique monastique vers le milieu séculier. Les caractéristiques des œuvres ci-dessus, repérées par Édouard de Moreau, présentent d'importantes similitudes avec la *Chronica Boemorum*. Elles dessinent les contours de la tradition historiographique mosane dont sont imprégnés les maîtres liégeois ainsi que les élèves, au premier rang desquels Côme. Bien qu'il soit chanoine, Côme est l'héritier de cette tradition monastique impériale. Christine Renardy affirme la dépendance de Côme vis-à-vis du milieu mosan en termes de réminiscences classiques et mythologiques, de style et de composition. Elle va même jusqu'à affirmer que la « *Musa* »<sup>176</sup> de Côme est la « *Mosa* » (la Meuse), qui traverse Liège<sup>177</sup>.

La réforme grégorienne est l'un des grands absents de la *Chronica Boemorum*, même si Côme reprend à son compte certaines de ses thématiques, comme la lutte contre la simonie. Le fait que Côme n'évoque la réforme qu'en une seule occasion, pour dire que Mathilde de Toscane (v.1045-1115) est du côté de Grégoire VII dans sa querelle contre Henri IV (II, 31), est signifiant. Il est vrai que la réforme grégorienne pénètre lentement et tardivement en Bohême mais Côme étudie à Liège alors qu'elle commence à s'y diffuser. Le refus d'en parler, comme de la querelle opposant Grégoire VII à Henri IV dit quelque chose de son opinion sur le sujet. Or celle-ci s'est constituée pour une part à Liège, centre important de la théorie ecclésiastique impériale, agitée par la querelle des Investitures. L'évêque Wazon (1042-1078) joue un rôle dans l'élaboration du programme grégorien. Selon Jean-Louis Kupper, la chronique d'Anselme (v.1008-v.1056)<sup>178</sup> reflète bien les idées qui circulaient dans l'entourage de Wazon<sup>179</sup>. Pour Anselme, les évêques doivent fidélité à l'empereur dans le domaine temporel mais obéissance au pape dans le domaine spirituel. Le roi, en tant que laïc, n'a pas à se préoccuper de ce qui concerne l'ordre ecclésiastique. Il importe aussi de lutter contre la

---

<sup>176</sup> Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 337.

<sup>177</sup> Christine Renardy, *Les écoles de Liège au XIe et XIIe siècle*, Liège, 1967.

<sup>178</sup> Rudolf Köpke, op. Cit.

<sup>179</sup> Jean-Louis Kupper, « L'enseignement », in *Liège et l'église impériale. XIe-XIIe siècles*, Paris, 1981, p. 375-383.

simonie. Les milieux intellectuels lotharingiens et liégeois en particulier ont un rôle indiscutable dans la formation de l'esprit grégorien.

Néanmoins, Liège montre également un certain anti-grégorianisme lors du conflit entre Henri IV et Grégoire VII. Sigebert de Gembloux (1030-1112) écrit une *Apologie contre ceux qui critiquent les messes des prêtres mariées*<sup>180</sup>. Les idées de Sigebert reflètent assurément l'opinion d'une partie non-négligeable du milieu intellectuel liégeois. Or, c'est le milieu dans lequel Côme a étudié pendant plusieurs années et qui a certainement fortement influencé sa pensée. De même, Sigebert est l'auteur d'une *Epistola Leodicensium adversus Pachalem papam*<sup>181</sup>, dans laquelle il souligne un principe cher à l'église liégeoise : le respect de la hiérarchie. Une affaire doit être portée en premier lieu devant l'évêque, puis l'archevêque et en dernière instance seulement devant le pape. Cela peut expliquer que Côme désapprouve que Jean d'Olomouc s'adresse au pape, sans passer par l'archevêque de Mayence, au moment de sa querelle avec Gebhard. La *Tractatus de investitura episcoporum*<sup>182</sup>, rédigé en 1109 à Liège, probablement par Sigebert, défend également la thèse impériale selon laquelle l'hommage et le serment de fidélité de l'évêque précèdent la consécration par l'Église. Toutes ces idées constituent la position certainement déjà majoritaire à Liège au moment où Côme y fait ses études. Liège n'est pas complètement hostile à la réforme mais elle est fidèle à l'empereur et le soutient contre le pape. Henri IV y trouve le soutien intellectuel indispensable à son action. Sigebert prône le principe modéré d'équilibre entre les deux pouvoirs qu'avaient élaboré depuis un siècle Olbert de Gembloux (v. 980/985-1048), Burchard de Worms (v.965-1025) et Wazon de Liège.

#### **d. Le contexte littéraire en Europe centrale**

Les historiens se sont souvent étonnés de la floraison presque simultanée des premières histoires des peuples d'Europe centrale et orientale au début du XIIe siècle. En Pologne, un moine bénédictin originaire de « Gaulle » (que la tradition retiendra sous le nom de Gallus

---

<sup>180</sup> Ernst Sackur, *Libelli*, t. 2, Hannovre, 1892, p. 436-448.

<sup>181</sup> Ibid, p. 449-464

<sup>182</sup> Ibid, p. 498-504.

Anonymus) compose les *Chronicae et gesta ducum sive principum Polonorum* entre 1107 et 1113<sup>183</sup>. A Kiev, un anonyme rédige la *Povest' vremennyx let* (*Récit des temps passés*) entre 1110 et 1117<sup>184</sup>. Côme compose sa *Chronica Boemorum* entre 1120 et 1125 et la première version des *Gesta Hungarorum* est écrite à la même époque<sup>185</sup>. Il est frappant que dans tous ces peuples, une première conscience historique émerge au même moment.

Cette simultanéité a été interrogée dans un certain nombre de travaux dont le but était de lui donner du sens en menant un exercice de comparaison<sup>186</sup>. Les contextes d'écriture, les auteurs et leurs productions diffèrent et il ne faut pas retirer leurs spécificités individuelles à ces chroniques. Néanmoins, on a pu remarquer des similitudes entre tous ces écrits. Chacune se distingue du genre purement annalistique, même si elle en garde généralement la structure, et est conçue comme un réel récit littéraire. Toutes ses chroniques sont vraisemblablement écrites par des clercs et les dédicaces laissent penser qu'elles sont essentiellement destinées à un public de clercs. Néanmoins les chroniques polonaise, russe et hongroise sont rédigées en milieu de cour. Tous ces récits se distinguent du modèle monastique et de celui de la chronique universelle pour proposer un récit local avec une périodisation spécifique. Ces chroniques ne s'appuient pas sur un modèle antérieur mais prétendent être au fondement d'une historiographie régionale (avec plus ou moins de succès). Cette prétention va de pair avec le souci de conserver la mémoire des faits passés et présents. Les auteurs ont régulièrement

---

<sup>183</sup> I. Szlachetkowski et R. Koepke, « *Chronicae Polonorum* », *Monumenta Germaniae Historica, Scriptorum*, Hannovre, 1851, p.418-478.

<sup>184</sup> M. B. Sverdlov, *Povest' vremennyx let*, Saint-Pétersbourg, 1996 [2ème édition].

<sup>185</sup> Les *Gesta Hungarorum* ont été continuellement recomposées, modifiées et remplacées, si bien que l'on ne dispose pas du texte d'origine. On peut seulement avoir une idée de son contenu à travers les versions ultérieures.

<sup>186</sup> Citons Joseph Bujnoch, « Gallus Anonymous und Cosmas von Prag. Zwei Geschichtsschreiber und Zeitgenossen », in Hans Lember, Peter Nitsche, Erwin Oberlander, Manfred Alexander et Hans Hecker, *Festschrift für Gunther Stökl zum 60. Geburtstag*, Cologne-Vienne, 1977, p. 301-15 ; Norbert Kersken, « Die Anfänge nationaler Geschichtsschreibung : Widukind von Corvey, Gallus Anonymus, Cosmas von Prag, *Gesta Hungarorum* », Alfried Wiczorek et Hans-Martin Hinz (sous la direction de), *Europas Mitte um 1000 : Beiträge zur Geschichte, Kunst und Archäologie*, tome 2, Stuttgart, 2000 ; et Pierre Gonneau, « Récits des origines et fondation des dynasties slaves à travers les premières chroniques polonaise, russe et tchèque », *Annuaire de l'Ecole pratique des hautes études, Section des sciences historiques et philosophiques*, 141, p. XXI-XLIX, Paris, 2011.

recourt à la tradition littéraire antique, qui leur sert de guide pour construire leur récit<sup>187</sup>. Mais la comparaison est également valable sur le plan du contenu. On retrouve à chaque fois un certain nombre de grandes thématiques abordées. Les chroniques racontent l'*origo gentis* du peuple dont elles font l'histoire. Elles expliquent et légitiment son installation sur une terre qui lui appartient de plein droit. Elles proposent un récit sur l'origine des noms (de la région, du peuple, de la dynastie, de différents lieux). Elles expliquent l'origine de la dynastie princière, et légitiment ainsi son pouvoir. Elles racontent la christianisation sous l'égide de cette dynastie. Elles décrivent également les mœurs antérieures à la conversion. Une analyse comparée attentive permet également de mettre en évidence des similitudes plus fines dans le récit. Pierre Gonneau remarque par exemple qu'on retrouve dans la *Chronica Boemorum*, comme dans la *Povest' vremennyx let*, le *topos* de l'affirmation du futur chef par le rapt réussi d'une princesse étrangère. Il explique que c'est un motif que l'on retrouve couramment dans la mythologie indo-européenne<sup>188</sup>.

Il est difficile de penser qu'il y ait un lien de filiation direct entre toutes ces chroniques au vu de la proximité temporelle de leur rédaction et de l'éloignement géographique des auteurs. Néanmoins, ces similitudes ne sont pas le fruit du hasard. Un certain nombre de points communs sont vraisemblablement dus à l'origine commune des Slaves. Des récits anciens ont circulé entre ces peuples qui leur ont peu à peu donnés une forme spécifique. Nos auteurs sont en effet tributaires d'une tradition orale qu'ils fixent par écrit. Les Hongrois ont pu participer dans une certaine mesure à ces échanges culturels du fait de leur voisinage avec les Slaves. D'autre part, l'émergence de ces récits historiques est à resituer dans le contexte plus large de l'Europe chrétienne. Les Bohèmes, les Hongrois et les Polonais sont christianisés depuis plus d'un siècle déjà et les élites (dont font partie les auteurs) se sont largement appropriés la culture chrétienne et occidentale dans laquelle ils se sont intégrés. La présence d'un moine bénédictin de « Gaulle » en Pologne, qui rédige une chronique pour le compte de la chancellerie royale témoigne de cette intégration. Au début du XIIe siècle, ces peuples

---

<sup>187</sup> Norbert Kersken, « Die Anfänge nationaler Geschichtsschreibung : Widukind von Corvey, Gallus Anonymus, Cosmas von Prag, Gesta Hungarorum », Alfried Wieczorek et Hans-Martin Hinz (sous la direction de), *Europas Mitte um 1000 : Beiträge zur Geschichte, Kunst und Archäologie*, tome 2, Stuttgart, 2000.

<sup>188</sup> Pierre Gonneau, « Récits des origines et fondation des dynasties slaves à travers les premières chroniques polonaise, russe et tchèque », *Annuaire de l'Ecole pratique des hautes études, Section des sciences historiques et philosophiques*, 141, p. XXI-XLIX, Paris, 2011.



semblent prendre conscience d'eux-mêmes, de leur spécificité et de leur histoire et chercher à trouver leur place dans l'Occident chrétien. Le cas de la chronique russe est particulier puisque la Rus' de Kiev appartient au christianisme oriental mais il y a certainement des circulations avec le monde de rite latin, notamment avec la Hongrie et la Pologne. Ces chroniques reflètent d'une certaine manière l'assimilation de références culturelles communes : la Bible, la Littérature antique, chrétienne et médiévale. Norbert Kersken a trouvé un certain nombre de points communs entre ces chroniques et les *Res gestae Saxonicae*, rédigés au Xe siècle par Widukind de Corvey (925-980)<sup>189</sup>, qu'il voit comme le précurseur de ce mouvement historiographique du premier quart du XIIe siècle. La floraison de ces chroniques est donc également à resituer dans le contexte général de l'émergence des « histoires nationales » en Occident<sup>190</sup>. Il n'est pas à exclure non plus que cette floraison s'explique par une concurrence entre principautés. Hormis l'œuvre de Côme, toutes ces chroniques sont issues de l'entourage royal. Doter sa principauté d'une chronique relatant l'histoire de son peuple est aussi un instrument de pouvoir. Si une principauté a une chronique de cet ordre, ses voisins en veulent une également.

## 2. Le récit et sa structure

Le manuscrit rédigé par Côme lui-même ne nous est pas parvenu. Aussi sommes-nous obligés de passer par l'intermédiaire de la tradition manuscrite pour expliquer quel récit Côme fait et de quelle manière. La précieuse édition critique réalisée par Bertold Bretholz est d'une grande utilité dans cet exercice<sup>191</sup>. Son travail d'édition met en évidence la faiblesse des variations entre les différentes versions. Les divergences concernent généralement l'emploi d'un mot pour un autre. Certains manuscrits contiennent aussi l'œuvre des continuateurs, d'autres incluent des ajouts grossiers de charte de fondation ou de privilège dont il n'est guère difficile de déterminer l'origine. On entrevoit donc sans difficulté majeure une image assez

<sup>189</sup> Paul Hirsch et H.-E. Lohmann, *Scriptores rerum Germanicarum in usum scholarum*, t. 60, Hanovre, 1935.

<sup>190</sup> Norbert Kersken, « Die Anfänge nationaler Geschichtsschreibung : Widukind von Corvey, Gallus Anonymus, Cosmas von Prag, Gesta Hungarorum », Alfried Wieczorek et Hans-Martin Hinz (sous la direction de), *Europas Mitte um 1000 : Beiträge zur Geschichte, Kunst und Archäologie*, tome 2, Stuttgart, 2000.

<sup>191</sup> Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923.

fine de l'œuvre composée par Côme. Gardons cependant à l'esprit que le manuscrit original a peut-être été retouché par des lecteurs du vivant de l'auteur déjà et avant qu'il ne soit copié.

Chaque livre est précédé d'un avant-propos (deux pour le livre I) dont trois sont des lettres écrites à la première personne, qui montrent que Côme a bien pensé son œuvre en plusieurs parties. Dans la préface à Gervais, Côme indique qu'avec l'approbation de ce dernier, il continuera ce travail<sup>192</sup>, ce qui montre qu'il envisageait d'écrire une suite au livre I. Cette donnée nous permet de concevoir le découpage des livres comme une périodisation, une pensée de l'histoire de la Bohême et ainsi de chercher à donner du sens au découpage. Une première rupture intervient au moment du passage d'un âge considéré comme fabuleux à l'ère de l'histoire, marqué par l'introduction de la chronologie. A partir du baptême de Bořivoj, en 894, le récit se poursuit année après année sur le modèle annalistique, même s'il y a des lacunes et certaines années laissées vides. Cette rupture entre une pré-histoire et l'histoire coïncide avec une rupture entre l'ère pré-chrétienne et l'ère chrétienne. Côme ne formule pas les choses ainsi mais il concevait peut-être ainsi ce tournant. L'œuvre est découpée en trois ou quatre parties selon les manuscrits (nous reviendrons sur ce problème quelques pages plus bas) et chaque livre en chapitres, dans la plupart des manuscrits. Les éditions modernes ont conservé ce chapitrage mais il y a tout lieu de penser qu'il n'est pas réalisé par Côme puisqu'il est absent dans une partie du corpus manuscrit, ce qui laisse deviner qu'il est l'œuvre d'un copiste.

Dans les pages qui suivent, nous tenterons de résumer le discours tenu par Côme sur l'histoire qu'il raconte en en résumant les éléments principaux et en tentant de leur donner du sens. Ces résumés tiendront essentiellement compte de la trame politique, au premier plan dans la chronique. L'histoire des évêques notamment sera mise au second plan dans la mesure où elle ne concerne pas la trame politique générale. Elle tient certainement à cœur à Côme du fait de son appartenance au chapitre de Prague mais elle n'est pas au fondement de son discours sur l'Histoire. De plus, on élaguera le récit des très nombreuses anecdotes et digressions sur les mariages, les décès, les couronnements, les guerres, les investitures et autres anecdotes qui jalonnent le récit. Dans la perspective d'expliquer la pensée de Côme sur l'histoire qu'il raconte, ces éléments sont secondaires également. On pourra cependant se

---

<sup>192</sup> Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 4 : « Vale, et tuo aut me ad cetera evolvenda precingam aut ibi gradum sistam et meis ineptis modum figam ceptis. » Cf Annexe 1

reporter au résumé détaillé en annexe pour une appréciation plus fine du récit de Côme. Nous rendrons en revanche compte de la substance des avant-propos parce qu'ils peuvent expliquer la construction progressive du récit et de sa structure<sup>193</sup>.

Les historiens s'accordent généralement pour considérer que le « Prologue à Sévère » a été ajouté une fois l'œuvre achevée et fonctionne comme une préface à l'ensemble de l'œuvre<sup>194</sup>. Dans cette lettre, Côme fait l'éloge du destinataire et lui témoigne son profond amour. Côme montre une humilité forcée qui est un élément courant dans la tradition médiévale et à laquelle il ne faut pas prêter trop d'attention.

### a. Livre I

Dans la « Préface à Gervais », Côme s'adresse à son ami en ces termes : « sache que je te transmets une chronique des Bohèmes »<sup>195</sup>, ce qui prouve que c'est bien lui qui a choisi le nom que nous a transmis la tradition : *Chronica Boemorum*. Cet avant-propos est également une lettre où Côme vante les qualités du destinataire. L'humilité dont il fait preuve est poussée à un tel point qu'il demande à Gervais de corriger ses erreurs et de ne montrer cette œuvre à personne. Encore une fois, il ne faut pas accorder trop de crédit à ces propos. L'auteur prétend d'ailleurs fournir de la matière pour que les historiens du futur écrivent des chefs-d'œuvre et ajoute ensuite « que ceux qui le veulent lisent, que ceux qui ne le veulent pas s'abstiennent »<sup>196</sup>. Gervais n'a sûrement pas corrigé l'excellent latin de Côme mais il n'est pas à exclure qu'il ait apporté quelques modifications à l'invitation de l'auteur, de sorte que l'on ne sait pas si la version qui nous est parvenue est l'originale ou si elle a été corrigée par ce même Gervais. Côme affirme que l'avis de Gervais sera décisif sur son choix de poursuivre ou non la composition mais sans doute est-ce là une formule de politesse. Côme fait preuve d'une

---

<sup>193</sup> Cf Annexe 1.

<sup>194</sup> LisaWolverton(traduit par), *The Chronicle of the Czechs*, Washinton D.C., 2009; et *Cosmas of Prague. Narrative, Classicism, Politics*, Washington D.C., 2015.

<sup>195</sup> Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 2 : « scias, quod tibi transmiserim Boemorum chronicam ».

<sup>196</sup> « qui volunt, legant, qui nolunt abiciant. » (Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923)

certaine rigueur historique en considérant ce qu'il raconte au début comme peu crédible<sup>197</sup> et en ne commençant la datation qu'avec le baptême de Bořivoj, en 894, faute d'éléments de datation antérieurs.

Le livre I commence après le Déluge, lorsque les peuples se dispersent sur la terre. Un certain Bohemus, figure comparable à Moïse, conduit son peuple vers la *Germania* où il trouve une terre promise où son peuple peut s'installer. Le peuple décide de baptiser cette terre *Bohemia* en son honneur. Côme décrit cette ère comme un âge d'or où les hommes ne sont pas touchés par le vice et mènent une existence semblable au mode de vie monastique où tout est « nôtre » et rien n'est « mien »<sup>198</sup>. Les hommes vivent en communauté sur un pied d'égalité, sans chef. Mais des querelles finissent par apparaître et les plus sages des Bohèmes sont désignés par la communauté pour arbitrer ces conflits. Un jour, Libuše, dont le père était l'un de ces sages, arbitre un conflit entre deux hommes mais l'un d'eux refuse son jugement sous prétexte que c'est une femme. Il exige d'elle, avec l'assentiment du peuple, qu'elle prenne un mari pour les commander. Libuše accepte mais prévient les Bohèmes qu'ils perdront leur liberté et qu'ils seront dominés par ce chef, ce qu'accepte le peuple. Elle leur désigne l'endroit où se trouve l'homme qui doit les gouverner. Des émissaires vont chercher le laboureur Přemysl qui épouse Libuše et devient le premier duc des Bohèmes. Côme raconte également comment les Bohèmes viennent à bout de guerrières amazones et les font rentrer dans la domination des hommes. Avec Přemysl et Libuše commence le règne de la Loi. Leurs descendants régneront sur la Bohême. Côme énumère les ducs qui succèdent à Přemysl jusqu'à Bořivoj Ier, le premier duc dont il dit que l'existence est historiquement attestée. Jusque-là, il avoue lui-même que ces temps sont mal connus et qu'il s'agit de légendes que le lecteur est libre de croire ou non. Côme raconte également la guerre des Bohèmes contre les Lučane<sup>199</sup>, au temps du duc Neklan. Ces temps mythiques occupent moins de la moitié du livre I.

---

<sup>197</sup> « *Et quoniam hec antiquis referuntur evenisse temporibus, utrum sint facta an facta, lectoris iudicio relinquimus.* » (Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 32).

<sup>198</sup> Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 8.

<sup>199</sup> Le mot est orthographié ainsi au pluriel dans l'article « Entre la description historiographique et le schéma structurel. L'image de la communauté tribale : l'exemple des Lučane dans la *Chronica Bohemorum* de Kosmas vers 1125 » de Jacek Banaszkiewicz (Jean-Philippe Genet (édité par), *L'historiographie médiévale en Europe*, Paris, 1991, p. 165-175)

Avec le baptême du duc Bořivoj (894) commence la datation par année et l'ère de l'Histoire, récit qui s'appuie sur des sources écrites. Côme raconte le règne des premiers ducs, les progrès du christianisme sous Venceslas Ier, l'assassinat de ce dernier par son frère Boleslav Ier en 929, les persistances du paganisme. Les ducs des Bohèmes jurent fidélité aux rois de Germanie mais ils essaient de se détacher de ce lien vassalique. Boleslav Ier (929-967) est contraint de prêter serment de fidélité à Otton Ier et de revenir vers le christianisme. Son règne est marqué par de nombreuses conquêtes. Boleslav II (967-999) obtient du pape l'autorisation de créer un évêché suffragant de Mayence à Prague. Sa sœur Mlada fonde le premier couvent bénédictin de Bohême. Son autre sœur Doubravka épouse le duc de Pologne Mieszko Ier (v.935-992) et ouvre la voie de la christianisation de cette région. L'évêque Adalbert a fort à faire avec les Bohèmes qui persistent dans leurs mœurs païennes et refusent de l'écouter. Il trouve la mort en évangélisant les Prusses et est enterré à Gniezno. Le jeune Boleslav III, sous l'influence de mauvais conseillers, fait assassiner presque tous les membres de la famille rivale des Přemyslides : les Slavníkové. Le duc rencontre des difficultés avec une invasion importante venue de Pologne et une querelle de succession avec ses frères Jaromír et Oldřich. Le livre I s'achève à la mort d'Oldřich, lorsque Jaromír accepte que son neveu Břetislav Ier devienne duc.

Le récit général est entrecoupé de nombreuses anecdotes, de lacunes et d'années vides. Pour cette partie de l'œuvre, Côme s'appuie sur quelques sources écrites mais surtout sur « des récits fabuleux de vieillards »<sup>200</sup>.

## **b. Livre II**

Le livre II est précédé d'un « *Proemium* à l'abbé de Břevnov Clément » dans lequel Côme montre de nouveau une grande humilité quant à la qualité de son œuvre. Deux éléments sont à noter. Côme dit qu'il a entendu que l'abbé Clément souhaitait voir le livre que Côme a composé pour Gervais<sup>201</sup>. Cela montre que l'œuvre de Côme circule dans le milieu des élites ecclésiastiques. Contrairement à ce que peut laisser croire la demande faussement humble que

---

<sup>200</sup> « *senum fabulosa relatione* » (Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923).

<sup>201</sup> « *Intellexi enim per tuum clericum nomine Deocarum, qui mihi clam innotuit familiariter, quod meas nenas, quas olim Gervasio scripseram, velles videre libenter.* » (Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 80-81)

Côme formule dans la préface à Gervais, ce dernier a certainement montré le livre à d'autres clercs. En tous les cas, l'œuvre fait parler d'elle au point d'arriver aux oreilles de l'abbé Clément qui exprime le souhait de la lire à l'un de ses clercs qui le fait savoir à Côme. Ce dernier envoie donc le livre I à l'abbé Clément, avec le livre II qu'il lui dédie. Tout cela laisse penser que Côme a pu montrer son œuvre à d'autres clercs sans qu'il leur dédicace pour autant un livre. La seconde information à tirer de ce « *Proemium* » est que Côme invite à nouveau le destinataire à corriger ses erreurs. Cette information doit être reçue avec prudence, cela peut être simplement une marque d'humilité mais il est possible que le livre II ait également subi des modifications de la main d'une tierce personne, avant même que l'œuvre soit complète, qu'il s'agisse de Gervais, de Clément ou d'un autre clerc.

Le livre II s'ouvre avec les débuts du règne de Břetislav Ier (1034-1055) et sa campagne en Pologne. Le duc remporte une grande victoire et exhume le tombeau d'Adalbert, second évêque de Prague (982-997). Adalbert apparaît en songe à l'évêque Sévère (1030-1067) qui convainc les Bohèmes d'implorer le pardon divin pour ce blasphème. Le duc promulgue alors un certain nombre de lois pour faire respecter les bonnes mœurs chrétiennes. Břetislav ramène à Prague le corps d'Adalbert, des trésors et de nombreux prisonniers. Le duc doit se justifier auprès du pape ; il demande son pardon en lui envoyant de nombreux cadeaux. Le pape accepte son pardon à condition qu'il fonde un monastère, ce que le duc fait à Stará Boleslav. Henri III envahit la Bohême à deux reprises et contraint Břetislav à rendre ses conquêtes aux Polonais, qui doivent cependant lui verser un tribut annuel. Côme vante les mérites du duc qui meurt en 1055 après avoir promulgué le principe du séniorat pour régler la succession au trône ducal. Conformément à cette mesure, Spytihněv II, le fils aîné de Břetislav lui succède. Côme le présente comme un bon duc, respectueux des valeurs chrétiennes. Il expulse tous les Allemands de Bohême. Spytihněv donne également des apanages en Moravie à ses frères Vratislav, Otton et Conrad. Mais le duc meurt prématurément en 1061.

Conformément à la règle du séniorat, Vratislav II (1061-1092) succède donc à son frère. Côme porte un jugement ambigu sur Vratislav. Il vante ses talents militaires et l'admire lorsque l'empereur Henri IV (1084-1105) le couronne roi de Bohême et de Pologne à titre personnel. Néanmoins, Côme est clairement du côté du jeune Jaromír, son ancien évêque, dans les querelles qui l'opposent à Vratislav. Le duc refuse de lui accorder une principauté en

Moravie, leur père le destinant à succéder à l'évêque Sévère. Vratislav se méfie de Jaromír, qu'il ne désigne comme évêque que sous la contrainte des nobles et de ses frères. Le duc avait créé un second évêché à Olomouc et amputé le domaine épiscopal de Prague de la Moravie pour doter le nouveau siège. Jaromír, de son nom d'évêque Gebhard, refuse cette scission et se querelle avec l'évêque Jean d'Olomouc (?-1086). L'affaire est portée devant le pape qui tranche en faveur de Jean. Mais Gebhard obtient de l'empereur en 1086 la confirmation des privilèges et des frontières anciennes de l'évêché de Prague. La fin du règne de Vratislav est marquée par un conflit avec son frère Conrad et son fils Břetislav. Le roi désigne finalement son frère comme successeur. A sa mort, en 1092, Conrad devient duc et Břetislav fuit en Hongrie. Mais Conrad meurt la même année que son frère. Břetislav parvient à se faire désigner duc au nom du principe de primogéniture et au détriment de ses cousins plus âgés.

Le livre II accorde toujours une place aux faits marquants de l'époque (mariages, décès, famines...). On voit se multiplier les conflits entre membres de la dynastie ducale. Les nobles commencent à jouer un rôle plus important dans le cours des événements. Cette période de l'histoire des Bohèmes correspond pour une bonne part à l'enfance et à la jeunesse de l'auteur. Ce dernier s'appuie beaucoup moins sur des sources écrites et davantage sur ses propres souvenirs, ainsi que sur des témoignages. La chronologie est beaucoup plus régulière, même si Côme laisse une étrange lacune entre 1074 et 1082, sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir.

### **c. Livre III**

L'avant-propos du livre III n'est une lettre, il est intitulé « Apologie ». On peut penser que Côme a pris de l'assurance dans l'art de la composition et qu'il ne ressent plus le besoin de demander le jugement de ses pairs. Au-delà de cette hypothèse psychologisante, Côme explique dans cette préface à quel point il est difficile pour un auteur de juger des actions d'hommes encore en vie. Il n'a pas la liberté de faire l'éloge des bonnes actions ni de blâmer les mauvaises, au risque d'être accusé de flatterie dans un cas et d'être sanctionné pour ses propos dans l'autre. Côme explique malgré tout quel doit être la tâche du prince et de ses conseillers ; et par ce biais, il invite subrepticement son lecteur à juger par lui-même des

actions des personnages de son histoire. Il s'excuse de ne plus assumer son rôle de juge de l'Histoire, invite des successeurs à le faire à sa place et surtout se dédouane de toute interprétation de ses propos, que ceux-ci portent à croire à de la flatterie ou qu'ils attisent le ressentiment. Lisa Wolverton a peut-être dit un peu trop vite que Côme, sachant sa fin proche, n'avait aucun intérêt à flatter ou à trouver un patron et que par conséquent il écrivait librement<sup>202</sup>. Il n'y a pas de raison pour que Côme ne redoute pas la mort ou les représailles pour son compte, malgré son grand âge, ou pour celui de son chapitre, institution dans laquelle il a évolué presque toute sa vie.

Le livre III fait un portrait élogieux de Břetislav II, duc victorieux et bon chrétien. Celui-ci remporte plusieurs guerres et mène une subtile politique matrimoniale qui lie sa famille à la Pologne, à la Hongrie et au puissant Wiprecht de Groitzsch notamment. Mais le duc fait face à la difficile gouvernance de la Moravie, qu'il doit habilement répartir entre ses frères et ses cousins dont les appétits sont parfois difficiles à contenter, d'autant plus que certains s'estiment lésés par le règlement de la succession au trône. Les principautés en Moravie s'installent durablement dans le paysage du duché et deviennent un enjeu de disputes entre les branches de la famille ducale. Břetislav réintroduit un évêché à Olomouc et légitime son existence par l'approbation du pape, de l'empereur et de l'archevêque de Mayence. Il est assassiné par un membre de la famille des Vršovici, vieille ennemie de la dynastie ducale. Le duc avait eu la prudence de désigner son frère Bořivoj comme successeur.

Le nouveau duc doit faire de larges concessions à ses parents pour faire reconnaître sa légitimité. Son cousin Oldřich trouve un appui auprès de l'empereur mais il échoue à renverser Bořivoj. Ce dernier ne contente pas les appétits de Svatopluk, un autre cousin, qui prend la tête de la contestation. Dans l'entremise, l'empereur Henri IV (1084-1106) fait face à une rébellion commandée par son fils. Il meurt à Liège tandis que ce dernier prend sa place. Svatopluk parvient à se rallier une bonne part de la famille ducale et renverse Bořivoj. Svatopluk s'impose difficilement sur le trône mais il remporte plusieurs victoires contre les Polonais et les Hongrois. Il fait tuer la plupart des Vršovici mais est assassiné par l'un de leurs partisans en 1109. Contre l'avis du roi de Germanie Henri V (1098-1125), c'est Vladislav qui s'empare alors du trône. La guerre civile reprend de plus belle avec ses parents et rivaux, en

---

<sup>202</sup> Lisa Wolverton, *Cosmas of Prague. Narrative, Classicism, Politics*, Washington D.C., 2015, p. 10.



particulier avec son frère Soběslav. La Bohême est ravagée par ces conflits. La Pologne et la Hongrie font le jeu des prétendants déçus au trône sans que l'empereur ne réagisse fermement. En 1117, Vladislav doit céder le trône à Bořivoj qui lui lègue cependant la moitié du duché. Mais l'entente ne dure pas, Vladislav renverse son frère trois ans plus tard. Les cinq dernières années de son règne sont moins agitées mais des conflits persistent, tandis que la guerre civile éclate dans l'Empire. Vladislav meurt en 1125. Sur son lit de mort, il cède à sa mère et se réconcilie avec son frère Soběslav, à qui échoit le trône.

Le livre III raconte la déchéance de la Bohême, ravagée par des guerres fratricides qui font le jeu de ses voisins. Côme fait le récit d'une période de grands troubles qui s'achève en 1125. Dans ces conflits, la place accordée à la noblesse est importante et l'on voit ce groupe s'affirmer comme un acteur incontournable de la vie politique. Le récit abonde toujours d'anecdotes, de digressions et d'informations en tout genre. Nous avons volontairement laissé de côté les quatre derniers chapitres parce qu'ils ne nous semblent pas appartenir au livre III pour les raisons que nous allons exposer dans les lignes qui suivent.

#### **d. Un livre IV ?**

En s'appuyant sur la première phrase de « l'Apologie » qui ouvre le livre III « J'ai accompli ce que j'estime t'avoir promis lecteur »<sup>203</sup>, Lisa Wolverton entend montrer que Côme a bien prévu de faire trois livres. Il est vraisemblable que Côme ait effectivement pensé son œuvre en trois temps. Le livre I est celui des origines. Il fait le récit d'une chute, celle qui précipite la Bohême primitive d'un âge d'or à une ère de conflits, de guerres et de vices. Le christianisme apparaît néanmoins au cours de cet âge pour guider les hommes vers le salut. Dès lors le monde bohème est le lieu d'une lutte entre les forces et les valeurs chrétiennes d'un côté et le Diable qui agit sur terre de l'autre<sup>204</sup>. Cette lutte s'incarne dans la société comme dans chaque individu. Le livre II correspond à un âge d'équilibre. Le christianisme devient la norme et ses valeurs tendent à s'imposer à la société. Le pouvoir se transmet selon la loi qui régit les

---

<sup>203</sup> Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 159 : « Iam pietate Dei promissafavente peregi, /Me quecunque reor forepollicitum tibi, lector. »

<sup>204</sup> Lork, l'homme qui assassine Břetislav Ier est par exemple qualifié d'« *impius latro missus a diabolo* » et de « *minister Satane* » (Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 173).

rapports sociaux et les mœurs. La Bohême s'affirme sur le plan international. Mais le mal est toujours à l'œuvre ; les princes et leur entourage se laissent parfois guider par lui. Le non-respect de la règle du séniorat par Břetislav annonce une ère où triomphera plus que jamais le chaos. Le livre III raconte l'échec des princes vertueux et le déchaînement des ambitions individuelles. Les passions font régner la discorde et la dévastation en Bohême.

Tel est certainement la manière dont Côme conçoit son œuvre. Sa pensée de l'Histoire, qui préside à la structure de l'œuvre, a néanmoins pu évoluer. Côme est sans doute en proie à des incertitudes, d'autant plus qu'il voit l'Histoire s'accomplir au jour le jour et que le sens général de celle-ci lui paraît parfois difficile à discerner. Il est probable que Côme ait parfois cédé au pessimisme en voyant les querelles se poursuivre sans cesse. Cependant, il nous apparaît évident qu'il entrevoit la transition vers une ère de renouveau avec la succession de Vladislav II par Soběslav Ier. Cet élan d'optimisme le pousse à l'évidence à entamer la rédaction d'un quatrième livre, dont il caressait peut-être l'espoir de pouvoir l'écrire depuis longtemps pour raconter comment l'ordre, la vertu et la paix reviennent en Bohême après le chaos du début du XIIe siècle.

Le chapitre LVIII s'achève par « Que la fin du livre soit la fin de notre duc »<sup>205</sup>, ce qui indique clairement l'intention de Côme. Dans le chapitre suivant, il y a une réelle rupture de ton, qui rappelle clairement « l'Apologie » du livre III. L'auteur emploie la première personne du singulier tout au long du chapitre, ce qui n'est presque jamais le cas dans le reste du récit. Il avoue son désir de continuer à écrire mais aussi ses incertitudes sur la légitimité d'une telle démarche<sup>206</sup>. Côme fait l'éloge de l'érudition et invite des successeurs à raconter la vertu de Soběslav, trop conscient qu'il était d'être trop âgé pour pouvoir jamais finir ce quatrième livre. Il s'autorise néanmoins à écrire les premières pages de cette nouvelle partie de l'Histoire. Il a visiblement pris goût à l'écriture. Côme reprend ensuite le fil de son récit et raconte que le duc est en bon terme avec son cousin Otton. Il loue le retour de la paix et raconte dans son ultime

---

<sup>205</sup> « *Sit libri finis, nostri ducis est ubi finis* » (Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p.237).

<sup>206</sup> Ibid., p. 237 : « *sed adhuc gestarum rerum exuberante materia, utrum ibi figam littori anchoram an etiam nunc furentibus euris in altum carbasa tendam, / Consule formosa mea doctrix nunc mihi Musa.* »

chapitre une anecdote banale, à valeur d'*exemplum*, sur un prêtre. Cela ne peut vraisemblablement pas constituer une fin crédible pour le livre III.

Pour autant, il ne faut pas surestimer l'importance de ce livre IV, dont l'existence reste après tout débattue au sein de la communauté scientifique. L'ère qui s'annonce n'est pas celle du triomphe du bien sur terre mais d'un renouveau, d'un retour de la paix et de la prospérité temporaire. Le Diable continue d'agir sur les consciences, il continuera de s'incarner dans les mauvaises actions des hommes et tôt ou tard il reprendra le dessus. Côme a certainement une conception cyclique de l'histoire. De plus, il serait très hasardeux d'avoir une lecture téléologique de la *Chronica Boemorum*, chaque moment préfigurant ou annonçant ce renouveau soudain de la fin de l'œuvre. Le livre IV n'est pas la fin de l'Histoire, dans les deux sens du terme. Rappelons que Côme ne l'avait sûrement pas envisagé au départ, même s'il espérait peut-être pouvoir commencer d'écrire un livre sur le retour de la paix.

Un colophon indique la mort de l'auteur le 12 octobre 1125<sup>207</sup>. On considère généralement que la personne qui a ajouté cette note est la même qui a inséré au début du manuscrit le « Prologue à Sévère », rédigé à l'avance par Côme, et qui l'a ensuite envoyé à son destinataire (c'est-à-dire Sévère)<sup>208</sup>.

La *Chronica Boemorum* est donc une œuvre écrite dans le contexte de la floraison des premières histoires régionales en Europe centrale. Côme de Prague y livre un récit essentiellement consacré aux grands événements politiques du duché. La périodisation de son récit témoigne d'une pensée sur l'histoire de Bohême, le christianisme et le pouvoir. Côme fait preuve d'une certaine rigueur historique qui le conduit à adopter une distance critique vis-à-vis de ces différentes sources, ce qui ne l'empêche pas de tenir par moment un discours partial. Sa méthode historique est influencée par la tradition historiographique impériale et mosane. En effet, Côme doit beaucoup au séjour d'études qu'il a effectué à Liège du temps de sa jeunesse, et notamment sa connaissance approfondie des auteurs classiques qu'il n'hésite pas à mobiliser au service de son discours historique. Tous ces éléments constituent l'armature

---

<sup>207</sup> Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 340.

<sup>208</sup> Lisa Wolverton, *Cosmas of Prague. Narrative, Classicism, politics*, Washington D.C., 2015.

de la chronique et les définir est un pré-requis à toute analyse. Néanmoins, si l'on souhaite étudier la *Chronica Boemorum*, il ne faut pas en rester à cette étude superficielle mais puiser dans ces données pour comprendre quel sens Côme cherche à donner à son œuvre, ce à quoi nous allons désormais nous consacrer.

## **III/ La *Chronica Boemorum* : une œuvre politique**

### *1. Le monde religieux*

Depuis le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, un certain nombre de débats, de querelles agitent l'Église de Bohême et la Chrétienté latine dans son ensemble. Les partisans du pape s'opposent à ceux de l'empereur. La réforme grégorienne fait face à des résistances. En Bohême, un évêché a été créé à Olomouc, un chapitre collégial à Vyšehrad et un autre à Stará Boleslav, ce qui divise l'Église de Bohême. Les ducs successifs adoptent des positions radicalement différentes sur le culte en langue slave. Les clercs continuent de lutter contre les résurgences du paganisme. Côme adopte une position parfois complexe sur tous ces sujets. Plutôt que d'expliquer ses opinions a priori, en définissant sa place dans le vaste ensemble de l'Église latine et du monde occidental, nous partirons du texte et analyserons son regard sur les événements qu'il raconte, ou ne raconte pas, afin de comprendre comment il envisage sa propre position dans le système ecclésiastique et les devoirs d'un chanoine de Prague. Ce que l'auteur raconte est intéressant à analyser si l'on étudie la manière dont il le raconte mais aussi si l'on considère qu'un auteur choisit de raconter certains événements alors qu'il aurait pu les taire et d'en taire certains alors qu'il aurait pu les raconter. Côme évoque assez peu les grands problèmes de l'Église latine, peut-être parce qu'ils sont clivants et vont à l'encontre de son idéal d'unité de la Chrétienté occidentale. Peut-être aussi est-ce dû à sa position de clerc marié. Néanmoins, la chronique nous laisse assez d'indices pour envisager son positionnement dans les débats et les querelles ecclésiastiques du siècle.

#### **a. Le pape, l'empereur et l'évêque de Prague**

La chronique de Côme fournit très peu d'informations sur la querelle des Investitures et la réforme grégorienne. Le chroniqueur reste très discret sur le sujet. Néanmoins, on peut analyser son regard sur les rapports entre le pape, l'empereur<sup>209</sup> et l'évêque de Prague. Cette étude devrait permettre de définir la place qu'il attribue à chacune de ces fonctions dans le système ecclésiastique de l'Occident médiéval. Elle devrait également nous permettre

---

<sup>209</sup> Dans les pages qui suivent, on ne s'intéressera à la figure de l'empereur qu'en temps que chef de l'Église impériale. Le rôle de l'empereur comme suzerain du duc de Bohême sera traité plus bas.

d'émettre une hypothèse sur le point de vue de Côme sur la querelle des Investitures et la réforme grégorienne.

Dès l'élection du premier évêque de Prague, une norme semble se définir sur le mode de désignation de l'évêque. Ce processus évoluera légèrement au cours du temps mais l'empereur garde toujours la même place. Le duc Boleslav II rassemble le clergé, les nobles et le peuple et leur recommande d'élire Thietmar. Ceux-ci approuvent son choix le lendemain. Mais Boleslav II envoie alors une lettre à Otton Ier pour l'informer du choix des Bohèmes et demander confirmation. L'empereur approuve l'élection et ordonne à l'archevêque de Mayence d'ordonner Thietmar évêque de Prague (I, 23). L'élection de l'évêque est donc une affaire laissée aux bons soins des Bohèmes. Néanmoins, l'évêque de Prague appartient à l'Église impériale et en tant que tel il a besoin de l'approbation de l'empereur qui ordonne à l'archevêque métropolitain de consacrer son élection. L'empereur a donc une autorité théorique sur l'évêque de Prague étant donné qu'il est de son droit de refuser l'ordination. En réalité, l'empereur exerce peu cette autorité dans la chronique.

Lorsque Vratislav Ier veut nommer Lanzo évêque plutôt que son frère, le *comes* Kojata lui rappelle qu'il n'a pas le droit de donner la crosse et l'anneau lui-même à un évêque et qu'en agissant ainsi, il usurpe une prérogative de l'empereur (II, 23). Or, Côme lui donne raison. Comme l'a judicieusement fait remarquer Peter Hilsch<sup>210</sup>, Côme attache de l'importance à ce que les prérogatives de l'empereur soient respectées parce que cela permet à l'évêque de Prague de ne pas dépendre entièrement du duc de Bohême. En quelque sorte, cela assure un certain équilibre des autorités. De fait, c'est Henri IV qui remet finalement la crosse et l'anneau à Jaromír (II, 25).

L'évêque de Prague appartient à l'Église impériale. Il est donc convoqué au synode impérial de Mayence en 1085 (et en 1094). A cette occasion, Gebhard obtient de lui la reconnaissance des frontières de l'évêché, incluant la Moravie, par la signature d'un privilège. Côme prétend restituer le contenu du privilège et recopie la signature de l'empereur (II, 37), ce qui montre qu'il considère comme parfaitement légitime l'intervention de celui-ci dans cette affaire.

---

<sup>210</sup> Peter Hilsch, « Hezog, Bischof und Kaiser bei Cosmas von Prag », *Geschichtsschreibungs und geistiges Leben im Mittelalter*, Cologne-Vienne, 1978, p.439-463.

L'évêque de Prague est un prince d'Empire. Il reçoit l'anneau et donc ses terres de la main de l'empereur. Pour Côme, l'empereur a donc vocation à délimiter les frontières épiscopales en Bohême. Ainsi, il ne conteste plus vraiment, au travers de son récit historique, l'existence légitime de l'évêché d'Olomouc lorsque l'empereur confirme l'élection d'André en 1092 (II, 49). La signature du privilège de 1085 et la reconnaissance de l'évêché d'Olomouc sept ans plus tard sont en fait les deux seules occasions notables où l'empereur exerce en pratique son autorité théorique sur les affaires ecclésiastiques en Bohême dans la chronique. Côme attache cependant de l'importance au respect du mode de désignation normal qui selon lui protège l'évêché des abus du duc de Bohême.

Le seul autre exemple de contact direct entre l'empereur et l'évêque de Prague dans la chronique est offert par la relation intime que nouent Adalbert de Prague et Otton II. L'empereur se confesse à l'évêque de Prague et lui demande de prier pour lui (I, 28). Côme voit d'un bon œil cette complicité mais il n'aborde nul part ailleurs les relations entre l'évêque et l'empereur sur un mode personnel. Son attachement au lien entre ces deux autorités n'est donc motivé par rien d'autre que la défense des intérêts de son église et le respect du droit.

Lorsqu'Adalbert quitte son évêché pour devenir moine de Saint-Alexis, c'est le pape qui lui demande de reprendre ses fonctions pour que la Bohême ne se trouve pas sans pasteur. Néanmoins, Boleslav II s'adresse d'abord à l'archevêque de Mayence pour faire revenir Adalbert ou leur donner un nouvel évêque. L'archevêque, ne sachant que faire, confie l'affaire entre les mains du pape, qui joue ici le rôle d'intercesseur entre lui, le duc et l'évêque. Mais la hiérarchie ecclésiastique est respectée, ce qui tient à cœur aux partisans de l'Église impériale. Le pape n'a pas vocation à intervenir dans les affaires de l'évêché. C'est l'archevêque qui a autorité dans celles-ci.

Il est intéressant de noter que rien n'indique que le pape ait donné son accord pour la création d'un évêché à Olomouc alors que c'est lui qui avait autorisé Boleslav II à fonder un siège épiscopal à Prague. Nous sommes à une période où l'autorité du duc est bien plus forte et Vratislav profite certainement de la rivalité entre le pape et l'empereur pour intervenir dans les affaires de l'Église de Bohême à sa guise. Le pape reconnaît la légitime existence de cette

institution en prenant l'affaire de Gebhard en charge après que Vratislav lui a demandé d'intervenir. L'émissaire du pape, Rudolf, convoque une assemblée pour juger Gebhard mais celui-ci refuse de s'y rendre parce que ni son archevêque ni un certain nombre de ses homologues n'y sont conviés, conformément au droit canon. Rudolf destitue alors Gebhard de ses fonctions mais l'ensemble du clergé de Bohême, dont Côme, refuse en bloc cette décision. Rudolf n'a d'autre choix que de rétablir Gebhard dans ses fonctions de prêtre. Jean et Gebhard sont convoqués à Rome où le pape les réconcilie et rétablit Gebhard dans ses fonctions d'évêque (II, 31). Le pape a toute légitimité à arbitrer ce conflit parce que l'évêque d'Olomouc n'est pas sous l'autorité de l'archevêché de Mayence<sup>211</sup>. Mais ses prérogatives ne vont pas jusqu'à pouvoir destituer un évêque élu par les Bohèmes, confirmé par l'empereur et ordonné par l'archevêque de Mayence. Grégoire VII tente d'imposer la suprématie de l'évêque de Rome sur les autres évêques mais Côme estime qu'il n'a aucune légitimité à prétendre cela.

Le pape intervient encore au moment de l'exhumation du corps d'Adalbert. Il est informé des faits par un délateur et convoque une assemblée de clercs qui débattent des sanctions à prendre contre le duc et l'évêque (II, 6). Finalement, ceux-ci obtiennent le pardon du pape en échange de quoi, ils doivent faire construire un monastère en Bohême (II, 7). Cette fois-ci l'archevêque de Mayence n'intervient à aucun moment mais l'affaire est d'une autre nature que celle de l'exil d'Adalbert. Le pape n'a pas vocation à intervenir dans les affaires intérieures de l'évêché de Prague, à moins que son jugement ne soit demandé par l'archevêque. Dans ce cas précis, l'action a lieu en dehors des frontières du diocèse et porte sur des reliques sacrées. Le pape affirme que l'on ne peut transférer celles-ci sans son autorisation. Côme ne semble pas trouver anormal que le pape intervienne de son propre chef pour proférer une sanction. Cela étant, le conflit est réglé à l'amiable et l'on ne sait pas si Côme aurait trouvé juste la sanction du pape.

Côme discrédite parfois l'institution papale en dévoilant la cupidité qui y règne. Lors de l'affaire du tombeau d'Adalbert, il dit que les envoyés chargés de porter la lettre de Boleslav II à Benoît IX corrompent les cardinaux avec de l'or et des cadeaux pendant la nuit pour obtenir

---

<sup>211</sup> Côme ne dit à aucun moment que l'élection de Jean d'Olomouc a été confirmée par l'empereur, ni qu'elle a été consacrée par un quelconque archevêque. D'ailleurs, le privilège de 1085 ne reconnaît pas l'existence de cet évêché.



leurs voix lors du vote décisif du lendemain<sup>212</sup>. Côme ne dénonce pas l'absence de sanction contre Břetislav et Sévère mais l'avarice des cardinaux. De même, Vratislav obtient du pape Grégoire VII qu'une enquête soit menée sur Gebhard après qu'il a brutalisé son homologue Jean d'Olomouc, en lui versant la somme de deux cent marks. Côme n'est pas impartial dans ces affaires. A chaque fois, il prend le parti de l'évêque même s'il ne semble pas cautionner le geste de Gebhard. Néanmoins, il donne à la papauté l'image d'une institution dévoyée. Il accuse une nouvelle fois le pape de cupidité au moment où celui-ci couronne contre son gré Henri V empereur et que ce dernier lui offre de très nombreux cadeaux en échange (III, 38)<sup>213</sup>. Par ailleurs, le légat du pape Rudolf ne respecte pas le droit canon en convoquant une assemblée pour juger Gebhard sans y convier l'archevêque de ce dernier ni un certain nombre de ses collègues. Côme montre donc que la papauté agit dans l'illégalité. Il s'agit à chaque fois du comportement individuel d'un pape ou d'un membre de son entourage mais l'ensemble de ces frasques donnent une mauvaise image de la papauté. Il est possible que Côme ait conçu ces témoignages comme des contre-*exempla* qui laisse deviner en lui l'idéal d'une papauté exempte de toute cupidité et respectueuse du droit canon mais l'accusation revient régulièrement alors que le pape est peu représenté dans la chronique. Il est donc plus probable que Côme ait voulu jeter le discrédit sur la curie romaine comme institution.

En fin de compte, Côme semble considérer que l'empereur doit confirmer l'élection de l'évêque de Prague et ordonner sa consécration par l'archevêque de Mayence. L'évêque de Prague est un prince d'Empire, l'empereur a donc vocation à légiférer sur les frontières épiscopales de Bohême. En cas de conflit interne à l'évêché, il faut en référer à l'archevêque qui peut ensuite se décharger de l'affaire auprès du pape. En dehors de ce cas bien précis, ce dernier n'a vocation à intervenir que lorsque l'affaire implique une circonscription ecclésiastique qui n'est pas du ressort de l'archevêque. La papauté est par ailleurs plutôt discréditée par Côme du fait de sa cupidité notamment. Tout porte donc à croire que le

<sup>212</sup> « *Illa autem nocte ducis missi et episcopi circueuntes corruperunt pecunia cardinalium astuciam, auro subplantant iusticiam, mercantur precio clementiam, muneribus leniunt iudicialem sententiam.* » (Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 92)

<sup>213</sup> « *Altera autem die novus imperator tanta mittit apostolico donaria, ut pro sui magnitudine humane crederentur sufficere cupiditati.* » (Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 210-211)

chroniqueur soutenait l'empereur dans la querelle des Investitures et dans le conflit entre Henri IV et Grégoire VII. La papauté ayant triomphé, Côme préfère peut-être éviter le sujet. Sa situation de clerc marié lui fait peut-être également redouter d'aborder la question.

## **b. L'Église de Bohême**

Les commentaires de Côme sur les clercs de Bohême dévoilent l'idéal d'une organisation harmonieuse de l'Église du duché qu'il défend et qui préside à son jugement sur les actions de ces hommes d'église. En tant que chanoine de Prague, Côme se fait le chantre des évêques de cette ville et n'en dresse pratiquement que des portraits élogieux<sup>214</sup>. Cela permet néanmoins de comprendre la manière dont il envisage le bon évêque. L'étude des commentaires sur le clergé de Bohême et ses représentants montre quels doivent être, selon l'auteur, les qualités, les prérogatives, les pratiques, la place et le comportement de chacun.

Côme restitue prétendument le contenu de la lettre du pape Jean XIII (965-972) autorisant la création d'un évêché à Prague. On peut douter de l'exactitude du contenu, voire même de l'existence, de cette lettre. Pour autant, il faut constater que dans le discours historique que tient Côme, la restitution de cette lettre a pour vocation de donner un élément de légitimité à l'évêché de Prague puisque sa fondation a été approuvée et souhaitée par le pape. L'évêché de Prague est donc l'institution la plus légitime pour commander l'Église de Bohême. A contrario, l'évêché d'Olomouc ne peut produire un tel document et son existence a une légitimité douteuse. Côme prétend aussi reproduire le privilège accordé à l'évêché de Prague par Henri IV en 1085 (II, 37). Les frontières du diocèse sont délimitées et coïncident avec celles de la Bohême. Le pape confirme aussi ce privilège par l'entremise de ses légats à qui s'adresse l'archevêque de Mayence à la demande de l'empereur. Ainsi, Côme montre que seul l'évêché de Prague est légitime. L'évêque de Prague est le seul chef de l'Église de Bohême. Côme condamne donc la nomination de Jean puis de Vecel d'Olomouc par Vratislav II. Leur épiscopat est illégitime pour lui. Dans son idéal d'harmonie en Bohême, il n'y a pas de place pour un second évêché. Mais le respect de Côme pour la hiérarchie impériale et l'autorité du

---

<sup>214</sup> Les portraits de Sévère et Gebhard, s'ils sont plus nuancés que les autres, ne sont pas pour autant négatifs.

pape le contraignent à ne pas s'engager ouvertement contre l'évêché d'Olomouc. Il ne conteste plus la légitimité de cette dernière après que l'empereur et le pape ont légitimé son existence. Néanmoins, son inimitié vis-à-vis de cette institution reste assurément vivace.

La mise en valeur du chapitre épiscopal de Prague passe aussi par un élément qu'a judicieusement remarqué Peter Hilsch<sup>215</sup>. La fondation d'un chapitre collégial à Vyšehrad par Vratislav II est totalement occultée par Côme. Ce chapitre entre en concurrence avec celui de Prague de par leur proximité et de par les politiques avantageuses que le duc met en place en sa faveur, en s'y faisant notamment enterrer. Le duc cherche clairement à limiter l'influence de l'Église de Bohême en appliquant le principe « diviser pour mieux régner ». La fondation du chapitre de Vyšehrad intervient au moment de l'étrange lacune entre 1074 et 1082. On ne peut expliquer cette lacune par le manque d'informations de Côme. Il est alors adulte et se souvient nécessairement de cette période. Quand bien même il aurait été absent de Bohême à cette époque, il ne manque assurément pas de témoignages pour raconter les événements de cette période. De même, Côme explique que Břetislav Ier fonde un monastère à Stará Boleslav en l'honneur de Saint Venceslas comme le lui ordonne le pape pour se faire pardonner d'avoir exhumé le corps d'Adalbert. Or, on sait qu'en réalité, ce « monastère » était un chapitre collégial, au même titre que Vyšehrad<sup>216</sup>. Côme occulte volontairement l'existence de ces deux institutions pour dissimuler la fondation de chapitres rivaux afin de mieux mettre en avant la fonction de chef de l'Église de Bohême que revêt à ses yeux l'évêque de Prague.

Nous avons déjà décrit la procédure normale d'élection d'un nouvel évêque mais il y a parfois des exceptions. Boleslav II consulte Otton III pour trouver un nouvel évêque après la mort d'Adalbert mais ce n'est pas une prérogative impériale. Le duc délègue occasionnellement son droit de choisir à l'empereur (I, 31). Břetislav II en fait tout autant lorsqu'il demande conseil à Wiprecht de Groitzsch pour désigner le successeur de Côme de Prague (1091-1098). Au final, le choix de l'évêque revient au duc. Les nobles et le clergé n'ont qu'un rôle consultatif. La masse du peuple acclame le nouvel évêque. L'empereur approuve l'élection et l'archevêque de Mayence la consacre.

---

<sup>215</sup> Peter Hilsch, « Hezog, Bischof und Kaiser bei Cosmas von Prag », *Geschichtsschreibungs und geistiges Leben im Mittelaltern*, Cologne-Vienne, 1978, p.439-463.

<sup>216</sup> Cf. Lisa Wolverton, *The Chronicle of The Czechs*, Washington D.C., 2009, note 68, p. 123.

Dès la lettre de Jean XIII autorisant la fondation de l'évêché de Prague, il est précisé que l'évêque devra être savant dans les lettres latines<sup>217</sup>. Or, c'est une qualité que Côme met en avant dans presque tous les portraits élogieux qu'il fait des évêques<sup>218</sup>. La culture est donc une caractéristique majeure de l'évêque idéal, dont le portrait se dégage de la chronique. Elle donne à l'évêque l'autorité intellectuelle qui légitime sa position. La maîtrise des « lettres latines » rapproche de Dieu et permet de comprendre les textes sacrés. Le chef de l'Église de Bohême ne peut accomplir sa mission, transmettre la parole divine et étendre la foi, qu'à cette condition. Dans les portraits d'évêques allemands, Côme précise qu'ils maîtrisent parfaitement la langue slave. Il ne s'agit assurément pas là de pratiquer le culte dans cette langue mais de pouvoir communiquer avec les habitants de l'évêché. Le Latin est la langue de la liturgie mais l'évêque doit parler la langue du peuple pour accomplir sa mission de « pasteur »<sup>219</sup>. La métaphore du berger et des moutons revient régulièrement. L'évêque est celui qui doit guider les fidèles vers le chemin du salut. L'évêque doit être très pieux, en témoigne le fait qu'Adalbert prie nuits et jours pour le salut de l'âme de Thietmar<sup>220</sup>. Dans l'éloge funèbre que Côme fait de Thieddag, il le dit « vierge de corps, d'or par son caractère et resplendissant dans ses actes »<sup>221</sup>. La chasteté ne semble pas être une obligation pour l'évêque mais elle est bien vue en tant que renoncement aux choses matérielles.

On sent en lisant entre les lignes que Côme réproouve parfois les actions de certains évêques. Mais ce jugement négatif peut aussi nous aider à comprendre ce qu'est, pour Côme, l'idéal de l'évêque. Le portrait de Sévère est le plus nuancé de tous. Sévère fait préparer un excellent

<sup>217</sup> « *Veruntamen non scundum ritus aut sectam Bulgarie gentis vel Ruzie, aut Sclavonice lingue, sed magis sequens instituta et decreta apostolica unum pociorem tocius ecclesie ad placitum eligas in hoc clericum Latinis adprime literis eruditum.* » (Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 44).

<sup>218</sup> Pour Thietmar, voir Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 44 ; pour Adalbert Ibid, p.46-47 ; pour Thieddag, Ibid, p. 56 et 72 ; pour Ekkehard, Ibid., p. 75 ; pour Izzo, Ibid., p. 76 ; pour Gebhard, Ibid., p. 146-147 ; pour Côme ibid., p.167 ; pour Hermann ibid., p. 168 et 221-223.

<sup>219</sup> Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 45.

<sup>220</sup> Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 46.

<sup>221</sup> « *corpore virgineus, moribus aureus, actibus purpureus* » (Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 72).

repas au duc Oldřich, qui lui dit en retour qu'il est digne d'être évêque (I, 41). Côme n'est donc pas dupe de la réalité des nominations. Sa position le contraint à faire l'éloge des évêques et cela n'enlève rien à la force avec laquelle il promeut l'idéal qui est le sien mais il laisse deviner à travers cet épisode que la réalité est loin de coller à cet idéal. Côme condamne implicitement la conduite de Sévère qui fuit lors du siège de Prague, de peur de perdre sa charge (II, 12). Pour lui, l'épiscopat est un sacerdoce et non un bien. Le détenteur de cette charge ne doit pas y être attaché mais remplir sa fonction par devoir. Côme condamne également le fait que Sévère a accepté la promotion de Jean à l'évêché d'Olomouc (II, 21). L'évêque de Prague doit veiller à l'unité de l'Église de Bohême. L'autre évêque dont Côme critique parfois les actions de manière insidieuse est Gebhard qui renonce à sa charge pour fuir en Pologne et se montre parfois arrogant<sup>222</sup>. Quant à Strachkvas, qui tente de prendre la place d'Adalbert lors de son exil, c'est la figure de l'anti-évêque : « arrogant », « nigaud », « sycophante », « hypocrite »...<sup>223</sup>.

La chronique accorde peu de place aux autres membres du clergé séculier de Bohême (prêtres, diacres, chanoines...). Néanmoins, le peu de passages qui parlent d'eux laissent à penser que ces clercs doivent avoir un comportement identique à celui de l'évêque et que leur mission est la même. L'évêque fait partie du clergé séculier et il ne se distingue des autres membres que par sa position exceptionnelle de chef de l'Église de Bohême. A ce titre, il se doit d'autant plus d'être vertueux. Côme fait l'éloge de la politique menée par Gebhard et Marc pour améliorer le niveau culturel du chapitre de Prague et l'éducation qui y est dispensée (II, 25). L'évêque doit donc non seulement être érudit mais aussi permettre la diffusion du savoir dans le clergé et dans son entourage, en particulier dans le chapitre cathédral. Les chanoines doivent assister l'évêque dans sa tâche de pasteur et pour ce faire, ils doivent eux aussi bien connaître le Latin, les arts libéraux et les textes sacrés pour diffuser la parole de Dieu. Le fait que Gebhard donne aux chanoines les trois quarts des fruits de la dîme pour leur permettre de pourvoir à leur besoin témoigne de l'importance nouvelle qu'ils prennent dans l'Église de Bohême. Le dernier chapitre de la chronique fait l'éloge d'un certain prêtre qui a juré de

<sup>222</sup> Il dit par exemple avoir une barbe digne d'un empereur (II, 33 ; Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 130)

<sup>223</sup> Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 55.

renoncer aux femmes et qui tient sa promesse malgré la tentation (III, 62). Cet éloge rappelle celui de la virginité de Thieddag.

La place accordée au clergé régulier dans la chronique est faible également. Il faut dire qu'il n'y avait pas à cet époque autant d'établissements monastiques que dans les siècles suivants. Le premier monastère de Bohême est créé par Mlada, la fille de Boleslav Ier. Le couvent pour nonnes de saint George doit suivre la règle de Saint-Benoît, selon la prescription du pape Jean XIII. Ce monastère se situe dans l'enceinte actuelle du château de Prague, ce qui suppose des relations avec le monde laïc. Dans le « Proemium à Clément, abbé de Břevnov », Côme fait aussi état de son amitié avec un moine de Břevnov par l'entremise duquel il apprend que l'abbé Clément veut voir sa chronique. Les moines ont donc des relations avec le clergé séculier à la fois d'ordre intellectuel et amical, que Côme ne semble pas réprouber puisqu'il ne les dissimule pas. Côme connaît assez bien l'abbé Clément pour lui dédier le livre II de sa chronique.

Le couvent de Saint-Georges, comme les autres monastères sont fondés par le duc, Vladislav fonde par exemple celui de Kladbury (III, 58). La création de monastères se fait parfois à la demande du pape, comme dans le cas du « monastère » de Stará Boleslav dédié à Saint Venceslas, dont la fondation vient réparer la faute commise par le Břetislav lors de l'exhumation du corps d'Adalbert (II, 7). Par ailleurs, le duc Oldřich se fait enterrer au monastère de Saint-Georges (I, 42). On peut donc supposer un lien de subordination du clergé régulier au pouvoir ducal bien plus fort que pour le clergé séculier qui parvient à conserver une certaine autonomie. En revanche, rien n'indique une quelconque subordination des institutions monastiques au pouvoir de l'évêque. Par ailleurs, la chronique ne laisse pas penser que Côme remette en cause cet ordre des choses.

L'idéal monastique est rarement mis en avant dans la chronique. Néanmoins, Côme évoque la Bohême primitive comme un âge d'or où rien n'est « mien » et où tout est « nôtre »<sup>224</sup>. Il tient donc en estime le mode de vie monastique, qui correspond selon lui à un certain idéal. Côme raconte également le martyr de six ermites vivant en Pologne. Il fait l'éloge de leur

---

<sup>224</sup> Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 8.

mode de vie ascétique, en particulier de leur mépris de l'argent (I, 37). De même, dans le « Proemium », Côme salut le désintéressement de ce dernier pour l'or et l'argent et le fait qu'il ne s'attache qu'aux « choses spirituelles »<sup>225</sup>. Le portrait le plus détaillé d'un membre du clergé séculier est celui de l'abbesse Marie, ou Mlada (I, 22), décrite comme « vierge dévouée à Dieu, savante dans les lettres sacrées, donnée à la religion chrétienne, douée d'humilité, à la discussion charmante, patronne généreuse des pauvres et des orphelins, ornée de toute l'honnêteté de caractère »<sup>226</sup>. Ce portrait élogieux ressemble à ceux que Côme peut faire des évêques. On peut donc en déduire que son idéal monastique n'est pas très éloigné de son idéal épiscopal. En terme de mode de vie, de mœurs et de valeurs, il n'y a pas de nette distinction entre le clergé régulier et séculier dans l'Église idéale de Côme.

Dans la « Préface à Gervais », Côme parle de Bořivoj comme du « premier duc catholique »<sup>227</sup>. Or, on sait que Bořivoj a été baptisé dans le rite slavon, ce que l'auteur ne manque certainement pas de savoir. On peut voir là une volonté de déformer la réalité historique, de masquer une vérité dérangeante pour un clerc pratiquant le rite romain. Le pape Jean XIII précise dans la lettre qu'il adresse à Boleslav Ier l'autorisant à fonder un évêché à Prague, que ce dernier ne devra pas suivre le rite bulgare ou russe, ni pratiquer le culte en langue slave mais respecter les lois et les décrets apostoliques<sup>228</sup>. Côme choisit d'intégrer cette prescription à son récit, ce qui veut dire qu'il légitime l'adoption du rite latin et rejette la liturgie slavonne.

Spytihněv II interdit la pratique du rite en langue slave et expulse les moines de Sázava, principal centre de cette forme de culte. Or, Vratislav réintroduit ces moines en Bohême au

---

<sup>225</sup> Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p.80.

<sup>226</sup> « *virgo Deo devota, sacris litteris erudita, christiane religioni dedita, humilitate predita, alloquio blanda, pauperibus et orphanis faulx largi ac omni morum honestate decorata.* » (Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 42)

<sup>227</sup> « *Borivoj, primi ducis catholici* » (Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 4)

<sup>228</sup> « *Veruntamen non scundum ritus aut sectam Bulgarie gentis vel Ruzie, aut Sclavonice lingue, sed magis sequens instituta et decreta apostolica* » (Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 44).

moment de la lacune entre 1074 et 1082 avant que Břetislav II ne les expulse de nouveau et interdise définitivement cette pratique. Or, dans la plupart des manuscrits, aucune mention n'est faite du monastère de Sázava ni de son fondateur Procope. On sait que c'est le moine de Sázava qui a introduit tous les passages concernant son monastère dans le manuscrit de la chronique qu'il copie. On suppose ainsi que Côme, par attachement à la liturgie en langue romaine, dont son chapitre se fait le promoteur privilégié, a choisi de faire oublier l'existence de cette tradition en Bohême, comme il a déjà occulté le baptême de Bořivoj dans le rite slavon. Ce parti-pris s'insère dans le contexte de lutte pour l'orthodoxie romaine mené par l'Église de Prague. Le rite en langue slave est complètement exclu de l'idéal que Côme prône pour l'Église.

### **c. Les clercs et les laïcs**

La description que Côme fait de la société bohème des premiers temps est tout à fait étonnante. On découvre un âge d'or, paradisiaque, une époque où rien n'est « mien » et tout est « nôtre »<sup>229</sup>. En ce temps, les hommes étaient bons et les mœurs pures. Pourtant, les Bohèmes sont alors païens. Comment expliquer cet apparent paradoxe ? Côme reproduit ici le schéma biblique du péché originel commis par Adam et Eve. Les premiers Bohèmes sont certes bons mais avec le temps, ils se corrompent à l'instigation du Diable. Au final, le récit de Côme ne met pas en valeur les bonnes mœurs de l'ère pré-chrétienne mais montre comment les païens ont été corrompus. Dès lors, le christianisme apparaît comme la voie de la rédemption. La piété et le respect des bonnes mœurs chrétiennes assurent aux fidèles le salut de leur âme. On peut également s'étonner que Côme compare le duc païen Neklan à un « bon catholique » lorsqu'il prend pitié pour le fils du duc des Lučane Vladislav<sup>230</sup>. Mais ce commentaire doit certainement être lu sur le mode de la typologie biblique. De même que l'Ancien Testament annonce le Nouveau, ce commentaire annonce l'émergence du christianisme en Bohême et la vertu de certains de ses ducs, comme Venceslas ou Boleslav II.

---

<sup>229</sup> Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 8.

<sup>230</sup> « *tamen ut catholicus bonus misericordia* » ( Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 29.



La mission de l'évêque est clairement établie dans la lettre du pape Jean XIII autorisant la fondation de l'évêché de Prague : il doit prêcher la foi et répandre le christianisme parmi les païens<sup>231</sup>. Le rôle qu'assigne Côme à l'évêque de Prague est une constante dans la chronique parce que les Bohèmes persistent dans les mœurs païennes. Côme excuse l'exil d'Adalbert par le fait qu'ils refusent de l'écouter (I, 24). Lorsque Côme raconte le rapt de Božena (I, 36), il déplore le fait que les Bohèmes pratiquaient la polygamie, qu'ils « vivaient comme des animaux brutaux, ayant des concubines en commun »<sup>232</sup>. Boleslav II s'inquiète de ne plus avoir d'évêque au moment du départ d'Adalbert. Il demande expressément à l'archevêque de Mayence de rappeler leur évêque ou d'en nommer un nouveau sans quoi le peuple bohème retournera au paganisme. L'évêque a vocation à être présent auprès des fidèles qui sans lui se détournent de la voie du salut. Boleslav est tout à fait conscient de cela ; c'est pourquoi il demande conseil à l'empereur Otton III pour désigner le successeur d'Adalbert (I, 31). Le danger de résurgence du paganisme est d'ailleurs signalé aussi par la persécution de chrétiens en Pologne en 1022 (I, 40). La résurgence du paganisme est encore rappelée lorsque Břetislav II prend des mesures pour expulser les magiciens, les prophètes et les devins ainsi que pour détruire les sites sacrés païens (III, 1). Pour Côme, la lutte contre le paganisme est toujours d'actualité et la fonction des clercs est bien de détourner les fidèles de ces mauvaises pratiques et de les guider vers les bonnes mœurs chrétiennes. Il s'agit là de la raison d'être de l'Église de Bohême. Selon Côme, le paganisme est en recrudescence au moment des guerres civiles du premier quart du XIIe siècle. Il associe le vol, pratique qui devient monnaie courante à cette époque, au paganisme (III, 56).

La lutte contre le paganisme et la diffusion par la foi passe par la fondation d'églises partout en Bohême. De cette manière, des prêtres peuvent assumer la fonction épiscopale de pasteur à l'échelon local. C'est souvent le duc qui entreprend la construction des églises mais l'évêque promeut leur édification et se charge de les consacrer. Côme met au crédit de Thietmar la

<sup>231</sup> « *sed magis sequens instituta et decreta apostolica unum potius totius ecclesie ad placitum eligas in hoc opus clericum Latinis adprime literis eruditum, qui verbi vomere novalia cordis gentilium scindere et triticum bone operationis serere atque manipulos frugum vestre fidei Christo reportare sufficiat* » (Bertold Bretholz,... op. Cit., p. 44).

<sup>232</sup> « *vivebant enim quasi bruta animalia conubia habentes communia* » (Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 65).

consécration de nombreuses églises (I, 24). Pour l'aider dans sa mission, l'évêque doit s'assurer que la Bohême dispose d'un maillage serré d'églises. Mais il doit aussi prendre des mesures répressives pour lutter contre la résurgence du paganisme. Hermann se repent sur son lit de mort de n'avoir pas assez bien combattu les pécheurs, en employant par exemple l'anathème. Il considère avoir échoué dans sa mission, ce qui a permis la période de troubles que connaît la Bohême dans le premier quart du XII<sup>e</sup> siècle (III, 49). Côme cache peut-être le fond de sa pensée derrière les paroles d'Hermann. L'évêque doit, selon lui, être intransigeant avec les pécheurs. Le mal se répand si l'on ne l'arrête pas. L'évêque se doit d'empêcher son épanouissement par le recours à des sanctions si nécessaire. Mais la première arme dont dispose l'évêque (et le clergé régulier à sa suite) est la parole. Les décrets pris en commun par Břetislav I<sup>er</sup> et Sévère à Gniezno (II, 4) interdisent la polygamie, l'adultère, l'avortement, l'homicide, la fréquentation des tavernes et le travail le dimanche sous peine de châtiments allant de l'amende à l'exil et l'anathème. Dans cet épisode, l'évêque apparaît dans son rôle de pasteur. Il explique aux Bohèmes quel doit être leur comportement, quelles mœurs et quelles valeurs ils doivent respecter.

Mais c'est le duc qui prononce les décrets prévoyant des sanctions contre ceux qui ne respecteraient pas les prescriptions de l'évêque. On voit là le rôle complémentaire qu'assument le chef spirituel et le chef temporel de la Bohême. Pour accomplir au mieux sa mission, l'évêque doit avoir de bonnes relations avec le duc et celui-ci écouter les conseils de celui-là. Côme se réjouit de la bonne entente entre Thietmar et Boleslav II (I, 23). De même, Côme voit d'un bon œil le fait que Sévère et Oldřich soient inséparables (I, 41) et que Vladislav I<sup>er</sup> ne fasse rien sans avoir pris le conseil d'Hermann (III, 48). Le rôle de conseiller du duc que doit assumer l'évêque idéal est particulièrement mis en valeur lors de la campagne de Břetislav I<sup>er</sup> en Pologne. L'évêque Sévère le met en garde de ne pas exhumer le corps d'Adalbert (II, 3). Le duc est en quelque sorte la première brebis à guider pour l'évêque. La tâche de ce dernier est compliquée ; en l'occurrence, il n'est pas écouté, de même qu'Adalbert ne l'était pas des Bohèmes.

## 2. Le monde laïque

L'historiographie de ces dernières décennies insiste sur la proximité de Côme avec la dynastie Přemyslide et son appartenance à la noblesse. Dušan Třeštík juge ainsi que l'engagement de Côme en faveur de la dynastie ducale, en tant que représentant de la classe féodale, est la fonction la plus importante de la chronique<sup>233</sup>. Selon lui, le rôle positif que jouent les ducs dans la chronique s'explique essentiellement par la proximité géographique entre le duc et le chapitre cathédral. Côme esquisse une conception idéologique de l'État qui s'appuie sur la légende de l'origine des Přemyslide. A la suite de Dušan Třeštík, Peter Hilsch<sup>234</sup> considère que Côme légitime la souveraineté de la dynastie en racontant la légende de ses origines. S'il ne conceptualise pas le pouvoir, il montre le développement de ses structures en Bohême et défend une hiérarchie ordonnée dans laquelle l'empereur, le duc et l'évêque de Prague trouvent leur place. Norbert Kersken va jusqu'à dire que Côme écrit certainement sous mandat ducal ou comme historiographe officieux<sup>235</sup>. Selon lui, la chronique est avant tout une histoire des princes bohèmes. Elle constitue un plaidoyer pour un pouvoir ducal fort et incontesté. Côme juge les princes défunts à la lumière de ce principe.

Tous ces historiens s'accordent pour dire que la vision de l'histoire bohème de Côme est d'abord une réaction au contexte des luttes de pouvoirs du premier quart du XII<sup>e</sup> siècle qui permettent aux souverains allemands et polonais notamment d'interférer dans les affaires de la Bohême. Côme présente en miroir de cette situation chaotique l'époque où la règle selon laquelle un seul Přemyslide doit régner était respectée et où il y avait une harmonie au sein de la dynastie, la paix et la prospérité dans le pays et où la Bohême avait une position forte sur la scène internationale. Pour Dušan Třeštík, les Bohèmes avaient alors établi une sorte de « contrat social » avec la dynastie régnante.

---

<sup>233</sup> Dušan Třeštík, *Kosmova Kronika*, Prague, 1968, p. 155-183.

<sup>234</sup> Peter Hilsch, « Hezog, Bischof und Kaiser bei Cosmas von Prag », *Geschichtsschreibungs und geistiges Leben im Mittelalter*, Cologne-Vienne, 1978, p.439-463.

<sup>235</sup> Norbert Kersken, *Geschichtsschreibung im Europa des "Nationes": Nationalgeschichtliche Gesamtdarstellung im Mittelalter*, Böhlau, Cologne, 1995, pp. 573-582.

Mais Lisa Wolverton jette un pavé dans la mare dans sa traduction anglaise de la *Chronica Boemorum* et surtout dans sa récente monographie sur Côme de Prague<sup>236</sup>. Elle estime que les historiens ont trop souvent attribué à Côme les intentions qu'ils imputent généralement aux auteurs de ce genre de chroniques. Lars Boje Mortensen intègre ainsi la *Chronica Boemorum* dans le genre des « histoires nationales » et lui prête par conséquent l'intention de légitimer un pouvoir séculier<sup>237</sup>. Lisa Wolverton estime que les chercheurs comme Norbert Kersken ont confondu le sujet de la chronique, l'histoire bohème, avec sa morale, le motif de son écriture. Elle entend montrer que ces considérations sont sans fondements et ont trop souvent présidé à la lecture de la chronique. Ces erreurs ont conduit les chercheurs à tirer des conclusions erronées sur la morale que Côme entend déduire des récits légendaires, des mythes, des faits des princes et des vicissitudes de son époque. Elle impute en partie ces erreurs au fait que les chercheurs n'ont considéré les allusions bibliques et classiques que comme des fioritures et non comme consubstantielles à la pensée historique de Côme. Pour elle, l'héritage de Salluste, Virgile, Lucain ou Boèce ne se résume pas à une source d'inspiration littéraire mais il doit également être envisagé en terme de compréhension morale de l'histoire et de la politique. Pour Lisa Wolverton, la chronique présente avant tout une conception pessimiste et cynique du pouvoir. Elle dévoile l'incapacité des hommes à se bien gouverner. Mais avant tout, Côme critique la nature même du politique depuis la création d'un pouvoir concentré dans les mains d'un individu. Côme mène une critique acerbe de la politique contemporaine et de ses acteurs pour les exhorter à un idéal supérieur, celui du bien commun.

Lisa Wolverton renverse donc la perspective traditionnelle de légitimation du pouvoir temporel en proposant une nouvelle interprétation de la chronique comme conception pessimiste du pouvoir monarchique et comme apologie pour l'idéal du bien commun. Le but de notre travail n'est pas de trancher entre ces deux conceptions de la chronique mais l'enjeu de ce débat est essentiel pour comprendre la manière dont Côme envisage la nation bohème. Plutôt que d'argumenter en faveur de l'une ou de l'autre thèse, l'on se propose d'étudier le point de vue de Côme sur les acteurs de l'histoire pour dégager l'idéal que l'auteur défend pour

---

<sup>236</sup> Lisa Wolverton, *Cosmas of Prague. Narrative, Politics, Classicism*, Washington D.C., 2015.

<sup>237</sup> Lars Boje Mortensen, « Stylistic Choice in a Reborn Genre : The National Histories of Widukind of Corvey and Dudo of St. Quentin », in *Dudone di S. Quintino*, ed. Paolo Gatti et Antonella Degl'Innocenti, Trento, 1995.

chacun des protagonistes. On l'a vu, Côme conçoit l'évêque comme un pasteur, le berger qui indique aux brebis du duché de Bohême la voie à suivre. En tant que chanoine, Côme est chargé d'assister l'évêque dans sa mission et donc sa chronique est tributaire des idéaux que le clergé séculier entend exhorter les fidèles à suivre. Dans la chronique, l'exhortation ne passe pas par une adresse directe aux acteurs de la politique bohème mais par le biais de l'Histoire que le lecteur, un clerc, doit interpréter comme une leçon universelle servant à guider les fidèles vers l'idéal qu'ils doivent chercher à atteindre. L'analyse portera donc sur les actions des individus, la manière de les raconter et sur le jugement que Côme porte dessus. Cette étude permettra de comprendre la place que chacun doit occuper dans le système idéal que prône Côme et par conséquent d'entrevoir un idéal politique pour la nation bohème. On refusera de considérer a priori que Côme écrit pour donner une légitimité à la dynastie Přemyslide ou comme historiographe ducal. La chronique ne livre aucun indice permettant d'envisager sérieusement cette thèse. Cette étude nous permettra finalement de nous positionner dans le débat lancé par Lisa Wolverton depuis quelques années. Nous avons déjà abordé la figure de l'évêque dans la partie précédente et nous avons vu que Côme l'envisage comme père spirituel de la Bohême. Dans les pages qui suivent, nous traiterons des acteurs laïcs du duché mais le clergé fait partie intégrante du système idéal promu par Côme.

#### **a. Le duc et les princes**

Côme rédige le livre I de la *Chronica Boemorum* alors que les conflits violents entre les prétendants au trône durent depuis vingt ans déjà. La Bohême est dévastée par ces guerres et le peuple est la première victime de ce conflit. Côme déplore cette situation et conçoit sa chronique aussi comme un appel à la paix. Son jugement sur les faits et les acteurs de l'Histoire est influencé par ce contexte et par cet engagement. Aussi faut-il lire les événements de la chronique à travers ce prisme.

La Bohême des temps primitifs est décrite comme un âge d'or, au cours duquel les hommes avaient des mœurs pures et sans rapport de domination (I, 2). Mais avec le temps, les mœurs des Bohèmes se corrompent et des conflits éclatent entre eux (I, 3). Alors leur apparaît la

nécessité de désigner des juges pour résoudre ces conflits. Parmi ces juges se trouve Croc, père de Libuše, l'épouse de Přemysl et par conséquent l'ascendant de toute la famille Přemyslide. Croc est la première figure du chef apparaissant dans la chronique. Il est décrit comme un homme « parfait dans sa génération, riche de choses séculières et faisant preuve de discernement dans les délibérations judiciaires »<sup>238</sup>. Ce mythe montre donc la nécessité pour les Bohèmes d'être gouvernés par un chef. Ce dernier doit être supérieur par ses mœurs et par son discernement. On peut penser que la richesse apparaît ici comme un signe extérieur de la perfection intérieure de Croc. A partir du moment où les hommes sont corrompus, il y a besoin d'un chef, sans quoi le désordre et la loi du plus fort règnent. D'ailleurs, les Bohèmes sont conscients de cela puisqu'ils demandent eux-même à Libuše, la fille de Croc, d'épouser un homme pour les gouverner (I, 4).

Néanmoins, la figure idéale du chef porte en germe celle du tyran. Avant de révéler le lieu où se trouve l'époux qu'elle a choisi pour gouverner les Bohèmes, Libuše avertit le peuple des excès auxquels aboutit le système monarchique. Elle leur annonce que la désignation d'un duc entraînera pour eux la servitude, la soumission et les mettra à la merci de l'arbitraire d'un homme (I, 5). Comment comprendre l'apparent paradoxe entre la figure de Croc et celle du despote ? La corruption des hommes induit la nécessité d'être gouverné par un homme vertueux et intelligent mais le système politique qui pourvoit à ce besoin, la monarchie, est le cheval de Troie de la tyrannie. On a bien affaire ici, comme le dit Lisa Wolverton, à une « théorie pessimiste du pouvoir ». Néanmoins, cet avertissement intervient au cours de l'ère pré-chrétienne. Le système monarchique porte en germe celui du despotisme mais le christianisme offre une alternative à cette issue. Il a vocation à proposer une figure idéale du chef que les représentants du Christ sur terre doivent exhorter les ducs à imiter.

Mais le duc ne doit pas seulement être vertueux, intelligent et bon chrétien. Avant tout, il doit être un Přemyslide. C'est la destinée qui a voué les descendants de Přemysl à gouverner la Bohême. En témoigne le fait que le cheval de Libuše conduit sans cavalier les émissaires à Přemysl. Il y a donc bien une légitimation de la dynastie régnante. Libuše dit que les descendants de Přemysl régneront sur la Bohême pour toujours. La figure ducale et le système monarchique sont pensés dans le cadre exclusif de la domination de cette famille.

<sup>238</sup> « *Vir fuit hic in suis generationibus ad unguem perfectus, rerum secularium opulentia perfectus, rerum secularium opulentia predictus* » (Bertold Bretholz,... op. Cit., p. 9).

Cela étant, la domination de la famille Přemyslide n'apparaît menacée à aucun moment de la chronique. En revanche, celle-ci est écrite dans un contexte de guerre civile où plusieurs membres de la famille se disputent le trône. Un épisode de la chronique apporte un éclairage sur l'opinion de Côme sur cette guerre civile. Lorsque les messagers de Libuše apprennent à Přemysl qu'il a été choisi pour être le duc des Bohèmes, il plante son bâton dans le sol et trois branches en jaillissent soudainement. Mais rapidement, deux de celles-ci meurent. Přemysl dit alors aux messagers ahuris : « Sachez que beaucoup de seigneurs naîtront de notre progéniture, mais qu'un seul dominera toujours. Si votre Dame ne se presse pas sur cette question mais attend quelques temps alors que le temps court, plutôt que de m'envoyer chercher rapidement, votre terre aura autant de seigneurs que la nature produit de fils de maître »<sup>239</sup>. Les paroles de Přemysl entrent évidemment en résonance avec le contexte de guerre civile. A travers elles, Côme entend montrer que la Bohême ne doit avoir qu'un seul duc, qui a autorité sur les autres membres de la famille. Il montre ici son attachement pour la hiérarchie, garante de l'ordre et de la prospérité. La Bohême a donc besoin de chefs, qui règlent les conflits pour éviter qu'ils ne dégénèrent. Mais parmi ces chefs, l'un doit avoir la prééminence sur les autres, sans quoi eux-mêmes entrent en conflit pour dominer les autres. Le respect de la hiérarchie est donc vu comme garant de l'ordre, de la paix et de la prospérité. Mais lequel des membres de la famille doit avoir la prééminence sur les autres ?

La loi réglant la succession au trône est édictée par Břetislav Ier sur son lit de mort, en 1055 (II, 13). Le duc réunit ses fils et leur rappelle que le duché ne doit pas être divisé. Ses cinq fils sont des seigneurs mais l'un d'eux doit dominer les autres. Il convoque les exemples de fratricides qu'offre l'Histoire (Caïn et Abel, Romulus et Remus, Venceslas et Boleslav) pour les conjurer de bien s'entendre, sans quoi le duché tombera dans la désolation. Par conséquent il demande à ce que parmi ses fils et ses descendants, le plus vieux soit toujours celui qui gouverne. Tous les frères de celui-ci doivent se soumettre à sa domination. « Croyez-moi, à moins que des monarques gouvernent le duché, vous ploierez sous le joug et de grands

---

<sup>239</sup> « *'Sciatis, ex nostra progenie multos dominos nasci, sed unum semper dominari. Atqui si domna vestra non adeo de hac re festinaret, sed per modicum tempus currentia fata expectaret, ut pro me tam cito non mitteret, quot natos heriles natura proferret, tot dominos terra vestra haberet'.* » (Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 17)

préjudices s'abattront sur le peuple »<sup>240</sup>. Telles sont les dernières paroles du duc. Le discours de Břetislav a une valeur proleptique, voire prophétique puisqu'il annonce les désastres de la guerre civile.

On pourrait croire qu'à travers ce discours, Côme s'engage (lui-même et le chapitre qu'il représente) en faveur du candidat au trône le plus âgé au détriment des prétendants plus jeunes. Pourtant, le livre III ne révèle pas un tel engagement partisan. D'une part, dans l'apologie qui sert d'avant-propos à ce livre, il se justifie d'adopter un ton neutre pour cette partie de l'Histoire. Il refuse de raconter tous les faits des princes et surtout de juger de leurs actions parce que, ou bien cela pourrait causer du tort à son chapitre et à sa propre personne, ou bien il pourrait être accusé de flatterie. Il laisse le soin de raconter toute l'histoire de cette période à la postérité. Il est difficile de penser que Côme n'a pas d'avis sur la légitimité des prétentions de chacun. Ces propos montrent la prudence de l'auteur mais révèlent également la manière dont il conçoit la fonction de son histoire. La chronique raconte ce qui s'est passé mais elle n'est pas conçue comme un tribunal visant à donner raison à tel parti et à juger coupable tels autres. L'Histoire dispense des leçons universelles que les lecteurs, des membres du clergé, doivent décrypter et utiliser pour guider les laïcs dans la conduite qu'ils doivent adopter dans la société. Pour Côme, l'Histoire a donc une fonction édifiante, elle justifie le bien-fondé des comportements que l'Église engage les laïcs à respecter. Elle fournit des exemples pour les hommes du présent et du futur. Juger des hommes du passé, de leurs comportements et de la légitimité de leurs actes et revendications est une fonction seconde de la chronique, qui ne trouve sa légitimité que dans de la première.

La chronique fournit donc toute une série d'*exempla* à l'intention des membres de la dynastie, pour leur montrer le bon comportement à adopter. Quand Jaromír apprend que son frère est mourant, il va le voir sur son lit de mort et lui accorde son pardon alors qu'Oldřich lui avait fait arracher les yeux (I, 42). Cette épisode historique invite donc les princes à se pardonner entre eux, qu'elles qu'aient été les offenses qu'ils se soient fait subir. La suite est tout aussi éloquente. Jaromír prend son neveu Břetislav par la main et le conduit lui-même sur le trône après s'être battu tant d'années pour s'y asseoir (II, 43). Ce récit invite donc les princes à s'effacer devant leurs frères ou cousins pour leur céder le trône en leur présentant le miroir

---

<sup>240</sup> « *Credite mihi, nisi monarchos hunc regat ducatum, vobis principibus ad iugulum, populo ad magnum deveniet damnum* » (Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 102)



des hauts faits de leurs glorieux ancêtres. L'exactitude historique de ce récit est très douteuse. Côme n'a peut-être pas inventé de toute pièce l'épisode mais il l'a au moins romancé pour servir son discours. Les princes sont donc invités à s'effacer devant l'un des leurs pour qu'il devienne leur unique duc. Ils ne doivent pas rechercher le pouvoir par ambition mais l'exercer par devoir. Přemysl, le premier duc et donc le modèle à suivre pour tous les suivants, choisi pour ses vertus, ne semble pas bouleversé le moins du monde par la demande qui lui est faite de gouverner les Bohèmes. Il accepte sa mission avec calme et sérénité, sans passion. L'assassinat de Venceslas par son frère Boleslav Ier montre les excès auxquels peut mener la passion du pouvoir. Côme décrit ce crime comme épouvantable et montre ainsi le danger de l'ambition. (I, 17). L'auteur approuve également la conduite de Vladislav Ier, lorsqu'il décide de redonner le pouvoir à son frère Bořivoj II (III, 43).

Pour autant, les autres membres de la famille Přemyslide sont également des seigneurs comme le dit Přemysl et à ce titre, le duc doit leur accorder des terres. Côme explique que Břetislav a divisé la Moravie entre ses fils Vratislav, Otton et Conrad tandis que Jaromír est destiné à devenir évêque de Prague (II, 15 et 18). Les revendications des cadets de famille sont vues comme légitimes et le duc doit veiller à équilibrer la répartition des terres, sans quoi ceux qui sont lésés par le partage entrent en guerre pour faire entendre leurs revendications. Le duc doit veiller à contenter les princes de sa famille pour le bien du royaume, au nom de la *res publica*<sup>241</sup>. A ce titre, Spytihněv II est exemplaire puisqu'il se réconcilie avec son frère pour éviter le conflit. Vratislav craint son frère Spytihněv et fuit en Hongrie à son approche (I, 15). Lorsque le duc apprend le mariage de Vratislav avec Adélaïde de Hongrie, il craint à son tour d'être envahi par son frère, à l'aide de ses alliés hongrois. Spytihněv, duc sage et prudent, invite alors Vratislav à venir reprendre possession de ses terres en Moravie. Pour autant, le duc ne doit pas tout céder à ses parents. Il doit s'assurer que ceux-ci respectent son autorité. Vladislav explique à son cousin Otton que les terres de Moravie restent sous l'autorité du duc et le resteront toujours (III, 34). Pour ne pas avoir respecté ce principe, Otton est emprisonné.

---

<sup>241</sup> Expression employée par Břetislav lorsqu'il s'adresse à ses fils sur son lit de mort : « *Quia me mea fata vocant et atra mors iam pre oculis volat, volo vobis assignare et vestre fidei commendare, qui post me debeat rem publicam gubernare.* » (Bertold Bretholz, *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*, Berlin, 1923, p. 102)

Les frères et les cousins du duc doivent aussi être ses conseillers. Côme voit avec bienveillance le fait que Bořivoj II ne fasse rien sans l'assentiment de son frère, lorsque celui-ci lui redonne le pouvoir (III, 43). De même, il approuve l'attitude de Conrad lors du conflit qui oppose le duc Vratislav à son frère Jaromír. Conrad fait son possible pour réconcilier ses deux frères. De manière générale, le duc ne doit pas régner seul mais s'entourer des puissants du royaume pour gouverner avec leurs conseils, à l'image de ce que fait Neklan (I, 13). Dans l'éloge funèbre que Côme fait pour Slavník, le rival des Přemyslide, il met à son crédit le fait qu'il s'entoure de nombreux nobles (I, 27). A l'inverse, Boleslav Ier, exemple même du mauvais duc, n'écoute pas ses conseillers et gouverne de manière déraisonnable et impulsive (I, 19). Pour autant, l'assassinat des Slavníkide sous Boleslav III (I, 29) est commis parce que ce sont les *comites* qui règnent à sa place. Si le bon duc doit écouter ses conseillers, il ne doit pas se laisser abuser par ceux-ci et donc faire preuve de fermeté et d'une certaine force de caractère. De même, dans l'Apologie au livre III, Côme regrette qu'aujourd'hui, certains hommes ne sachent que dire « Oui, seigneur », « Qu'il en soit ainsi, seigneur »...<sup>242</sup> Le bon duc doit aussi savoir écarter les flatteurs de son entourage et s'entourer de conseillers capables de le contredire s'il s'écarte du droit chemin, des hommes qui veulent l'assister vraiment dans sa tâche plutôt qu'ils ne recherchent à obtenir ses bonnes faveurs.

En ce qui concerne l'empereur, le duc, qui lui prête hommage, se doit de lui être fidèle. Côme raconte qu'après avoir trahi le roi de Germanie, le roi de Grande-Moravie Svatopluk prend conscience de la faute qu'il a commis. Pour expier celle-ci, il abandonne son trône et se consacre à la vie monastique pour le restant de ses jours (I, 14). Cet épisode légendaire montre à quel point Côme attache de l'importance à la fidélité à l'empereur. Bořivoj II se comporte de manière exemplaire lorsqu'il accourt aider Henri IV lors de la révolte de son fils (III, 8). Mais au-delà de la simple défense de l'empereur, le duc doit également participer aux campagnes de celui-ci en dehors de l'empire, comme le fait Svatopluk contre les Polonais (III, 27). Le duc ne doit pas chercher à empiéter sur les prérogatives de l'empereur. A travers la voix du *comes* Kojata, Côme accuse justement Vratislav II d'usurper une prérogative impériale en voulant donner la crosse et l'anneau à un évêque. La bonne entente entre l'empereur et le duc des Bohèmes est vue de manière positive, en témoigne l'épisode où Břetislav II fête Pâques avec l'empereur, qui lui offre de nombreux cadeaux (III, 8).

---

<sup>242</sup> Cf Annexe 1

Le duc accompagne l'empereur dans ses campagnes militaires mais en ce qui le concerne, il doit veiller au maintien de la paix avec ses voisins. Vlatislav, le duc des Lučane, est un mauvais duc en partie parce qu'il est belliqueux (I, 10). A contrario, dans l'éloge funèbre que Côme fait à Boleslav III, il célèbre son amour pour la paix. On a déjà signalé l'attitude prudente adoptée par Spytihněv lorsqu'il apprend le mariage de Vratislav avec Adélaïde de Hongrie. De même, les bonnes relations entretenues par Břetislav II avec Bolesław, roi de Pologne et le roi de Hongrie sont vues d'un très bon œil (III, 9). Néanmoins, Côme n'est pas pacifiste. Il accepte la guerre, du moment que celle-ci est justifiée. En cela, il est tributaire de la doctrine de la guerre juste. L'invasion de la Pologne par Břetislav Ier est à ses yeux justifiée parce que Miezko avait auparavant envahi et pillé la Bohême (II, 2). Dans les éloges que Côme fait des ducs, il signale au compte de leurs vertus celle d'être de grands guerriers. Břetislav Ier est impitoyable avec ses ennemis. Côme célèbre sa victoire sur les Polonais (II, 1 et 2). Břetislav II est lui aussi célébré comme un grand guerrier. A contrario, l'attitude du duc Neklan lors de la guerre contre les Lučane fonctionne comme un contre-*exemplum*. Il est dit plus « timide qu'un lièvre » et « plus prompt à fuir qu'un Parthe »<sup>243</sup>. Il refuse d'aller au combat et se fait remplacer par l'un des ses lieutenants, Tyro. Le bon duc doit donc mener personnellement ses troupes à la victoire. « Que feraient les membres sans la tête ou les soldats sans duc au combat ? »<sup>244</sup>.

Le bon duc doit également entretenir de bons rapports avec l'Église. On a déjà signalé que Côme se réjouit de la bonne entente entre le duc et l'évêque de Prague. Le duc doit écouter les conseils de l'évêque, qui a vocation à le guider dans sa tâche. Ainsi Côme approuve le fait que le duc Vladislav ne fasse rien sans consulter Herrman. Dans la scène des décrets de Gniezno, on voit Sévère prêcher aux Bohèmes la conduite d'un bon chrétien. Mais le duc assume alors une fonction complémentaire, celle de promulguer des lois sanctionnant le non-respect des bonnes mœurs. De même, Côme raconte que Břetislav II expulse tous les magiciens, les prophètes et les voyants, fait brûler les arbres et les prairies que les roturiers considèrent comme des lieux de culte et il prend tout une série de mesures pour lutter contre le paganisme (III, 1). Le développement du christianisme passe également par la construction d'églises pour permettre la diffusion du message du Christ et l'encadrement de la société par les clercs.

<sup>243</sup> « *lepore pavidior* » et « *Partho fuga velicior* », (Bertold Bretholz,... op. Cit., p. 26)

<sup>244</sup> « *Quid facerent membra sine capite aut milites in prelio sine duce ?* » (Bertold Bretholz,... op. Cit., p. 26)

Boleslav II, que Côme voit comme l'un des meilleurs ducs que la Bohême ait eu, fait construire plus de vingt églises (I, 32). Spythněv, particulièrement pieux également, fait raser l'église Saint-Venceslas pour en construire une plus grande parce que l'ancienne ne pouvait accueillir tous les fidèles les jours de fête (II, 17).

## **b. L'empereur**

On a déjà évoqué la figure de l'empereur sous son aspect religieux dans les pages qui précèdent. Ici, nous nous attarderons davantage sur son rôle dans le monde laïque, en tant que suzerain du duc de Bohême. Gardons cependant à l'esprit toute l'artificialité que peut avoir cette dualité. On ne reviendra pas sur le rôle de l'empereur dans la désignation de l'évêque de Prague ni sur sa qualité de garant de l'autonomie de l'évêché. Nous examinerons plus spécifiquement le rôle que Côme lui attribue dans les affaires de la Bohême et de l'Europe centrale.

Côme inscrit immédiatement la Bohême dans un espace géographique plus vaste qu'il appelle « *Germania* » (I, 1). On voit là que Côme est tributaire de la tradition géographique antique mais peut-être est-ce là également un choix qui dénote une certaine conception géopolitique. Plutôt que d'inscrire la Bohême dans un espace slave, Côme affirmerait ainsi par anticipation l'appartenance politique du duché au saint-empire romain. Cette appartenance est ensuite réaffirmée par Břetislav, lorsque l'empereur l'attaque après qu'il a envahi la Pologne. Le duc tente de l'en dissuader en lui rappelant que cette terre est son trésor. Cette affirmation est utilisée par le duc pour préserver son duché mais elle n'en reste pas moins vraie. Côme rappelle également par ce moyen que l'empereur doit veiller à la stabilité du duché. Or, il y a tout lieu de penser que notre chroniqueur reproche à l'empereur de ne pas adopter de position plus ferme alors que la Bohême est déchirée par les querelles dynastiques au début du XII<sup>e</sup> siècle.

Côme critique donc assurément la position de retrait par rapport au conflit adoptée notamment par Henri V. Il a une explication à cette politique : la cupidité. Il déplore en effet que l'argent soit la loi la plus puissante de l'empire romain lorsqu'il reproche à Henri IV de se laisser corrompre par Vacek, un homme d'origine humble, qui parvient à lui faire envahir la

Bohême « avec une chaîne en or, comme un molosse » (I, 35). Cette prolepse intervient alors que le duc de Pologne Mieszko convainc l'empereur d'emprisonner Oldřich, le fils de Boleslav II contre une grande quantité d'or. La corruption renverse la hiérarchie, elle permet à un duc, voire à un roturier de commander à un empereur, ce que Côme trouve intolérable. La critique de la cupidité impériale revient à de très nombreuses reprises. Il pense qu'Henri III utilise l'invasion de la Pologne par Břetislav comme un prétexte pour mettre la main sur les richesses glanées au cours de cette campagne (II, 8). Les Bohèmes rappellent alors qu'il paie un tribut dont le montant est fixé depuis Pépin le Bref et qu'il n'y a aucune raison légale qu'ils donnent davantage à l'empereur. Mais ils n'empêchent pas la guerre. Les troupes impériales mènent deux campagnes en Bohême. Břetislav n'obtient d'ailleurs gain de cause que lorsqu'il promet de l'argent à l'empereur (II, 12). Pendant la guerre civile du premier quart du XII<sup>e</sup> siècle, Henri IV cède à Oldřich de Moravie, qui lui propose de l'argent pour être reconnu duc (III, 15). Bořivoj promet beaucoup d'argent à Henri V pour que celui-ci accepte de l'aider à récupérer son trône (III, 20). Il doit finalement piller les sanctuaires, prendre les bijoux des femmes pour régler sa dette. Henri V n'accepte d'aider Vladislav que parce qu'il est en colère contre Wiprecht de Groitzsch et que le duc lui offre cinq cent marks d'argent (III, 32). Côme reproche donc aux empereurs de ne pas accomplir leur devoir par amour de l'argent.

A ces souverains s'oppose Otton II que Côme décrit comme un homme amateur de paix, cultivant la justice et victorieux en bataille (I, 26). Il salut également l'humilité et la piété de l'empereur, qui se confesse à Adalbert et lui offre le vêtement qu'il revêt pour célébrer la messe de Pâques (I, 28). Otton II fait figure de modèle à suivre pour les empereurs. Henri IV, s'il cède à la cupidité face à la proposition d'Oldřich refuse en revanche la demande formulée par Conrad d'annuler l'élection des évêques Côme de Prague et André d'Olomouc en échange d'une forte somme (II, 50). Côme juge que par cette décision, l'empereur montre qu'il considère davantage la justice que l'iniquité de l'argent. En ce qui concerne spécifiquement les relations du de l'empereur au duc, on peut voir un moment privilégié dans la bonne entente entre Břetislav II et Henri IV qui célèbrent Pâques ensemble. (III, 8). A cette occasion, l'empereur reconnaît Bořivoj successeur du duc. Le devoir de l'empereur est aussi de favoriser le développement de la chrétienté. Côme signale ainsi qu'Henri II fait construire un château, qu'il dote d'un évêché, à Bamberg (I, 37). Toutes ces éléments constituent l'idéal de la figure de l'empereur. On peut compléter ce tableau par l'évocation de l'arrogance dont fait preuve

Henri III lors de la campagne qu'il mène contre Břetislav Ier où il invoque la supériorité des Allemands sur les Slaves pour exhorter ses troupes à la bataille avant d'être défait par l'armée bohème. En miroir inversé se dresse la figure d'un empereur humble et respectueux de ses sujets bohèmes.

Pour Côme, la Bohême appartient légitimement au Saint-Empire mais celui-ci insiste davantage sur les devoirs du suzerain envers son vassal que l'inverse. Côme reproche en effet à l'empereur de ne pas intervenir davantage dans les affaires actuelles de la Bohême. Il considère qu'en cas de crise, c'est à lui de déterminer qui est légitime et de faire ce qu'il peut pour lui assurer le trône. Il accuse donc Henri IV et son fils d'être coupables des désordres de la Bohême de par leur cupidité et leur oppose la figure idéale d'Otton II.

### **c. La noblesse**

On regroupe dans cette catégorie les grands du duché qui ne font pas partie de la dynastie ducale. Sous la plume de Côme, on les trouve généralement désignés sous le nom de *comites*, de *procures* ou bien d'*optimates*. Il s'agit apparemment des châtelains du duché, des capitaines de l'armée et des officiers qui forment le conseil du duc. Cette catégorie d'acteurs apparaît surtout dans le livre III mais l'idéal qu'ils doivent suivre est défini dès le livre I.

La figure de Croc est ambiguë puisqu'il n'a pas de titre officiel dans une société qui n'est pas encore hiérarchisée (I, 3). Dans les pages antérieures, on a vu en lui un avatar de la figure du duc mais il est également possible de le considérer comme l'ancêtre des nobles. En effet, Côme explique qu'il fait partie des hommes vers lesquels les Bohèmes se tournent pour arbitrer leurs conflits. Croc se démarque des autres parce qu'il est « meilleur de par ses mœurs et davantage paré de richesses »<sup>245</sup>. Cette description définit bien un groupe d'*optimates*. La moralité de ces derniers les distingue de la masse qui peut ainsi se fier à leur jugement. Elle le peut également parce qu'il font preuve de discernement dans les affaires judiciaires<sup>246</sup>. La richesse apparaît comme signe extérieur de ces qualités intérieures.

---

<sup>245</sup> « *moribus potior et opibus honoratior* », (Bertold Bretholz,... op. Cit., p.9).

<sup>246</sup> « *Vir fuit [...] iudicorum in deliberatione discretus* » (Ibid.)

La seconde figure mythique du livre I est un dénommé Tyro, qui se fait passer pour le duc Neklan au cours de la bataille contre les Lučane (I, 12). Le duc lui demande en effet de revêtir sa propre armure et de mener les hommes au combat à sa place par couardise. Tiro est le second de Neklan ; « il est connu pour n'avoir peur de rien face à mille ennemis en bataille et pour ne céder devant personne »<sup>247</sup>. Il prononce deux discours dans lesquels il met en avant le courage, la défense de la patrie, de ses biens et de son peuple. Cette légende a pour fonction de montrer que les nobles doivent se battre jusqu'à la mort contre les ennemis de la Bohême, ce qui entre en résonance avec le contexte d'écriture, où les nobles se battent pour les richesses et le pouvoir plutôt que pour défendre la patrie. Le noble doit également seconder le duc dans sa tâche et être prêt à le suppléer si celui-ci est défaillant. Au combat, il doit montrer l'exemple et exhorter les hommes à se battre.

Les nobles interviennent encore après la bataille (I, 13). During est chargé par le duc de s'occuper du fils de Vlatislav, le duc des Lučane, que Neklan a épargné. Il prend l'initiative de mettre à mort l'enfant et d'apporter sa tête au duc. During est la figure inversé du bon noble, « mauvais », « cruel », associé à Juda. Pour Côme, le noble doit au contraire protéger les faibles et obéir au duc. Neklan le fait mettre à mort parce qu'il a empiété sur l'une de ses prérogatives, le droit de vie et de mort sur ses sujets.

A quelques exceptions près, les nobles apparaissent dans la suite du récit comme des personnages cruels et peu dignes de confiance. Côme dédouane Boleslav II du meurtre des Slavníkide, commis alors que le duc est sous la coupe des *comites* (I, 29). La famille des Vršovici est l'exemple même de ces nobles rebelles, qui trahissent le duc. Kohan, l'un d'entre eux, refuse de prêter allégeance à Jaromír, l'humilie et le bat pratiquement jusqu'à mort (I, 34). Ce sont également les Vršovici qui conseillent à Oldřich d'écloper Jaromír (I, 36). Kohan finit même par assassiner ce dernier (I, 42). Au moment du conflit entre Henri III et Břetislav Ier, le duc de Saxe achète la loyauté d'un noble du nom de Prkoš, chargé de défendre Bílina (II, 11). Le duc le fait noyer pour le punir. Plus tard, Spytihněv prend la femme de Vratislav II en otage et la confie à un *comes*. Alors que le duc la place sous sa protection, celui-ci la maltraite, ce que Vratislav lui fera payer (II, 15). Une rumeur indique que c'est Mutina et Božej, deux Vršovici, qui commanditent l'assassinat du duc Břetislav II (III, 13). On le voit,

---

<sup>247</sup> « *ad occursum mille obpugnantium in prelio nullum timere, nemini scivit cedere* », p. 26

Côme a plutôt une mauvaise image de la noblesse. Elle est pour une part importante, responsable des désordres du royaume.

Cela étant, Côme ne fait pas de généralité. Il signale l'existence de quelques figures positives de la noblesse, notamment Jřík, châtelain de Žatec, un guerrier valeureux qui meurt au combat (III, 42). Ces exemples constituent une alternative à tous ces nobles déloyaux et cruels. Ils permettent à Côme d'exhorter ses contemporains et la postérité à imiter l'exemple du bon Tyro. Le rôle du bon noble est dévoilé par les passages où la noblesse apparaît en tant que groupe social. Il est dit que lorsque le perfide During arrive au palais, le duc tient conseil avec ses « *comites* ». Dans ce passage, on voit que les nobles ont vocation à entourer le duc pour lui dispenser leurs bons conseils. Ils entourent encore Boleslav II alors qu'il s'apprête à mourir (I, 33). Dans les décrets de Gniezno, Břetislav Ier délègue son droit de justice aux *comites* en ce qui concerne les affaires d'homicide (II, 4). Dans la bataille qui oppose Břetislav Ier à Henri III, les nobles apparaissent au premier rang (II, 9). Côme dit que mourir pour la patrie est une bonne mort (II, 35).

En résumé, Côme présente une mauvaise image de la noblesse mais il l'exhorte à donner de bons conseils au duc, à combattre pour le duché plutôt que pour leurs intérêts et à faire preuve de loyauté. Les nobles sont censés se distinguer de la masse par leurs bonnes mœurs et leur discernement. C'est ce qui justifie leur droit de justice.

#### **d. Les femmes**

Les femmes ne constituent pas à proprement parler un groupe social parce que leur fonction est différente selon qu'elles sont des religieuses, des femmes du peuple, ou bien de la noblesse. Néanmoins, les femmes apparaissent dans deux mythes du livre I qui leur attribuent un sort commun. Côme considère bien les femmes comme une catégorie à part entière, qui a ses propres caractéristiques par rapport à celle des hommes. Nous allons donc nous efforcer d'étudier comment Côme conçoit la femme et de montrer quels images des femmes se dégagent du texte. En fin de compte, trois types de femmes apparaissent et se recoupent à peu



près avec ceux mis en évidence par Jacques Dalarun dans sa contribution à la série d'ouvrages *Histoire des femmes en Occident*<sup>248</sup> (Eve, Marie, Marie-Madeleine).

Côme raconte que le sage Croc a trois filles (I, 4). La dernière, Libuše, est décrite comme une femme pleine de vertus. Le peuple, reconnaissant ses qualités, la prend pour arbitre des querelles qui s'élèvent en son sein après la mort de son père. Un jour, alors qu'elle tranche entre deux hommes engagés dans un conflit et qui lui demandent son jugement, l'un des intéressés l'accuse de ne pas être apte à prononcer un bon jugement parce qu'elle est une femme. Libuše lui donne raison et s'engage à prendre un mari pour commander les Bohèmes si le peuple est d'accord. C'est à ce moment-là qu'apparaît Přemysl, le premier duc des Bohèmes. La fonction de ce mythe est de montrer que les femmes ne peuvent assumer la fonction de chef. Il justifie l'effacement des femmes dans le champ politique. Les femmes de la noblesse doivent être de bonnes épouses, enfanter et élever les garçons, amenés à commander.

Le second mythe féminin assume la même fonction que le premier mais concerne cette fois-ci les femmes du peuple. Côme raconte que des amazones vivent en marge de la société des hommes (I, 9). Ces derniers parviennent à les convaincre de vivre parmi eux, sous leur protection et leur domination. La femme est vue comme un être inférieur qui, à cause de ses défauts, doit vivre sous la coupe des hommes, leurs doubles supérieurs. Ève est la matrice de toutes les femmes, imprégnées du péché originel. La domination masculine permet de tempérer leur nature pécheresse et peccamineuse. Le rôle de la femme idéale est d'être une bonne épouse et une bonne mère. En remplissant ces conditions, elle rachète en quelque sorte la faute originelle. On voit derrière cette conception de la femme se dresser la figure de Marie-Madeleine dont le culte apparaît à partir du XI<sup>e</sup> siècle<sup>249</sup>. On vient ici de donner une explication aux deux mythes originelles sur les femmes mais nous allons maintenant préciser les figures et les idéaux de la femme à travers l'étude des différents personnages féminins de la chronique.

---

<sup>248</sup> Jacques Dalarun, « Regards de clerc », in Georges Duby et Michelle Perrot (sous la direction de), *Histoire des femmes en Occident*, II, *Le Moyen Âge* (sous la direction de Christiane Klapisch-Zuber), Paris, 2002 [1991 pour la première édition], p. 33-63.

<sup>249</sup> Ibid.

Doubravka, sœur de Boleslav II et épouse de Miezko Ier, est une mauvaise femme parce qu'elle gouverne après la mort de son mari. Les mythes des origines naturalisent l'exclusion des femmes du champ politique. En conséquence, Côme considère que Doubravka bouleverse l'ordre des choses en assumant le gouvernement de la Pologne. L'autre femme de pouvoir de la chronique, Mathilde de Toscane, est elle aussi extrêmement mal vue par Côme. L'auteur la présente comme une femme très puissante, qui a une grande influence sur le pape (II, 31). Son entourage lui fait remarquer qu'elle n'a pas d'époux et qu'elle doit penser à assurer la succession au trône (II, 32). Mathilde finit par accepter et épouse le duc Welf de Souabe mais elle refuse de consumer le mariage et finit par chasser son époux. Pour Côme, c'est donc la pire des femmes. Non seulement, elle transgresse la règle qui veut que les femmes soient exclues du champ politique mais en plus, elle s'avère être une épouse exécrable, qui couvre son mari de honte et refuse de faire des enfants.

Côme fait en revanche l'éloge de Judith de Schweinfurt, l'épouse de Břetislav Ier, qu'il décrit comme « de très noble naissance, très féconde de par la progéniture qu'elle a produite, génitrice de cinq jeunes hommes très éminents et distingués de corps, singulière par sa sagesse comme les monts Emathia, d'une honnêteté incomparable, aux mœurs convenables, capable d'apaiser les transgresseurs, louable pour toute l'honnêteté de ses vertus »<sup>250</sup>. Cette description permet de comprendre les qualités que Côme attribue à la bonne épouse. L'une des premières incarnations de cette figure apparaît au moment de la guerre entre les Bohèmes et les Lučane (I, 11). Une femme lučane a une vision qui lui montre que les Bohèmes vont gagner la bataille. Pour Côme, comme pour nombre de ses contemporains, les femmes sont douées de visions., à l'image de Libuše, qui est dite pythonissee. Cette femme prévient alors son beau-fils de sa vision pour le mettre en garde . La femme assume ici le rôle de protectrice. Elle use de ses talents pour sauver le fils de son époux par amour maternel. Le rôle de l'épouse au sein de la famille est aussi évoqué avec l'exemple de Wirpirk, épouse de Conrad Ier de Moravie, qui intervient auprès de Vratislav pour favoriser la réconciliation de celui-ci avec Conrad et Břetislav II. Ici, c'est l'amour et la douceur des femmes qui est mise en avant. Wirpirk vient tempérer les conflits des hommes. Par ailleurs, l'amour de la bonne épouse pour

<sup>250</sup> « *Huic coniunx Iuditha nobilissima genere, fecundissima prolis germine, genuit quinque iuvenes, corpore insignes et supereminentes, ceu Hematie montes, sapientia singulares, probitate nulli comparabiles, moribus acceptabiles, in deliquentes placabiles, in universa virtutum honestate laudabiles.* », (Bertold Bretholz,... op. Cit., p.82)

son mari doit s'exprimer jusqu'au dernier instant. La duchesse Emma se trouve au côté de Boleslav II alors qu'il s'apprête à mourir (I, 33). Elle tient compagnie à son époux lors de ses derniers instants sur terre. Côme fait son éloge au moment de sa propre mort (I, 39). Les devoirs de l'épouse sont énoncés par le clergé au moment des décrets de Gniezno. Les considérations morales qui transparaissent dans les évocations de femmes passent alors sur le plan du droit. Sévère préconise de punir la femme adultère. (II, 4). Mais l'épouse a aussi des droits. Son époux doit être puni s'il est avéré qu'il ne lui témoigne pas d'amour ou qu'il la bat.

Mlada, sœur de Boleslav II, constitue l'idéal de la femme religieuse. Elle obtient du pape l'autorisation de fonder un couvent à Prague dont elle a vocation à prendre la tête. Son modèle générique est la Vierge Marie dont elle prend d'ailleurs le nom en devenant abbesse. Côme en fait l'éloge et la décrit comme vierge, humble, dévouée à Dieu, protectrice des pauvres et des orphelins (I, 22). On entre là dans l'un des paradoxes de la religion chrétienne, qui fait d'Ève la matrice de tous les femmes mais dont la plus connue est Marie, l'image même de la pureté. Mlada ne constitue pas un modèle pour les femmes du commun parce qu'elle est inatteignable. Elle est l'exemple à suivre pour les femmes qui décident de consacrer leur vie à Dieu. Mais il s'agit d'exceptions, en témoigne le fait qu'une seule autre religieuse apparaît dans la chronique, l'abbesse Windelmuth (III, 11). Pour les autres, celles qui vivent *in seculo*, le modèle est celui de la bonne épouse.

Pour Côme, la femme est donc a priori mauvaise, en témoigne Ève, la première d'entre elles. Son tempérament doit donc être canalisé par la domination masculine. Côme propose aux femmes l'idéal de la bonne épouse, aimante, apaisante et féconde. Cet idéal est commun aux femmes du peuple et de la noblesse mais Côme prescrit en plus à ces dernières de ne pas entrer dans la sphère politique. Pour les femmes du clergé, l'idéal est bien évidemment la Vierge Marie.

L'analyse que nous venons de mener montre que Côme conçoit la fonction de chanoine de Prague comme celle d'assistant de l'évêque, père spirituel de la Bohême, qui guide les brebis du duché vers le chemin du salut. Cela autorise donc à étudier les protagonistes de la *Chronica Boemorum* pour montrer que Côme défend un idéal pour chaque groupe social et

chaque fonction en Bohême. Ces idéaux ne sont pas uniquement des codes de conduite personnelle menant vers le salut de son âme mais engage l'individu dans ses rapports avec le reste de la communauté, c'est-à-dire qu'ils sont politiques. La fonction principale de la chronique de Côme - en tant qu'assistant du berger de la Bohême - est de proposer aux clercs des *exempla* et des contre-*exempla* pour exhorter les laïques à imiter les idéaux que défend l'Église de Bohême. De la somme de ces idéaux découle l'image d'une société harmonieuse qui constitue elle-même un idéal que Côme prône pour la Bohême.

Par conséquent, si la chronique a principalement pour vocation de prôner un idéal politique équilibré, dans lequel chacun trouve sa place par rapport aux autres, c'est qu'elle considère la Bohême et les Bohèmes comme une communauté qui constitue un tout organique, c'est-à-dire qu'ils constituent une nation. L'analyse du sentiment national de l'auteur, des formes de celui-ci et de sa force apparaît donc parfaitement légitime au vu de ce qu'est la *Chronica Boemorum*.

### III/ La nation de Côme de Prague : étude lexicale

L'idée de nation médiévale est parfois contestée, accusée d'être un concept moderne, désignant une réalité qui n'a rien à voir avec les sociétés médiévales. Néanmoins, Ernest Renan a bien montré la diversité des nations modernes elles-mêmes et la difficulté qu'il y a à trouver des caractéristiques essentielles, que l'on trouverait dans chacune des dites nations et qui soient propres à définir un concept. Néanmoins, repoussant toute une série de critères pour fonder ce concept a priori, il finit par tirer une définition a minima de l'examen des diverses nations :

« Une nation est une âme, un principe spirituel. Deux choses qui, à vrai dire, n'en font qu'une, constituent cette âme, ce principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis »<sup>251</sup>

Il nous semble qu'Ernest Renan a bien saisi tout l'arbitraire qu'il y a à enfermer le concept de nation dans une série de critères qui excluent nécessairement certains éléments que l'on aurait a priori décrits comme des nations. Les critères de la nation varient selon les espaces et les époques parce que chaque époque propose une pensée originale de cette idée. Néanmoins, il faut bien trouver un concept a minima qui permette d'identifier une nation. Nous nous proposons donc de la définir comme une communauté d'individus qui pensent partager une héritage commun et qui a un projet politique pour le présent et l'avenir. Dès lors, le sentiment national est celui d'appartenir à une telle communauté et de vouloir continuer à y appartenir, de partager son destin politique.

Cette définition convient à l'idée moderne comme médiévale de la nation et permet d'envisager les nations comme des « communautés imaginaires »<sup>252</sup> en permanente évolution depuis leur apparition. Dès lors, la *Chronica Boemorum* est bien un projet d'histoire nationale qui raconte le passé d'une communauté et qui essaie de l'orienter vers un avenir politique. Plutôt que de se demander si ce dont parle Côme est bien une nation au même titre que les

<sup>251</sup> Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ? : conférence faite en Sorbonne, le 11 mars 1882*, Paris, 1882,

<sup>252</sup> Benedict Anderson, *Imagined Communities*, Londres, 1983.

nations modernes, il va s'agir dans les pages qui suivent de comprendre sous quelles traits il l'envisage et d'abord avec quel lexique il pense cette idée. Ce travail consiste à retrouver les mots de la nation employés par l'auteur et à comprendre par la comparaison des occurrences quels sens il leur attache. L'analyse lexicale permet également de définir la force de ce sentiment national et la charge émotive avec laquelle Côme l'investit en étudiant le contexte dans lequel l'auteur emploie ces mots et la tradition qui le lui transmet.

### 1. *L'introuvable natio boemorum*

Assez naturellement, lorsque l'on entreprend de faire une analyse lexicale du sentiment national chez Côme de Prague, l'on est tenté de chercher les occurrences de l'expression « *natio boemorum* ». Or, il n'y en a aucune dans toute la *Chronica Boemorum*. Le mot *natio* n'est pourtant pas inconnu de Côme puisqu'il l'emploie à neuf reprises au total, somme qui reste néanmoins modeste.

Dans l'Antiquité, il désigne généralement « une communauté ethnique, une tribu, donc un groupe d'hommes, pour lequel on suppose une origine commune »<sup>253</sup>. Varron parle néanmoins de « *natio equorum* ». Ethymologiquement, *natio* vient de *nascor*, c'est-à-dire naître. Tacite y a recours pour désigner un sous-ensemble d'une tribu (*gens*). Dans la Vulgate, le mot désigne les peuples païens par opposition au « *populus Israel* ». Pour Isidore de Séville, la *natio* est un groupe d'hommes qui a une origine commune ou qui a décidé de se séparer d'une autre *natio*<sup>254</sup>.

Chez Côme, le mot a deux sens. Il désigne bien une ethnie, comme dans la tradition antique mais il est également employé pour désigner une famille nobiliaire. En effet, Côme l'emploie pour désigner les Vršovici (III, 4 et III, 23). Pour le reste, le mot n'est utilisé qu'à six reprises, ce qui rend sa compréhension plus complexe. On le trouve pour la première fois dans le

<sup>253</sup> « Grundsätzlich jedoch bezeichnete der Terminus « Nation » eine ethnische Gemeinschaft, einen Stamm, eine Gruppe von Menschen also, bei der man eine gemeinsame Abstammung voraussetzte » (Benedykt Zientara, « Populus – Gens – Natio. Einige Probleme aus dem Bereich der ethnischen Terminologie des frühen Mittelalters » (traduit par Waleria Radziejowska-Hahn), Otto Dann, *Nationalismus in vorindustrieller Zeit*, Munich, 1986, p. 11-20).

<sup>254</sup> W. M. Lindsay (édité par), *Hispalensis episcopi Etymologiarum sive Originum libri XX*, Oxford, 1957, IX, 4.5.

discours de l'homme qui accuse Libuše de ne pas être compétente pour juger parce qu'elle est une femme : « *Nos solos obprobrium nationibus et gentibus destituat natura, quibus deest rector et virilis censura, et quos premunt feminea iura* » (I, 4). Plus loin le mot est employé par Libuše lorsqu'elle prophétise la fondation et la grandeur de la ville de Prague : « *Has in hostiis et muneribus colent et adorabunt omnes tribus terre Boemie et nationes, relique* » (I, 9). Dans cette phrase, la syntaxe laisse penser que Côme oppose la *terra Boemie* à d'autres *nationes*, ce qui suppose qu'il y a bien une *natio boemorum* parmi toutes les *nationes*. Les premiers rivaux de la Bohême, desquels elle vient à bout après une bataille épique, sont désignés par le terme de « *natio Luczano* » (I, 10). Il s'agit bel et bien d'un groupe que Côme distingue des Bohèmes mais qui disparaît complètement à l'issue de la bataille, ce qui suppose qu'il se fond dans la nation bohème. Le fondement de celle-ci ne serait donc pas le sang puisqu'elle est capable d'assimiler des populations étrangères. Le terme d'ethnie est donc disqualifié.

## 2. Les Bohèmes comme gens et comme populus

Dans la Rome antique, le mot *gens* signifie « un groupe issu d'un ancêtre commun et correspond du temps de la République au terme « *famille* » »<sup>255</sup>. Il s'applique d'abord uniquement aux patriciens puis s'élargit à la plèbe. *Gens* vient du verbe *gigno*, engendrer. Tacite l'emploie pour désigner une grande tribu comme les Germains. Isidore utilise *natio* et *gens* comme des synonymes, sans faire la distinction introduite par Tacite. La plupart des auteurs du Moyen Âge recourent à la terminologie d'Isidore.

Cicéron recourt au mot *populus* pour désigner le peuple d'une cité dans son ensemble (« *populus Romanus* »), par opposition aux « *barbarae nationes* »<sup>256</sup>. Au I<sup>er</sup> siècle, il commence à désigner les couches inférieures de la société. Dans la Rome impériale, le mot

<sup>255</sup> « Diese Wort bedeutete ine von einem gemeinsamen Vorfahren abstammende Gruppe von Menschen und entsprach in der Zeit der Republik dem Terminus « *Geschlecht* » » (Benedykt Zientara, « Populus – Gens – Natio. Einige Probleme aus dem Bereich der ethnischen Terminologie des frühen Mittelalters » (traduit par Waleria Radziejowska-Hahn), Otto Dann, *Nationalismus in vorindustrieller Zeit*, Munich, 1986, p. 11-20).

<sup>256</sup> *Epistolae ad Quintum fratrem*, I, 1, 9, cité dans Benedykt Zientara, « Populus – Gens – Natio. Einige Probleme aus dem Bereich der ethnischen Terminologie des frühen Mittelalters » (traduit par Waleria Radziejowska-Hahn), in Otto Dann, *Nationalismus in vorindustrieller Zeit*, Munich, 1986, p. 11-20.

prend une connotation ethnique. Il désigne les peuples qui sont en dehors des frontières de l'Empire. Dans la Vulgate, il désigne le peuple élu, par opposition aux *gentes* et *nationes* païens. Les auteurs chrétiens l'utilisent pour désigner les païens en général, par opposition aux chrétiens. Vers la fin de l'Empire et au Moyen Âge, le mot est davantage utilisé dans son acception sociale (la masse du peuple), même s'il conserve un emploi ethnico-politique.

Chez Côme, le mot *gens* a trois acceptions, que l'abondance des occurrences permet de distinguer aisément. Il renvoie à des familles nobles, comme dans la tradition antique. Il sert essentiellement à désigner les Vršovici, qualifiée par exemple de « *gens invisa* » (I, 34) mais Côme parle aussi de la *gens Muncia* et de la *gens Tepca* (I, 42). Par ailleurs, on trouve également le mot employé pour désigner une masse informe, ce que l'on traduit en Français par « les gens » (mais le mot n'est pas toujours au pluriel chez Côme). Cette acception sert notamment à désigner les mauvais chrétiens. Par exemple, lorsque le tombeau d'Adalbert est exhumé et ramené à Prague, Côme imagine que le saint ne voudrait pas que son corps retourne parmi de tels « *gentes apostatrices* » (II, 4). Mais on retrouve également cette acception dans un registre plus neutre : « *Post cuius [Břetislav] obitum filium eius primogenitum nomine Zpitigneva omnes Boemice **gentis**, magni et parvi, communi consilio et voluntate pari eligunt sibi in ducem cantantes kyrieleyson, cantilenam dulcem* ».

Enfin, le terme *gens* désigne également un peuple, acception légèrement plus récurrente que les autres. Le mot est souvent employé aux pluriels pour se référer à l'ensemble des peuples de la terre, comme lorsque le *comes* Étienne s'inquiète d'être l'objet de la risée pour tous les peuples (« *cunctis gentibus* ») s'il n'affronte pas des bandits (III, 56). À ce stade, on peut dire que si Côme parle de *gens Lucensis* (I, 12), de *gens Bulgarie* ou de *gens Ruzie* (I, 22), il ne faut pas s'y tromper, le mot *gens* ne renvoie pas à une unité politique. Les mots *gens teutonica* (II, 26) et *gens ungara* (III, 42) sont ambigus parce qu'ils associent *gens* à un adjectif qui pourrait renvoyer à une unité politique mais Wirprik, la femme de Conrad de Moravie dit : « *Ibi Iudei auro et argento plenissimi, ibi ex omni gente negociatores ditissimi, ibi monetarii opulentissimi, ibi forum, in quo preda habundans superhabundat tuis militibus* » (II, 44), ce qui sous-entend qu'il y a bien un *gens iudea*, qui ne renvoie à aucune entité politique. Côme parle également de *gens scitica* (I, 8). Des caractéristiques sont associées à ces peuples : les Lučane sont dits *superbissimi* (I, 12) ou *durissimi* (I, 15) et les Hongrois « *viribus ingens*,



*opibus pollens, armis bellicis prepotens* » (III, 42). On voit là que Côme est tributaire de clichés qui montrent bien que sa conception du gens n'est pas uniquement politique. Au *gens* est associé une culture spécifique qui lui donne des caractéristiques qui lui sont propres. Rien ne permet pourtant de croire que Côme considère que ces attributs sont innés. Il ne semble pas que Côme soit tributaire d'une doctrine du sang, qu'il ait une conception à proprement parler raciste ou essentialiste des *gentes*. Au contraire, il semble que la *gens boemica* soit capable d'assimiler des populations, comme en témoigne l'intégration de populations polonaises et des Lučane.

Quoiqu'il en soit, les termes de *gens boemorum*, de *gens Boemie*, voire de *gens boemicus* n'apparaissent jamais dans la *Chronica Boemorum*. Cependant, ils sont parfois sous-entendus. Il arrive à Côme de désigner les Bohèmes par le terme *gens*. Par exemple, il raconte à propos de Libuše : « *Et quia populo multa et certa predixit futura, omnis illa gens commune consilium iniens patris eius post necem hanc sibi prefecit in iudicem* » (I, 4). Přemysl « *hanc efferam gentem legibus frenavit* » (I, 8). Au final, ce terme est employé dans cette acception afin de désigner les Bohèmes presque uniquement dans le livre I. Il renvoie au caractère primitif des Bohèmes. En effet, Adalbert qualifie cette gens d'« *apostraticem* » et Boleslav II de « *fidei novicia* » (I, 29). La désignation des Bohèmes par le terme de gens n'apparaît ultérieurement qu'à une seule reprise, lorsque Vratislav convoque « *omnes maiores natu huius gentis* » (II, 22) pour élire un nouvel évêque.

Le mot *populus* est nettement plus fréquent que *gens* et que *natio* mais il est rarement employé pour désigner la communauté nationale. On peut distinguer deux emplois de ce mot chez Côme de Prague. D'une part, il peut désigner une masse, l'ensemble des individus d'un groupe, dans un sens plus neutre que *gens*, c'est-à-dire qu'il ne se réfère pas toujours à une ethnie. On pourrait presque le traduire par population, au sens statistique du terme. À titre d'exemple, citons la première occurrence du mot : « *Hec stulto et insipienti **populo** Oreadas, Driadas, Amadriadas adorare et colere et omnem supersticiosam sectam ac sacrilegos ritus instituit et docuit* » (I, 4). D'autre part, le mot conserve une acception sociale qui sert à désigner plus spécifiquement le petit peuple. La frontière entre ces deux sens est parfois

ambiguë. Nous tâcherons cependant de nous concentrer sur les acceptions désignant les Bohèmes dans les lignes qui suivent.

Le terme de *populus boemorum* n'est employé qu'à une seule reprise, lors d'une élection épiscopale: "*Cosmas electus est in episcopum tam a rege Wratislao quam omni clero ac populo boemorum*" (II, 42). Cela étant, il désigne ici l'assemblée du peuple à Prague qui acclame l'évêque au nom du peuple tout entier et non immédiatement le peuple bohème. De plus, Côme ne parle ici que du bas peuple, qu'il distingue du clergé et du duc. Les nobles sont certainement sous-entendus comme ayant contribué à l'élection avec Vratislav II. Les Bohèmes sont cependant désignés comme un peuple à plusieurs reprises, de manière plus ou moins évidentes. Côme raconte que Premysl « *indomitum populum imperio domuit* » (I, 8). A plusieurs reprises, il distingue certains éléments du *populus boemorum*: « *Inter hec primordia legum quadam die predicta domna phitone concitata presente viro suo Primizl et aliis senioribus **populi** astantibus* » (I, 9), ou bien « *Moxque **populi** primates convocat [Bolezlaus]* » (I, 19), ou encore « *Tanta fames fuit in Boemia, ut tertia pars **populi** interficeret fame* » (II, 13). À une reprise, Côme prend la peine de préciser qu'il parle du peuple bohème dans son entier<sup>257</sup>. Il y a encore quelques occurrences ambiguës, notamment lorsque des nobles s'expriment en ces termes: « *Nos qui sumus [...] **populi** fauces* » (I, 19). Sont-ils les bouches de la populace ou des Bohèmes dans leur ensemble?

Quoiqu'il en soit, les occurrences du mot *populus* pour désigner la communauté nationale sont à peu près aussi rares que celles de *gens* et de *natio*. Ces termes sont assez marginaux dans le lexique national de Côme et l'on ne peut guère comprendre la forme ni la force de son imaginaire national par leur simple étude. On peut simplement dire que Côme a bien conscience d'appartenir à un peuple parmi d'autres (qu'il l'appelle *gens*, *natio* ou *populus*) et constater provisoirement qu'il ne semble pas y avoir de messianisme bohème chez notre auteur, il ne place pas son peuple au-dessus des autres ni ne l'investit d'une mission divine. Il s'avère que la plupart du temps, il désigne son peuple par le mot plutôt neutre de *Boemi*. L'étude des mots *terra* et *patria* ainsi que du sentiment de nous devraient être plus féconde.

---

<sup>257</sup> « *legati ducis et episcopi Boemorum ex parte totius populi et ipsorum Romani adveniunt ferentes mandata magis muneribus oblita quam facundie verbis polita* », (Bertold Bretholz,... op. Cit., p. 91).

Cependant, avant de nous intéresser à ces notions, il nous faut éclaircir le rapport de la nation bohème à la langue. Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'idée de la nation tchèque se fixe progressivement autour de la question de la langue mais est-ce déjà le cas sept siècles plus tôt ?

### 3. *La question de la lingua*

La langue était pour les auteurs antiques comme pour les auteurs chrétiens le principal critère permettant de distinguer les *gentes* et les *nationes*<sup>258</sup>. Néanmoins, ils prenaient en compte d'autres critères, qu'ils considéraient comme second : les usages, le mode de vie, l'armement... Pour les auteurs chrétiens, le critère linguistique est également fondamental. L'épisode de la confusion des langues, lors de la construction de la tour de Babel définit soixante-douze peuples, parlant chacun leur langue. Mais Saint Augustin prétend qu'il y a beaucoup plus de langues que de peuples et que celles-là ont une durée de vie plus importante que les communautés ethniques. Isidore de Séville considère quant à lui qu'au départ, il y avait autant de langues que de peuples mais qu'ensuite une langue unique peut être parlée par plusieurs peuples. Dès lors se pose la question de savoir où Côme se place dans ce débat et quelle place il accorde à la langue dans la distinction entre les nations.

Au début de la chronique, Côme rappelle qu'après le Déluge, les hommes ont été répartis en fonction de la langue qu'ils parlaient<sup>259</sup>. C'est alors que Bohemus, l'ancêtre mythique de tous les Bohèmes conduit son peuple jusqu'à la terre qui va devenir la sienne. Selon ce récit mythologique, le fondement du peuple bohème est donc la langue. Néanmoins, Côme précise bien que ces récits sont incertains et qu'il faut les considérer avec prudence. Côme parle à trois reprises de la *lingua teutonicorum* (I, 34 ; I, 40 et II, 18) et une fois de « *gens teutonica* » alors qu'il n'évoque jamais de *gens*, voire de *natio saxonorum* ou *bavaricorum*. Par conséquent, on peut penser que Côme ne distingue les Saxons des Bavares que parce qu'ils

<sup>258</sup> Benedykt Zientara, « Populus – Gens – Natio. Einige Probleme aus dem Bereich der ethnischen Terminologie des frühen Mittelalters » (traduit par Waleria Radziejowska-Hahn), Otto Dann, *Nationalismus in vorindustrieller Zeit*, Munich, 1986, p. 11-20.

<sup>259</sup> « *Post diluvii effusionem, post virorum maligna mente turrim edificantium confusionem humanum genus, quod tum fere constabat in LXX duobus viris, pro tam illicitis et temerariis ausis cum divina ultione, quot capita virorum, tot in diversa linguarum genera dividerentur, sicut hystorica relatione didicimus* », (Bertold Bretholz,... op. Cit., p. 4).

ne sont pas commandés par le même prince mais qu'en tant qu'ils parlent la même langue, ils ne forment qu'un seul peuple. Néanmoins, il précise que l'évêque Thiddag connaît la langue slave<sup>260</sup> et pas la langue bohème dont il ne parle jamais. Pourtant, parmi ceux qui parlent la *lingua sclavonica*, il distingue la *gens Luticensis*, la *gens Ruzie*, la *gens Bulgarie* et la *gens Boemie* dont on a vu qu'il sous-entendait l'existence. La *gens* n'est donc pas principalement fondée sur la langue mais sur l'unité politique, la domination d'un même chef, malgré l'occurrence problématique de *gens iudea*. La *gens Teutonica* parle certes une langue unique mais ce qui justifie qu'on la nomme *gens*, c'est le fait qu'elle soit commandée par le roi de Germanie. L'unique emploi du mot *lingua* au sens linguistique du terme que l'on trouve au livre III nous donne une preuve de plus de cette affirmation : « *intravit rex [Henri V] Romam cum ingenti multitudine diversarum nationum atque linguarum* » (III, 38). Côme distingue les *nationes* des *linguae*. Or, il emploie le terme de *gens* et celui de *natio* comme des synonymes puisqu'il parle aussi bien de *gens Lucensis* (I, 12) que de « *natio Luczano* » (I, 10). On en déduit que selon Côme, une même langue peut être parlée par plusieurs *gentes/nationes*, voire même qu'une *natio/gentes* peut avoir plusieurs langues.

Par ailleurs, la question de la langue n'intervient qu'à une seule reprise pour exalter la fierté patriotique et encore est-elle abordée de manière détournée. Lorsque Břetislav mène une expédition pour capturer Judith (I, 40), Côme raconte qu'il « *Perpendit enim innatam Teutonicis superbiam et, quod semper tumido fastu habeant despectui Sclavos et eorum linguam* »<sup>261</sup>. La question de la langue slave est surtout abordée lors de l'élection d'Allemands au siège épiscopal de Prague, où Côme précise qu'il connaissent parfaitement le Slave (I, 23 et 31). Cela étant, cela ne fait pas d'eux des Bohèmes et assurément, Côme donne cette précision pour l'aspect pratique de ce détail plus que par fierté patriotique. L'évêque doit parler la langue du peuple pour pouvoir accomplir sa mission de pasteur.

Chez Côme, la langue n'est donc pas désinvestie de toute charge émotionnelle mais elle ne saurait être au fondement d'une *gens*. Elle fait partie du patrimoine national mais elle n'est pas non plus exaltée. Elle constitue un élément descriptif d'une *gens*. Les *gentes* sont essentiellement fondés sur un projet politique commun, quoique les us et coutumes, les

<sup>260</sup> « *Et quoniam Sclavonicam perfecte linguam sciebat* », (Bertold Bretholz,... op. Cit., p. 44).

<sup>261</sup> Bertold Bretholz,... op. Cit., p. 73

valeurs et un certains nombres de caractéristiques puissent également les distinguer. On a vu que les Lučane et que les Polonais à qui Břetislav offre une terre en Bohême semblent devenir des Bohèmes parce qu'ils adhèrent au projet politique de la *gens Boemice*. Les preuves sont assez faibles pour démontrer que Côme a une conception assimilationniste de la nation mais on peut au moins formuler cette idée sous la forme d'hypothèse. Le critère ethnique ne fonde donc pas une nation selon Côme, ce qui paradoxalement ne l'empêche pas d'être tributaire de clichés sur les Polonais, les Hongrois ou les Allemands.

#### 4. Terra et patria : l'attachement à la terre de Bohême

Le mot *terra* est très fréquemment employé par Côme. Il désigne le plus souvent un espace géographique et surtout le territoire qui appartient aux Bohèmes (*terra boemorum*). Mais *terra* désigne occasionnellement le sol chez Côme, ce qui connote le mot dans son acception spatiale. *Terra* signifie bien souvent un territoire sur lequel une *gens* a un droit, celui d'y vivre et de cultiver le sol. Occasionnellement, *terra* désigne également le monde.

La Bohême est directement attachée à la *gens bohemica* au premier chapitre du livre I, lorsque Côme explique que la *terra bohemica* est située dans la partie du monde appelée *Germania*. Notre chroniqueur délimite grossièrement le territoire qu'elle recouvre en répétant à deux reprises qu'elle est entourée de montagnes (I, 2). Cette précision a pour fonction d'associer un territoire au projet politique qu'il défend. La région délimitée est celle sur laquelle a vocation de s'étendre l'autorité du duc et celle de l'évêque et sur laquelle doit devenir réalité son idéal d'harmonie. Côme raconte que cette *terra* est seulement occupée par des bêtes et qu'elle n'est sous l'autorité de personne (I, 2). Les Bohèmes ont donc la légitimité du premier arrivant, nul ne peut revendiquer cette terre au nom d'une occupation plus ancienne. Bohemus, qui guide les Bohèmes après le Déluge s'exprime ainsi lorsqu'ils arrivent en Bohême : « *Hec est illa, hec est illa terra, quam sepe me vobis promississe memini* »<sup>262</sup>. Symboliquement, Bohemus est associé à la figure de Moïse en tant que guide de son peuple au cours d'une errance sur la Terre. Par conséquent, si l'on suit l'analogie, la Bohême devient une terre promise, destinée à accueillir les Bohèmes. A travers cette légende, Côme légitime

---

<sup>262</sup> Bertold Bretholz,... op. Cit., p. 7

également l'occupation de cette terre par les Bohèmes par la volonté divine. Le choix du nom fait par les Bohèmes relie la *terra* à eux et à leur ancêtre commun. La proximité toponymique rappelle la légende et la légitimité des Bohèmes à occuper cette terre. Le mythe délégitime ainsi toute tentative future de violer l'intégrité territoriale du peuple bohème. Immédiatement après le choix du nom, Côme raconte que les anciens embrassent le sol (I, 2). Le geste du baiser rappelle le cérémonial du mariage ou du contrat passé entre le vassal et son suzerain au moment du serment de fidélité et symbolise l'union entre les Bohèmes et le territoire qui devient le leur. Par ce geste, les Bohèmes fusionnent avec leur territoire qui devient partie intégrante de leur identité. Le baiser a ici la valeur d'un contrat. Le fait que ce soit les anciens qui accomplissent ce geste n'est pas anodin. Symboliquement, cette *terra* devient celle des anciens, celle où ils sont enterrés, c'est-à-dire la *patria*.

Dans la suite de la chronique, la Bohême est souvent désignée par l'expression *terra boemorum*. L'emploi du génitif renvoie à la possession, voire à la propriété, et symboliquement à l'imaginaire du droit. Cette expression rappelle le lien sacré des Bohèmes à leur terre. Přemysl désigne d'ailleurs la Bohême par l'expression « *vestra terra* »<sup>263</sup> (I, 6). Avant même que la narration ne commence, Côme explique dans la « Préface à Gervais » que son récit débutera « *a primis incolis terre Boemorum* »<sup>264</sup>. On retrouve également à plusieurs reprises l'expression *terre Boemie*, qui n'intervient pour la première qu'après l'érection de Přemysl au rang de duc. *Boemia* renvoie davantage à l'unité politique qu'à ses habitants. Néanmoins, la légende de Přemysl et Libuše associe le duché en tant qu'entité politique aux Bohèmes par une sorte de contrat social. L'expression *terra boemorum* est plutôt employée lorsque l'intégrité territoriale de la Bohême est menacée par une invasion extérieure. Côme dit que Vlatislav, le chef des Lučane dévaste souvent « leur terre »<sup>265</sup>, qu'Henri III entre dans la « *terra boemorum* » (II, 12). Ce que l'on vient de dire donne un certain retentissement au fait que Côme dise que Spytihněv expulse tous les Allemands de *terra Boemia*. Pour les autres

---

<sup>263</sup> Bertold Bretholz,... op. Cit., p. 17

<sup>264</sup> Bertold Bretholz,... op. Cit., p. 3

<sup>265</sup> « *Nam contra Boemos frequenter suscepit bellum et semper Marte secundo atque diis auspiciis prevaluerat terramque eorum sepe ingressus cedibus* », (Bertold Bretholz,... op. Cit., p. 23).

occurrences du mot *terra*, le *boemorum* ou *boemia* est néanmoins sous-entendu. Il est seulement rappelé formellement à certaines occasions.

Les émissaires envoyés par Libuse à Premysl lui annoncent : « *Huius proies postera hac in omni terra in eternum regnabit et ultra* »<sup>266</sup>. Côme lie donc la terre non seulement aux Bohèmes mais aussi aux descendants de Přemysl, trois entités qui deviennent indissociables. Côme place dans la bouche du duc de Saxe Ekkehard, qui s'adresse à Břetislav Ier : « *vestram terram* » et « *vestram terrulam* »<sup>267</sup> (II, 11). Dame Wirpirk, femme de Conrad Ier, rappelle à Břetislav : « *terram autem, que tua est, cui mavis commenda* »<sup>268</sup>. Le droit du duc sur ses terres est toujours rappelé par un individu qui demande des faveurs mais Côme montre ainsi les droits et les devoirs du duc envers sa terre et ses habitants.

Après avoir raconté le mariage de Premysl et Libuse, Côme explique que ce sont eux qui ont donné leurs lois à cette terre : « *Hic vir [...] subiugavit atque omnia iura, quibus hec terra utitur et regitur, solus cum sola Lubossa dictavit* »<sup>269</sup>. Le duc ne donne pas des lois au peuple mais à la terre, ce qui veut dire que tous ceux qui se trouvent sur la *terra boemorum* sont soumis à sa loi, celle dictée par le duc. La loi est territorialisée, ce qui a des conséquences sur le plan de l'imaginaire national. La nation bohème a des lois et celles-ci ne s'imposent pas à ses membres en tant qu'ils sont Bohèmes mais à tous ceux qui résident sur le territoire des Bohèmes. La territorialité des lois donne un poids plus fort à la nation bohème. Ils sont en droit d'imposer leur loi aux non-Bohèmes en tant qu'ils résident sur leur terre. Par ailleurs, à plusieurs reprises Côme fait allusion aux coutumes de la *terra boemorum*, par exemple lorsqu'il parle du couronnement de Břetislav II : « *secundum ritum huius terre ab universis comitibus et satrapis est intronizatus dux iunior Bracizlaus* »<sup>270</sup>.

---

<sup>266</sup> Bertold Bretholz,... op. Cit., p. 15

<sup>267</sup> Bertold Bretholz,... op. Cit., p. 98

<sup>268</sup> Ce que Lisa Wolverton traduit par « *This land which is yours, you should instead entrust to him* », (The Chronicle of the Czechs, Washington D.C., p. 174 ; Bertold Bretholz,... op. Cit., p. 152 pour la version latine)

<sup>269</sup> Bertold Bretholz,... op. Cit., p. 18

<sup>270</sup> Bertold Bretholz,... op. Cit., p. 157-158

Il est intéressant de constater que Côme lie les nobles à la terre des Bohèmes, ce qui implique une certaine conception du rapport de ceux-ci à la nation. L'expression est employée pour la première fois au livre II, c'est-à-dire à partir du moment où la noblesse commence à jouer un rôle plus important sur la scène politique : « *Premisit autem dux Zpitigneu illius terre ad primates litteras* »<sup>271</sup>. L'expression est employée sous cette forme ou sous une autre proche à une dizaine de reprises aux livres II et III. Plutôt que de lier la noblesse à une dynastie ou au duc, Côme les attache au territoire et par conséquent aux habitants de celles-ci. La noblesse n'est pas autonomisée mais fondamentalement enracinée, ce qui indique que Côme considère qu'ils n'ont pas à œuvrer pour leurs intérêts personnels et familiaux mais à se mettre au service de la nation politique centrée autour de la figure du duc et de celle de l'évêque, que l'on voit de plus en plus se dessiner. En effet, ces formulations s'insèrent systématiquement dans des phrases faisant intervenir le duc et les nobles : le duc leur donne un ordre, les convoque pour une assemblée ou pour une guerre, ceux-ci se réunissent pour élire le duc ou l'entourer au moment de sa fin.

Côme désigne le plus souvent la *terra boemorum* avec un démonstratif, qui peut aussi bien être *hec*, *istia* ou *illa*, et sous-entend le *boemorum* ou le *boemica*. Cet usage a tendance à individualiser, voire à personnifier le territoire des Bohèmes, à lui donner le statut de personne morale. La *terra* désigne bien davantage que l'espace sur lequel vivent les Bohèmes, elle est l'idée qui rassemble ce territoire, ses habitants, leurs lois, l'organisation politique... La terre est certainement le mot qui se rapproche le plus du concept de nation tel que nous l'avons défini. D'ailleurs, pour parler des pillages commis par les envahisseurs, Côme dit qu'ils dévastent la *terra*. Côme parle même des avantages pour la *terra*<sup>272</sup>. On voit que par ce mot, il entend le pays, au sens large du terme.

L'auteur convoque également le mot *terra* pour parler du territoires des autres peuples et notamment lorsque les Bohèmes y pénètrent : « *Post hec intrantes Boemi in terram illam* [les Lucanés] » (I, 12), le duc Břetislav dévaste la *terra* des Hongrois (I, 41) puis il « *intrat terram Polonie* » (II, 2). On peut supposer que Côme calque la représentation qu'il a du rapport entre les Bohèmes et la *terra boemorum* sur les autres peuples, c'est à dire qu'il admet qu'ils

<sup>271</sup> Bertold Bretholz,... op. Cit., p. 105

<sup>272</sup> « *ob commoditatem huius terre instituens* », (Bertold Bretholz,... op. Cit., p. 161).



constituent chacun une *gens* en tant que leurs membres sont rassemblés dans une unité politique cohérente.

Le mot *patria* est parfois employé par Côme dans le sens de patrie céleste (« *ad celeste patriam* », I, 25). On trouve une occurrence semblable à *terra*, dans laquelle il fait référence à la loi de la patrie (« *secundum patrie morem debitus* » ; III, 15) mais Côme l'emploie généralement dans un sens plus affectif pour désigner le pays de naissance d'un individu. Le mot est cependant bien moins utilisé que *terra*. Le nombre d'occurrences est légèrement supérieur à celui de *natio* mais son analyse est bien plus prolifique. Ce qu'englobe le mot *patria* est précisé lorsque Venceslas et Adalbert viennent libérer des prisonniers et leurs disent : « *Hactenus vobis et huic patrie nostra suffragia defuere, quia gratia Dei indigni extitistis, ex quo bellum hoc plus quam civile inter Boemiam et Moraviam principes isti habuere* » (II, 47). On voit bien là que Côme considère la Bohême et la Moravie, c'est-à-dire l'ensemble des possessions du duc comme une même patrie. L'union ancienne entre ces deux régions semble figée dans l'esprit de notre chroniqueur mais il est difficile de savoir s'il les considère comme une seule patrie en vertu de la proximité culturelle ou bien de l'union politique.

Le mot *patria* est employé pour la première fois afin de désigner la Bohême dès le second chapitre du livre I. Bohemus dit à ses compagnons qu'aux termes de tant de pérégrinations, les voici enfin arrivés « *ad patriam* ». La *patria* est donc cette terre d'élection pour les Bohèmes ; on a vu toute la symbolique du rite d'appropriation de ce territoire. Le thème du retour à la patrie, investi d'une forte charge émotionnelle, est abordée à plusieurs reprises. Par exemple, Côme raconte qu'Oldřich, après plusieurs années passées dans les prisons d'Otton III, revient à la patrie<sup>273</sup>. Ces passages font échos à l'épisode de l'arrivée en Bohême. La naissance crée un lien fort entre un individu et la *terra boemorum*, terre qu'il fait affectivement sienne et sur laquelle il a vocation à vivre. Le séjour hors de Bohême est une sorte d'exil, dans lequel l'individu n'est pas complètement lui-même.

---

<sup>273</sup> « *dux Odalricus rediens in patriam* », (Bertold Bretholz, ... op. Cit., p. 64).

Le terme de *patria* transmet donc l'idée de l'amour pour la terre natale. Côme parle à plusieurs reprises de la douce patrie : une fois consacré évêque, Adalbert « *equitat in dulcem patriam* » (I, 26). Le verbe *equito* traduit d'ailleurs l'empressement de l'évêque. On trouve exactement la même expression pour parler du retour de Mlada après qu'elle a obtenu l'autorisation du pape de fonder un évêché et un couvent en Bohême (I, 22). Dans la chronique, l'éloignement de la patrie fait prendre conscience aux Bohèmes de leur attachement à celle-ci. Hors de la patrie, ils sont comme amoindris, sortis de leur environnement naturel. L'éloignement de la patrie est une blessure. Rappelons la phrase de Kojata : « *An putas, quod alienigenam plus nos diligit et melius huic terre cupiat quam indigena? Humana quippe sic est natura, ut unusquisque, quacumque sit terrarum, plus suam quam alienam non solum diligit gentem, verum etiam si quiret, peregrina flumina in patriam verteret.* » (II, 23).

Derrière le mot *patria* est attaché tout ce que l'on a décrit antérieurement : l'enracinement, la loi, les Bohèmes, le duc... L'amour de la patrie implique que l'on doit être prêt à se battre pour elle, c'est-à-dire pour défendre le duché de l'ingérence et des exactions venues de l'étranger. « *Illi paucorum pugnant pro gloria, nos pro patria dimicamus et populi atque nostra libertate et salute ultima* » (I, 12) déclare Tyro aux hommes qu'ils s'apprêtent à mener au combat. L'idéal de Côme est celui du Bohème tellement attaché à la sauvegarde de la *gens* et à l'indépendance du duché qu'il est prêt à mourir pour cette cause, ce qui témoigne d'un fort attachement. Il y a donc un idéal national guerrier qui n'est pas agressif mais défensif. A l'occasion de la bataille contre Léopold, margrave d'Autriche, Vratislav déclare à ses troupes : « *Atqui si alicui vestrum contigerit mori, una mors est hec beatior omni morte, dulci pro patria mori* » (II, 35). Quatre chapitres plus loin, Côme raconte à titre d'*exemplum* la mort de Načerat et Bznata, « *huis patrie immanes columnae* », au cours d'une bataille contre les Saxons. De même, le duc Vladislav et son armée traversent la rivière à la nage pour aller combattre les Polonais et « *optant mori pro patria* » (III, 36).

Le mot *terra* est donc l'expression de l'idée du pays, qui traduit le mieux dans le vocabulaire de Côme le concept de nation. Au sol et au territoire sont attachés les habitants de la Bohême, le pouvoir ducal, les lois et coutumes du duché qui forment un tout, dont Côme considère qu'il faut le chérir et le défendre des menaces extérieures au péril de sa vie. Son sentiment national

s'exprime dans son attachement à ces composante de l'idée qu'il se fait de la Bohême. L'analyse du sentiment de nous dont fait preuve Côme et qu'il prête aux acteurs de son histoire devrait nous permettre de préciser les contours de cette idée de la nation bohème et la force de ce sentiment national.

### 5. *Le sentiment de nous*

L'analyse du terme *nos* devrait nous permettre de comprendre à quelle fréquence et à quels moments Côme mobilise ce pronom personnel pour désigner la communauté nationale. Mais l'analyse doit aussi s'étendre au mot *noster* et *nostras* dont la charge émotionnelle est plus forte. Cela devrait également nous permettre de comprendre autour de quels éléments se cristallise le sentiment national de l'auteur. L'expression du *Wir-Gefühl* est intéressante parce qu'elle traduit le sentiment de solidarité de Côme vis-à-vis de ses compatriotes. La certitude d'appartenir à un tout qui le dépasse montre la force de son sentiment national. Ce *Wir-Gefühl* s'exprime à des moments bien particuliers de la chronique, ce qui est porteur de sens quant à la forme de ce sentiment. Le sentiment de nous est surtout exprimé dans les deux premiers livres et un peu moins dans le troisième, comme pour marquer le sentiment de Côme que le lien national se rompt.

Le « nous » est d'abord atemporel, c'est-à-dire qu'il exprime généralement un lien de solidarité entre tous les Bohèmes, de toutes les générations qui ne font qu'un dans la communauté nationale reconnue comme personne morale. Les Bohèmes évoquent le choix de leurs pères (« *patres nostri* » ; I, 19) pour justifier leur refus de construire la forteresse que Boleslav veut les obliger à bâtir. Après l'exhumation du tombeau d'Adalbert, les soldats déclarent : « *Emendare parati sumus, quicquid in sanctum Dei patres nostri vel nos prevaricati sumus* » (II, 4), ce qui montre qu'ils se sentent responsables des fautes de leurs aïeux parce que leur individualité se construit au sein du groupe, de la communauté nationale, qui transcendent les individus et les époques. Par conséquent le serment du père engage le fils, comme le montre le discours de Kojata qui invoque la promesse faite par Břetislav à son fils Gebhard de le nommer évêque pour convaincre Vratislav de le faire (II, 23). Les pères des hommes alors rassemblés (« *patres nostros* » ; II, 23) ont également juré de choisir Gebhard

pour évêque et Kojata prétend que cela les engage personnellement à faire leur possible pour accomplir cette promesse. Mais le devoir des Bohèmes est également envers la postérité. Pour exhorter ses hommes au combat, Vladislav leur dit : « *Quo nobis adhuc vivere? O sempiternum nobis et nostris posteris dedecus* » (III, 36).

Le « nous » s'exprime dans le rapport de la masse des dominés au duc. C'est la communauté nationale qui choisit d'un seul tenant de se soumettre à l'autorité de Přemysl et de ses descendants : « *Omnia nostra et nos ipsi in tua manu sumus* » (I, 6). Une dialectique s'instaure entre le duc et ses sujets : le duc est parmi « nous » mais premier parmi « nous ». Ce choix de la soumission, dont Côme est conscient du caractère cynique, est préjudiciable aux Bohèmes qui subissent le joug du terrible Boleslav Ier. Le tyran veut leur faire construire une grande forteresse. Ceux-ci tentent de se défendre : « *Ecce in tuis conspectibus assistimus et potius tuo gladio quam inportabili servitutis iugo nostra colla submittimus. Fac, quod velis, non enim tuis obtemperabimus iussis* » (I, 19). Mais le despotisme du duc les rattrape bientôt : « *domine, nostris parce culpis, iam per Omnia tuis obtemperabimus iussis, iam ultro facimus, quecumque velis, ne sis nobis ultra crudelis* ». Néanmoins, Côme utilise plusieurs fois dans le livre III l'expression *nostris dux*, dans un contexte où la fidélité au duc est remise en question. Le contrat social établi au livre I rend les Bohèmes vulnérable aux excès du duc mais ce mode de gouvernement est naturalisé et offre la possibilité d'un ordre social sain et en cela, il ne doit pas être subverti. Dans le cas présent, le sentiment de nous lie de manière indéfectible la *gens bohemica* à son duc.

Dans le nous apparaît régulièrement la figure du traître, du séditionnaire. Les Vršovici en sont le meilleur exemple, eux qui n'ont jamais acceptés de se soumettre à l'autorité des Přemyslides. Côme les dit « *nostris generis hostes domestici* » (I, 42). Ce sont des individus indésirables mais Côme ne les exclut pas de la communauté nationale de par leur naissance. Il en est de même pour ceux qui aident Bořivoj et Wiprecht de Groitzsch, qui sont qualifiés d'hommes « *perfidorum ex nostris* » (III, 36).

A contrario, Côme défend la figure de celui qui combat pour la patrie. Le nous, dans « *nos pro patria dimicamus et populi atque nostra libertate et salute ultima* » (I, 12), représente la communauté nationale dans son ensemble même si en l'occurrence, il ne désigne que les combattants. Côme instaure une solidarité entre lui, les combattants et la communauté

nationale dans son ensemble. Il en fait de même grâce à l'expression « *nostrates* » lors de combats contre les Saxons (II, 39), contre les Polonais (III, 35) et contre les Hongrois (III, 42). A l'occasion de ces guerres, l'indépendance nationale, c'est-à-dire la soumission au duc des Bohèmes plutôt qu'à un autre, est mise en avant. Ce sentiment de révolte collective en réaction à l'invasion étrangère est particulièrement sensible lorsqu'Henri III cherche à s'emparer des richesses amassées lors de la campagne menée par Břetislav en Pologne. Pour sa défense, le duc fait appel au nous :

« *Semper salvo tenore **nostra** legis fuimus et hodie sumus sub imperio Karoli regis et eius successoribus, **nostra** gens numquam extitit rebellis et tibi in omnibus bellis mansit et semper manebit fidelis, si iustitiam tantum **nobis** facere velis. Talem enim **nobis** legem instituit Pippinus, magni Karoli regis filius, ut annuatim imperatorum successoribus CXX boves electos et D marcas solvamus — marcam **nostra** monete CC nummos dicimus — hoc testatur **nostratum**, etas in Etatem; hoc omni anno sine refragatione tibi solvimus et tuis successoribus solvere volumus. At si aliquo preter solitum legis iugo **nos** aggravare volueris, mori potius prompti sumus quam insuetum ferre onus.* » (II, 8)

puis :

« *Bella geris, cesar, nullos habitura triumphos. **Nostra terra** tua est camera, **nosque** tui sumus et esse tui cupimus. Nam qui suos in subiectos sevit, hoste crudeli crudelior noscitur esse; si spectas ad robur tui exercitus, **nos** tibi nec momenta rerum sumus.* » (I, 12)

Le contrat de fidélité qui lie le duc à l'empereur est donc étendu à l'ensemble de la communauté nationale. Le tribut est prélevé sur celle-ci, par conséquent, le duc est l'intermédiaire d'un accord entre l'empereur et les Bohèmes. La communauté nationale est donc engagée vis-à-vis de l'empereur.

Le nous est très souvent évoqué lorsqu'il est question de religion. L'évêque de Prague est appelé *noster pastor*. L'ensemble de la communauté nationale est liée à sa personne en tant que guide spirituel, tandis que le duc est l'autorité temporelle. Ces deux figures font donc partie de la nation. Évidemment, le nous apparaît souvent au moment des élections. Plus intéressant est l'appropriation nationale de saints patrons. Côme appelle Venceslas « notre

patron »<sup>274</sup>, de même qu'Adalbert un peu plus tard<sup>275</sup>. Tous deux sont une nouvelle fois appelés « *nostri patroni* » (II, 46) lorsqu'ils libèrent les prisonniers. Ces patrons de la Bohême font figure de pères spirituels et témoignent d'une certaine conscience nationale bohème à l'instigation de l'Église. Leurs fêtes annuels et les récits hagiographiques, dont ceux-ci, témoignent de l'organisation d'un sentiment national à des fins d'édification. Côme s'insère dans cette culture ecclésiastique et les saints patrons enrichissent sa vision de la nation bohème dont ils font partie intégrante.

La sol de Bohême fait également partie d'un patrimoine national, ainsi qu'en témoigne le rite d'appropriation accomplis par les anciens au début du livre I : « *Salve, terra fatalis, mille votis quesita nobis, olim diluvii tempore viduata homine, nunc quasi monimenta hominum nos conserva incolomes et multiplices nostram sobolem a progenie in progenies* »<sup>276</sup>. Le territoire fait en effet partie intégrante de la nation, enracinée en Bohême. L'expression *nostra terra* (II, 4, 12 ; III, 4) a la même fonction que *terra boemorum* : elle crée un lien indéfectible entre la *gens* et la *terra* qu'elle occupe. Le sol et les ressources de ce territoire sont également patrimonialisés, comme le montre l'expression « *noster iste fluvius Wlitaui* »<sup>277</sup>. La Vltava est pensée comme la rivière de la nation bohème.

---

<sup>274</sup> « *vita vel passione sanctissimi nostri patroni et martyris Wencezlai* », (Bertold Bretholz,... op. Cit., p. 35).

<sup>275</sup> « *Spero enim in misericordia Dei et nostri patroni sancti Adalberti* », (Bertold Bretholz,... op. Cit., p. 85).

<sup>276</sup> Bertold Bretholz,... op. Cit., p. 7

<sup>277</sup> Bertold Bretholz,... op. Cit., p. 219

## Conclusion

Les résultats provisoires de notre étude montrent l'existence d'un certain sentiment national dans la *Chronica Boemorum*, que l'auteur exprime pour une part inconsciemment et pour une autre de manière délibérée, comme corollaire du projet politique qu'il défend. De l'existence de ce sentiment national, rien ne nous permet de conclure à une forme de nationalisme largement partagée par les habitants de la Bohême. Il ne faut pas non plus chercher à dégager de ce texte une essence de la nation tchèque, qui aurait traversé le Moyen Âge et avec laquelle on aurait renouée au XIXe siècle, mais plutôt comprendre les modalités du sentiment particulier d'un individu qu'il faut replacer dans le contexte de la lente émergence d'un sentiment national en Bohême. Côme est chanoine de Prague et se conçoit comme assistant de l'évêque dans sa mission de berger, de guide spirituel de la Bohême. C'est un vieil homme qui décide de composer la première histoire des Bohèmes à partir de ses souvenirs, de témoignages qu'il recueille, de légendes populaires et de sources écrites. Il conçoit son œuvre comme un instrument d'exhortation morale. En effet, la Bohême est en proie à la guerre civile depuis que le trône est disputé entre les petits-fils de Břetislav Ier. A travers sa chronique, Côme montre une pensée pessimiste du pouvoir qui lui permet d'intelligibiliser la situation catastrophique du duché. La corruption des mœurs rend les Bohèmes incapables de vivre en communauté anarchique, d'où la nécessité de choisir des chefs : les Přemyslide. Mais l'avertissement de Libuše montre bien les excès auxquels mènent le système monarchique. La nature même de ce pouvoir explique selon lui les horreurs du temps.

Néanmoins, Côme n'est pas désespéré. Le christianisme apparaît comme le remède aux maux de l'époque. L'écriture de la *Chronica Boemorum* intervient comme un geste salvateur ; celle-ci est conçue comme un recueil de mythes, de légendes, d'*exempla* et de contre-*exempla* dans lequel le clergé de Bohême peut puiser pour exhorter les fidèles à un idéal moral. La chronique de Côme de Prague est bien une œuvre engagée, écrite en réaction à un contexte particulier, pour proposer un projet politique alternatif. Dans ce cadre, Côme ne défend pas les prétentions au trône d'un prince en particulier même s'il rappelle les règles de succession établie par Břetislav Ier. La chronique exhorte les Přemyslide à un idéal de dévotion au duc, de fidélité ainsi que de dévotion chrétienne et propose une conception du pouvoir comme sacerdoce plutôt que comme objet de convoitise. La noblesse doit être le bras armé du pouvoir

ducal, qui doit pouvoir compter sur elle pour défendre le duché et faire régner la justice dans le pays. L'évêque et le clergé de Bohême ont vocation à assister les princes et la noblesse ainsi qu'à répandre la foi chrétienne dans le duché. Ils sont des guides pour les laïcs. L'empereur, à qui le duc de Bohême prête serment de fidélité, est le garant d'une part de l'équilibre entre le pouvoir ducal et le pouvoir épiscopal et d'autre part de la stabilité du trône. En cas de conflit de succession, il doit arbitrer de manière impartiale les conflits entre les différents partis et désigner le duc afin de préserver la Bohême de la guerre civile et du pillage des puissances voisines. Les femmes ne doivent pas s'occuper des affaires temporelles, être de bonnes épouses, de bonnes mères et apaiser l'instinct violent des hommes. La masse du peuple est la grande absente de ce système ; son rôle se cantonne à acclamer l'élection des évêques et le choix des ducs. Voici, en substance, le système politique que défend Côme et qu'il considère comme un idéal d'harmonie.

Mais cet idéal est un idéal politique pour la Bohême ; l'universalisme de Côme est temporel et non spatial. Le chroniqueur se montre encre dans un territoire particulier qu'il se désole de voir ravagé par la guerre civile et dont il défend les intérêts. Côme n'exalte pas seulement le passé glorieux de la Bohême ni une quelconque supériorité mais est au contraire orienté vers l'avenir. C'est de cette manière qu'il faut envisager le sentiment national de l'auteur, profondément imprégné de politique. La nation de Côme est politique. Dans le tableau des nations qu'il dresse, le vecteur commun n'est pas situé sur le plan de la langue mais sur celui de l'unité politique. La nation de Côme est une *gens*, un peuple uni par un pouvoir politique hiérarchisé. Ce pouvoir s'incarne sur une *terra*, celle qu'occupe la *gens* et sur laquelle s'applique les coutumes de cette dernière ainsi que la loi du duc. Mais la *terra* est aussi le lieu où reposent les ancêtres, qui font partie de la nation, et en tant que telle elle est patrimonialisée. La *terra boemorum* est une terre d'élection, vers laquelle Bohemus, l'ancêtre de la nation, a guidé la *gens* et que les ancêtres ont consacrés. La Vltava, la rivière qui traverse Prague, les saints patrons Adalbert et Venceslas et quelques autres éléments constituent également le patrimoine des Bohèmes. Tout cela forme un tout, la nation, qui lie les habitants de la Bohême, rassemblés sous l'autorité du duc, entre eux grâce à un patrimoine commun. Un sentiment de solidarité, de « nous » entre Bohèmes se dégage de la chronique, prérequis à l'établissement d'une communauté nationale. Celui-ci s'exprime à des moments



particuliers : les fêtes religieuses, les élections épiscopales et ducaltes, les guerres, les séjours hors de la patrie...

L'analyse lexicale que nous avons menée nous a permis d'entrevoir la forme originale du sentiment national que Côme exprime dans la chronique. Néanmoins, l'extension de cette étude à un lexique plus large permettrait de préciser ce que nous ne faisons que deviner pour le moment. Dans l'expérience du sentiment national, la construction du regard sur l'autre est fondamentale. Comment celui-ci est-il différencié du nous ? Est-il considéré égal ou inférieur au nous ? Le duché de Bohême est constitué de différents ensembles et il serait intéressant de comprendre comment Côme envisage les rapports entre Bohême et Moravie notamment. Comment peut-on être Bohême et Morave à la fois ? Côme détaille à de nombreuses reprises la description des frontières : celles du duché, des évêchés, des terres seigneuriales... Or, le passage d'une nation à une autre semble fondamental pour un moderne. Mais est-ce le cas chez l'auteur de notre chronique ? L'analyse lexicale pourrait offrir un ensemble de réponses à ces questions.

Plus généralement, dans cette étude, nous avons peu souligné l'importance des données géographiques, en particulier au cours des temps mythiques. Pourtant, Côme s'attache à expliquer l'origine de divers lieux en les situant dans l'espace, en expliquant leur histoire et en précisant leur étymologie. La géographie de Côme est donc spatiale, historique et étymologique. Les lieux définis sont des villes, des monuments, des cours d'eau, etc. L'abondance de ces données géographiques interroge sur leur place dans la vision nationale de l'auteur. La « nation bohème » apparaît comme constitué par un ensemble de lieux, d'espaces qui sont autant de « lieux de mémoires ». Ainsi en est-il de Prague, de la tombe de Tyro, de l'arbre de Daring... Il conviendrait d'énumérer ces lieux, de les placer sur une carte pour comprendre quel réseau ils forment et d'analyser en détail la géographie nationale dans la chronique. Il faudrait également faire une analyse des paysages décrits par l'auteur de la chronique pour voir comment se construit son regard sur la *terra boemorum*.

La force du sentiment national de Côme se préciserait également à nos yeux en la comparant à celles des autres sentiments d'appartenance qui coexistent en lui afin de comprendre comment ils complètent ou se font concurrence. On pense ici notamment au

sentiment d'appartenance à la Chrétienté latine mais aussi au clergé de Bohême, voire aux élites de la nation...

Le contexte de la floraison des « histoires nationales » en Europe centrale et à Kiev au début du XIIe siècle est un élément qui mériterait d'être développé. Une comparaison plus attentive entre la *Chronica Boemorum* et les *Chronicae et gesta ducum sive principum Polonorum* notamment pourrait apporter un meilleur éclairage sur le sentiment national de Côme. Il serait intéressant de déterminer plus précisément à quel point Côme est tributaire de légendes slaves d'origine commune. Pierre Gonneau a déjà en partie exploré cette piste mais une étude lexicale plus attentive aux mots de l'auteur pourrait permettre de mieux comprendre le rapport que Côme entretient avec la slavité. Nous sommes à un tournant puisque le fossé entre christianisme latin et byzantin se creuse de plus en plus. Cette étude devrait être menée en comparaison avec les autres chroniques centre-européenne de l'époque. La piste d'un sentiment d'appartenance commune en Europe centrale (incluant peut-être la Hongrie) est potentiellement intéressante également.

Ces pistes de recherche sont d'autant plus pertinentes que la slavité a été régulièrement questionnée dans l'histoire. Le manuscrit de Bautzen contient une enluminure où l'on voit Čech et Lech, le premier Polonais côte à côte. La *Chronique de Grande Pologne*, rédigée à la fin du XIIIe siècle ou au début du XIVe siècle, propose un nouveau récit des origines où le berceau des Slaves se trouve en Pannonie et où Pan a eu trois fils : Lech, Rus et Čech qui fondent trois peuples. Au XIXe siècle, les racines communes slaves sont réactualisée avec le développement de la slavophilie en Russie notamment dans les années 1840-1860 mais également en Bohême où certains, comme Scheiner (1861-1932) ou Kľofáč (1868-1942), vont jusqu'à imaginer la création d'un vaste État panslave. La slavophilie du XIXe siècle est à l'origine d'une tradition qui aboutit jusqu'à aujourd'hui à la doctrine dite de l'eurasisme. L'origine commune des Slaves est interrogée et utilisée depuis le XVIIIe siècle notamment. Une analyse de la slavité chez Côme serait donc d'autant plus intéressante si elle était resituée dans le temps, dans la perspective de la construction lente et partielle d'un sentiment d'appartenance slave.

Par ailleurs, le concept même d'Europe centrale (Pologne, Bohême, Hongrie) est contestée par la communauté scientifique, comme ne renvoyant à aucune réalité médiévale dans les

textes. L'étude du regard sur les autres peuples d'Europe centrale permettrait de mieux éclairer ce débat et de mieux déterminer la pertinence de ce concept pour décrire les réalités du XII<sup>e</sup> siècle dans cette partie de l'Europe. Plus généralement, l'analyse comparée des toutes ces chroniques est intéressante du point de vue de l'histoire culturelle, de la transmission et de la circulation des récits en permettant de mettre en évidence et d'étudier les thématiques communes. Elle pourrait permettre de nous éclairer sur l'existence potentielle d'une communauté de pensée et de culture en Europe centrale et dans le monde slave.

Le sentiment national exprimé dans la chronique des Bohèmes est celui d'un clerc du XII<sup>e</sup> siècle, dont le point de vue est peut-être assez différent des autres membres d'un clergé fortement constitué d'Allemands. Quant au sentiment national des laïcs, la chronique ne nous permet en aucun cas de statuer sur lui, puisqu'elle est le reflet de la pensée de Côme et non des Bohèmes. Néanmoins, il s'agit d'un cas intéressant qui, replacés dans le temps long donne certainement des éléments de compréhension sur l'évolution et le développement du sentiment national en Bohême. L'élargissement du corpus d'étude aux continuateurs de Côme du XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle permettrait de comparer le sentiment national de Côme avec celui d'autres clercs, qui appartiennent parfois à d'autres institutions (le chanoine de Vyšehrad, le moine de Sázava) et qui surtout sont plus tardifs. Au XIII<sup>e</sup> siècle se développent la royauté, la noblesse, les villes, la colonisation allemande. Ces phénomènes rendent obsolète l'image que Côme se fait de la nation bohème ; les chroniqueurs prennent nécessairement acte de l'apparition de nouveaux acteurs et de la mutation des anciens.

La comparaison avec les nouvelles chroniques des Bohèmes de la fin du Moyen Âge semble également prometteuse. Dans un contexte très différent, Dalimil reprend les événements racontés par Côme mais les raconte à sa manière. Pour ne citer que ce passage, l'épisode où Oldřich rencontre Božena est réécrit dans une perspective anti-allemande, qui reflète le conflit du début du XIV<sup>e</sup> siècle entre la noblesse tchèque et la bourgeoisie allemande. Le duc lui dit : « Je préfère t'épouser toi, Božena, une paysanne tchèque, qu'une reine allemande ». La chronique de Dalimil est écrite dans une perspective différente qu'Éloïse Adde qualifie de projet identitaire « qui vise à pourvoir la nation tchèque d'un ciment fédérateur, à travers la construction d'une passé commun faiseur de sens »<sup>278</sup>. Dalimil est en rupture avec la tradition

---

<sup>278</sup> Éloïse Adde, « La *Chronique de Dalimil* et les débuts de l'historiographie nationale en langue vulgaire », *Revue de l'IFHA*, n° 3, Francfort-sur-le-Main, 2012, pp. 119-125.

historiographique, notamment parce qu'il écrit en Tchèque mais il serait intéressant d'analyser dans quelle mesure il hérite de Côme et à quel point il se réapproprie cet héritage. Éloïse Adde écrit que « Dalimil propose à ses lecteurs une vision de l'histoire tout à fait novatrice par rapport à la tradition historiographique tchèque fondée par Côme (1125). Cette vision rompt en effet avec l'histoire contemplative comme description de l'accomplissement des plans divins, pour livrer un message engagé politiquement, tourné vers l'avenir et revisitant le passé à l'aune des événements du présent »<sup>279</sup>. Cette affirmation est à nuancer au vu de ce que l'on a montré sur la dimension politique de la *Chronica Boemorum* qui constitue également un « programme politique » comme elle qualifie la chronique de Dalimil.

Éloïse Adde a également déclaré à propos de sa thèse : « A partir des quatorze manuscrits de la chronique, copiés aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, nous avons entrepris de saisir les motivations des copies successives à travers l'environnement textuel des différents *codices*, les ajouts et les mentions marginales. Ce travail nous a permis de situer dans le temps le décalage entre les visées premières de l'auteur [...] et une réception de plus en plus restreinte de l'œuvre »<sup>280</sup>. Nous aurions tout intérêt à s'inspirer de son travail et à mener une étude attentive de la tradition manuscrite qui a certainement beaucoup de choses à nous apprendre sur la réception de la chronique de Côme à travers les siècles. Une telle étude devrait s'appuyer sur les différents travaux déjà menés à ce sujet et notamment la description codicologique qu'a fait Bertold Bretholz<sup>281</sup> mais les nouvelles technologies à la disposition des chercheurs devraient permettre de faire des découvertes inédites.

Par ailleurs, une étude de la réception de la *Chronica Boemorum* et du développement du sentiment national en Bohême ne serait vraiment complète que si elle prenait en compte l'iconographie médiévale. Celle qu'offre la tradition manuscrite est assez pauvre mais la prise en considération de sources non-écrites offrent de nouvelles perspectives. Pour ne citer que cet exemple, la rotonde de la Vierge Marie et de sainte Catherine, à Znojmo, contient une grande fresque montrant Přemysl accompagné de ses bœufs<sup>282</sup>. On y voit l'ancêtre de la dynastie ducal entouré des messagers qui viennent lui annoncer la nouvelle de son élection

<sup>279</sup> Ibid.

<sup>280</sup> Ibid.

<sup>281</sup> Bertold Bretholz, ... op. Cit., p. XLV-LXXXV.

mais aussi en arrière-plan un arbre à trois branches. Tout concorde ici avec le récit de Côme et il serait intéressant d'étudier comment le pouvoir royal développe un imaginaire national à partir de l'œuvre de Côme pour conforter son assise sur la Bohême.

L'historiographie contemporaine de l'émergence des Habsbourg serait également intéressante à étudier pour comprendre comment l'histoire des origines nationales est réactualisée à l'aune des enjeux du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècles : lutte entre les ordres et le roi, conflits religieux, développement de l'absolutisme...

Enfin, l'analyse de la récupération du récit de Côme par l'historiographie depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle paraît prometteuse. Il est frappant de constater que le livre I de l'histoire de la Bohême de František Palacký adopte la chronologie de la chronique de Côme. On peut également s'étonner de retrouver chez cet historien certains clichés sur les Allemands déjà présent chez Côme, comme l'avarice. L'étude de la réception de la *Chronica Boemorum* par le « Père de la Nation » s'avérerait assurément fructueuse. Le Moyen Âge étant au cœur des débats historiographiques du XIX<sup>e</sup> et de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, notamment dans la querelle entre historiens allemands et tchèques, il y a tout lieu de penser que les débats sur les relations de la Bohême avec le Saint-Empire et sur le peuplement allemand se nourrissent de la *Chronica Boemorum*. Plus largement, on peut aisément imaginer que l'évolution de la réception de celle-ci suit de près celle de l'historiographie en général et des nationalismes.

Toutes ces pistes de recherche ont largement de quoi alimenter un mémoire de M2 et même une thèse. Dans un premier temps, il nous faudra compléter en profondeur l'étude du sentiment national chez Côme, préciser les données sur la tradition manuscrite et détailler le panorama historiographique dépeint en introduction et commencer à analyser certaines récupérations idéologiques de la chronique.

---

<sup>282</sup> Cf Annexe 5

# Bibliographie

## I Éditions de la Chronique de Côme de Prague

Bertold Bretholz, *Cosmae pragensis chronica boemorum*, Berlin, 1923.

Karel Hrdina (traduit par), *Kosmova Kronika česká*, Prague, 1950.

Franz Huf, *Cosmas von Prag: Die Chronik Böhmens*, 2 volumes, Essen-Stuttgart, 1987.

Lisa Wolverton (traduit par), *The Chronicle of the Czechs by Cosmas of Prague*, Washington D.C., 2009

Maria Wojciechowska (traduit par), *Kosmasa Kronika Czechów*, Varsovie, 1968.

## II Travaux sur Côme de Prague depuis 1887

František Palacký, *Würdigung der alten böhmischen Geschichtsschreiber*, Prague, 1830, p. 1-32.

Joseph Loserth, « Studien zu Cosmas von Prag », *Archiv für österreichische Geschichte*, LXI, Vienne, 1880.

Dušan Třeštík, *Kosmas*, Prague, 1966.

Dušan Třeštík, *Kosmova kronika česká*, Prague, 1968.

Wilhelm Wegener, „Tschechisches Nationalgefühl und Nationalbewußsein bei Cosmas von Prag“, in *Ethnos*, 5, 1967, p. 208-225.

Josef Bujnoch, “Gallus Anonymus und Cosmas von Prag. Zwei Geschichtsschreiber und Zeitgenossen in Osteuropa in Geschichte und Gegenwart”, in Hans Lemberg, Peter Nitsche, Erwin Oberlander, Manfred Alexander et Hans Hecker(sous la direction de), *Festschrift für Günther Stökl zum 60. Geburtstag*, Cologne-Vienne, 1977, pp. 301-15.

Winfried Baumann, *Die Literatur des Mittelalters in Böhmen. Deutsche, lateinische tschechische Literatur vom X. bis zum XV. Jahrhundert*, Munich-Vienne, 1978.

Peter Hilsch, „Herzog, Bischof und Kaiser bei Cosmas von Prag“, in *Geschichtsschreibung und geistiges Leben im Mittelalter*, Festschrift H.Löwe, Cologne-Vienne, 1978, p. 356–372.

R. Schmidt, „Die Einsetzung der böhmischen Herzöge auf den Thron in Prag“, in H. Beumann et W. Scöder, *Nationes, t. 1*, Sigmaringen, 1978, pp. 439-463.

Vladimír Karbusický, *Anfänge der historischen Überlieferung in Böhmen. Ein Beitrag zum vergleichenden Studium der mittelalterlichen Sängerepen*, Cologne-Vienne, 1980.

Marie Bláhová, „Zur Fälschung und Fiktion in der offiziellen Historiographie der Zeit Karls IV“ in *Fälschungen im Mittelalter. Internationaler Kongreß der Monumenta Germaniae Historica*, 5, Hannovre, 1988, p. 377-94.

Jacek Banaszkiewicz, « Entre la description historiographique et le schéma structurel. L'image de la communauté tribale : l'exemple des Lučane dans la *Chronica Bohemorum* de Kosmas vers 1125 », in Jean-Philippe Genet (édité par), *L'historiographie médiévale en Europe*, Paris, 1991, p. 165-175

Marie Bláhová, „Die Beziehungen Böhmens zum Reich in der Zeit der Salier und frühen Staufer im Spiegel der zeitgenössischen böhmischen Geschichtsschreibung“, *Archiv für Kulturgeschichte*, 74, 1992, p. 23-48.

Lars Boje Mortensen, “The Glorious Past: Entertainment, Example or History? Levels of Twelfth-century Historical Culture”, *Culture and History*, 13, Copenhagen, 1994, p. 57-71.

Norbert Kersken, *Geschichtsschreibung im Europa des “Nationes” : Nationalgeschichtliche Gesamtdarstellung im Mittelalter*, Cologne, 1995, pp. 573-582.

Octav-Eugen De Lazero, “The Dynastic Myth of the Přemyslids in Cosmas of Prague's «Chronica Bohemorum»”, *Annual of Medieval Studies at the CEU*, Budapest, 1996-1997.

Bernhard Töpfer, *Urzustand und Sündenfall in der mittelalterlichen Gesellschafts – und Staats – theorie*, Stuttgart, 1999, p. 133-139.

Norbert Kersken, „Die Anfänge nationaler Geschichtsschreibung im Hochmittelalter: Widukind von Corvey, Gallus Anonymus, Cosmas von Prag, Gesta Hungarorum“ in Wieczorek Alfried et Hinz Hans-Martin *Europas Mitte um 1000. Beiträge zur Geschichte, Kunst und Archäologie*, 3, Stuttgart, 2000, p. 863-867.

Norbert Kersken, “High and Late Medieval National Historiography”, in Deliyannis Deborah Mauskopf, *Historiography in the Middle Ages*, Leiden, 2003, p. 181-215.

Anna Aurast, „Wir und die Anderen. Identität im Widerspruch bei Cosmas von Prag.“, in: *Das Mittelalter: Perspektiven mediävistischer Forschung*, 10, 2005, vol. 2, p. 28–37

Marie Bláhová, „The Function of the Saints in Early Bohemian Historical Writing“, in Lars Boje Mortensen, *The Making of Christian Myths in the Periphery of Latin Christendom (c. 1000-1300)*, Copenhagen, 2006, p. 83-119.

Pierre Gonneau, « Récits des origines et fondation des dynasties slaves à travers les premières chroniques polonaise, russe et tchèque », *Annuaire de l'Ecole pratique des hautes études, Section des sciences historiques et philosophiques*, 141, p. XXI-XLIX, Paris, 2011.

Martin Wihoda, „Kosmova kronika a počátky českého historického myšlení“, in *Kosmas, Kronika Čechů*, Prague 2011, pp. 5-20

## **II Histoire de la Bohême médiévale**

Pavel Bělina, Petr Čornej et Jiří Pokorný (sous la direction de), *Histoire des pays tchèque*, Paris, 1995.

Petr Charvát, *The Emergence of the Bohemian State*, Boston, 2010.

Jörg K. Hoensch, *Histoire de la Bohême*, Paris, 1995.

David Kalhous, *Anatomy of a Duchy*, Boston, 2012.

Jan Klápště, *The Czech Lands in Medieval Transformation*, Boston, 2011.

Antoine Marès, *Histoire des tchèques et des slovaques*, Paris, 2005

Robert Mandrou et Joseph Macek, *Histoire de la Bohême des origines à 1918*, Fayard, 1984

Dušan Třeštík, « Anfänge der böhmischen Geschichtsschreibung : Die ältesten Prager Annalen », *Studia Zródloznawcze*, 23, Varsovie-Poznan, 1978, p. 1-37.

Lisa Wolvertson, *Hastening toward Prague: Power and Society in the Medieval Czech Lands*, Philadelphia, 2001.

Vladimír Karbusický, *Anfänge der historischen Überlieferung in Böhmen. Ein Beitrag zum vergleichenden Studium der mittelalterlichen Sängerepen*, Cologne-Vienne, 1980.



#### **IV Historiographie médiévale de l'Europe centrale**

Eloïse Adde, *La Chronique dite de Dalimil et l'historiographie médiévale nationale tchèque en langue vulgaire en Bohême*, thèse sous la direction du professeur Jean-Philippe Genet, Université de Paris-I, soutenue en 2011.

Éloïse Adde, « *La Chronique de Dalimil* et les débuts de l'historiographie nationale en langue vulgaire », *Revue de l'IFHA*, n° 3, Francfort-sur-le-Main, 2012, pp. 119-125.

Zbigniew Dalewski, *Ritual and Politics: Writing the History of a Dynastic Conflict in Medieval Poland*, Boston, 2008.

Marie-Madeleine De Cevins, *L'Europe centrale au Moyen Âge*, Rennes, 2013.

Gábor Klaniczay, *Holy Rulers and Blessed Princesses: Dynastic Cults in Medieval Central Europe*, traduit par Éva Pálmai, Cambridge, 2002.

Andrzej Pleszczyński, *The Birth of a stereotype, Polish Rulers and their Country in German Writings c.1000 A.D.*, Boston, 2011.

#### **V Sur la nation au Moyen Âge**

Colette Beaune, *Naissance de la nation France*, Paris, 1985.

Colette Beaune, « Nation », in Claude Gauvard, Alain de Libera et Michel Zink (sous la direction de), *Dictionnaire du Moyen Âge*, Paris, 2002, pp. 966-967.

Carlrichard Brühl, *Naissance de deux peuples, Français et Allemands (IXe – XIe siècles)*, Paris, 1995.

Rudolf Buchner, « Kulturelle und politische Zusammengehörigkeitsgefühle im europäischen frühmittelalter », *Historische Zeitschrift*, 207, Francfort, 1969, pp. 562-583.

Cl. Carozzi, H.Taviani-Carozzi, *Peuples du Moyen Âge : problèmes d'identification*, Aix-en-Provence, 1996.

J. Ehlers, « Nation », *Lexikon des Mittelalters*, Munich-Zürich, 1993, tome 6, col. 1035-1040.

Th. Eichenberger, *Patria. Studien zur Bedeutung des Wortes im Mittelalter (6. – 12. Jahrhundert)*, Sigmaringen, 1991.

Geary Patrick, *Quand les nations refont l'histoire : l'invention des origines médiévales de l'Europe*, Flammarion, Paris, 2011.

František Graus, « Nationale Deutungsmuster der Vergangenheit in spätmittelalterlichen Chroniken », in O. Dann , *Nationalismus in vorindustrieller Zeit*, Munich, 1986, p. 35-52.

J.-M.Moeglin , « Nation et nationalisme du Moyen Âge à l'époque moderne », *Revue Historique*, 301/3, 1999, p. 537-553.

Pierre Monnet, « Nation et nations au Moyen Âge : introductions », in *Nation et nations au Moyen Âge. Actes du XLIVe Congrès de la SHMESP*, Paris, 2014.

Claudius Sieber-Lehmann , “Nationen”, in M.Meinhardt , A. Ranft et St. Selzer (sous la direction de), *Mittelalter*, Munich, 2007, p. 275-280.

K.-F. Werner, « Les nations et le sentiment national dans l'Europe médiévale », *Revue historique* , 244, 1970, p. 285-304.

K.-F. Werner, « Volk, Nation, Nationalismus », Brunner O., Conze W. et Koselleck R. (sous la direction de), *Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, Stuttgart, 1992, tome 7, p. 171-245.

Bl. Wilfert , « Nation et nationalisme », in Chr. Delacroix , Fr. Dosse , Garcia P. et N. Offenstadt (sous la direction de), *Historiographies. Concepts et débats*, vol. 2, Paris, 2010, p. 1083-1096.

Benedykt Zientara , “Populus – Gens –Natio. Einige Probleme aus dem Bereich der ethnischen Terminologie des frühen Mittelalters », O. Dann, *Nationalismus in vorindustrieller Zeit*, Munich, 1986, p. 11-20.

## **VI Sur l'enseignement à Liège**

Charles Dereine, « L'Ecole canonique liégeoise et la réforme grégorienne », in *Annales du 33<sup>e</sup> Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique*, Tournai, 1949, tome 2, 1951, p. 79-94.

Jean-Louis Kupper, « L'enseignement », in *Liège et l'église impériale. XIe-XIIIe siècles*, Paris, 1981, p. 375-383.

Jean-Louis Kupper, *Notger et Liège. L'an mil au coeur de l'Europe*, Liège, 2008

Godefroid Kurth, « L'instruction publique », in *Notger de Liège et la civilisation au Xe siècle*, tome 1, Paris, 1905, p. 251-299.

Emile Lesne, « Les écoles liégeoises », in *Histoire de la propriété ecclésiastique en France*, tome 5, Lille, 1940, p. 349-361.

Édouard de Moreau, *Histoire de l'Église en Belgique*, tome 2, Bruxelles, 1945 [2<sup>e</sup> édition], p.

Christine Renardy, *Le Monde des maîtres universitaires du diocèse de Liège. 1140-1350*, Paris, 1979.

Christine Renardy, « Les écoles liégeoises du XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècle : grandes lignes de leur évolution », in *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 57, fascicule 2, Bruxelles, 1979, p. 309-328.

## **VII Autres**

Benedict Anderson, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, 2006.

Hervé Beaudin, *L'idée de nation*, thèse sous la direction du professeur Claude Polin, Université Paris-Sorbonne, soutenue en 2012.

St.Berger , Chr. Lorenz (sous la direction de), *The Contested Nation : Ethnicity, Class, Religion and Gender in National Histories*, 2008.

St.Berger , Chr. Lorenz (sous la direction de), *Nationalizing the Past: Historians as Nation Builders in Modern Europe*, 2010.

Jacques Dalarun, « Regards de clerc », in Georges Duby et Michelle Perrot (sous la direction de), *Histoire des femmes en Occident*, II, *Le Moyen Âge* (sous la direction de Christiane Klapisch-Zuber), Paris, 2002 [1991 pour la première édition], p. 33-63.

R. J. Evans et G.-P. Marchal, *The Uses of the Middle Ages in Modern European States. History, Nationhood and the Search for Origins*, 2010.

T. Frank et Fr.Hadler (sous la direction de), *Disputed Territories and Shared Pasts. Overlapping National Histories in Modern Europe*, 2010.

Jason Glenn, *Politics and History in the Tenth Century : The Work and World of Richer of Reims*, Cambridge, 2004.

Bernard Guenee, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, 1980.

Eric Hobsbawm, *Nations et nationalisme depuis 1780*, Paris, 2001.

Eric Hobsbawm et Terence Ranger, *L'invention de la tradition*, Paris, 2006.

C. Stephen Jaeger, *Envy of Angels : Cathedral Schools and Social Ideals in Medieval Europe, 950-1200*, Philadelphie, 2000.

Jana Nechutová, *Die lateinische Literatur des Mittelalters in Böhmen*, Cologne-Vienne-Weimar, 2007.

Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ? : Conférence faite en Sorbonne, le 11 mars 1882*, Paris, 1882.

Milan Řepa, « The Czechs, Germans and Sudetenland : Historiographical Dispute in the « Heart of Europe » », in Tibor Frank et Frank Hadler (édité par), *Disputed Territories and Shared Pasts. Overlapping National Histories in Modern Europe*, Basingstoke, 2011, p. 303-328.

D. Schnapper , “Nation”, Sylvie Mesure et Patrick Savidan (sous la direction de), *Le Dictionnaire des sciences humaines*, Paris, 2006, p. 811-813.

Beryl Smalley, *Historians in the Middle Ages*, Thames and Hudson, Londres, 1974, 79ff.

Anne-Marie Thiesse, *La creation des identités nationales. Europe XVIIIe-XXe siècle*, Paris, 2001.

# Annexes

## *1. Traduction des préfaces*

### **Prologue adressé à Sévère.**

Côme, doyen de l'église de Prague en nom seulement, souhaite à maître Sévère, placé à la tête de l'église de Mělník, doué tant en sciences littéraires que par l'intelligence spirituelle, l'accès au royaume céleste. Me soumettant à votre paternité avec toute la dévotion et tout l'amour de mon esprit - j'en prends Dieu à témoin -, si grand que la raison humaine ne peut l'exprimer. L'amour vrai ne peut avoir rien de secret ou de caché, qui ne soit pas dit à celui que l'on estime par un amour sincère. Si cet amour vrai n'était pas présent pour moi, je ne me serais pas permis d'offrir ceci, mes divagations séniles, à un homme d'une telle autorité. Je cherchai quelque chose d'agréable et de futile à vous offrir, mais je n'ai rien trouvé d'aussi plaisant que ma petite œuvre. En effet, si nous rions de bon cœur lorsque nous voyons quelqu'un se heurter le pied contre une pierre, vous verrez tant de heurts de ma part dans cette ouvrage, tant d'achoppements grammaticaux, que si vous souhaitiez rire de chacun de ceux-là, vous pourriez profiter au-delà de la mesure qui caractérise l'homme. Portez-vous bien. Que ces sénilités gâteuses vous plaisent ou qu'elles vous déplaisent, je demande qu'aucun troisième œil ne les voit.

### **Préface à l'œuvre ci-dessous, adressée à maître Gervais**

A l'archidiacre Gervais, pleinement imprégné de toutes les études des arts libéraux et pénétré de sagesse dans toute sorte de savoirs, de la part de Côme, à peine digne d'être dit ce qu'il est

dit, nous serviteur des serviteurs de Dieu et de saint Venceslas, un discours et un cadeau en témoignage d'un amour mutuel. Quand tu recevras cette petite feuille, sache que je t'ai envoyé une chronique des Bohèmes, non pas polie par les agréments de la Grammaire, mais rédigée modestement et difficilement en Latin, que j'ai décidé de faire examiner par ta prudence exceptionnelle afin qu'elle soit rejetée entièrement par ton jugement sagace, pour que personne ne la lise, ou bien, si elle est destinée à la lecture, qu'elle soit d'abord lissée par ton examen, ou plutôt, je demande qu'elle soit intégralement dénoyautée par ton Latin. Je n'ai jugé de valeur de valeur dans mon travail que ceci que toi, à qui Dieu a conféré la sagesse, ou bien d'autres plus savants encore - comme Virgile a utilisé la destruction de Troie et Stace l'Achilléide – utilisent mon œuvre comme matériau, par lequel ils fassent connaître leur sagesse et exaltent le souvenir de leur nom pour des siècles. C'est pourquoi j'ai choisi de commencer ce récit avec les premiers habitants de la terre des Bohèmes et par le peu qui m'en a été raconté par des contes fabuleux de vieillards, je l'offre à l'amour de tous les hommes de bien, autant que je peux et sais le faire, non par convoitise des louanges humaines, mais pour que tout ce qui m'en a été transmis ne soit pas oublié car j'aspire toujours à plaire aux hommes bons et expérimentés, aussi je ne crains pas de déplaire aux illettrés et aux ignares. En effet, je sais qu'il y aura des rivaux et que ceux-ci mourront de rire quand ils verront l'aspect de cet ouvrage. Mais ces hommes sont seulement instruits à outrager les autres et ne savent rien produire de bon par eux-mêmes. De telles personnes le prophète chante : « Ils sont habiles à faire le mal, ils ne savent pas faire également le bien ». Ils regardent seulement avec les yeux de Lyncée et attachent de mémoire dans leur cœur, comme dans de l'acier, les phrases impropres et les passages où mon esprit somnolent a buté. Quoi d'étonnant ? Le bon Homère somnole parfois. Je ne suis ni épouvanté par les outrages malveillants de ceux-ci, ni flatté par leurs caresses ironiques. Que ceux qui le veulent lisent, que ceux qui ne le veulent pas

s'abstiennent. Quant à toi, cher frère, si tu m'aimes, moi, ton ami, si tu es touché par mes supplications, mets ton esprit autour de tes reins, prends dans ta main un grattoir, une bouteille et une plume pour que tu grattes ce qui est en trop et que tu ajoutes ce qui manque. Change ce qui est dit improprement en phrases propres, pour que ma stupidité soit soulagée par ton esprit. Je ne rougis pas d'être corrigé par un ami, moi qui prie vivement mes amis de me corriger avec grande affection. Ce premier livre contient les actions des Bohèmes, dans la mesure où mes connaissances me l'ont permis, accomplies jusqu'aux temps de Břetislav Ier, le fils du duc Oldřich. Je n'ai commencé à compter les années de l'incarnation du Seigneur qu'à partir de Bořivoj, premier duc catholique, parce qu'au début de ce livre, je n'ai pas voulu inventer et je n'ai pas trouvé de chronique pour savoir quand où à quelle époque ont eu lieu les faits que tu liras maintenant, dans ce qui suit. Porte-toi bien. Sur ton ordre, ou bien j'expliquerai le reste, ou bien je m'arrêterai à ce stade et je fixerai un terme à mes inepties. Vis, prends soin de toi, ne cède pas à mon désir mais agis. Cette chronique a été composée durant le règne de l'empereur des Romains Henri IV [V], le gouvernement de la sainte église de Dieu du pape Callixte, aux temps du duc des Bohèmes Vladislav, en même temps que l'épiscopat d'Herrman sur l'église de Prague. Les années qui suivent sont datées par rapport aux années du Christ et aux indictions.

***Proemium à Clément ,abbé de l'église de Břevnov.***

A Clément, père spirituel du monastère de Břevnov, dont le nom reflète la réalité, qui se consacre toujours à la contemplation; de la part de Côme, à peine digne d'être dit doyen, représentant de la communauté des anges. J'ai beaucoup résisté à envoyer une chose si digne

de charité à un homme si saint, pour qui le poids de l'or et de l'argent sont sans valeur et pour qui seules les choses spirituelles sont plaisantes, j'ai considéré que le mieux serait de suivre ta volonté. En effet, je me suis aperçu par ton clerc appelé Dieudonné, qui est devenu intime pour moi, que tu voulais volontiers voir les oraisons funèbres que j'avais autrefois écrites pour Gervais. Conforté par l'occasion qui m'était offerte, ou plutôt poussé par la certitude que tu es mon ami, j'adresse à ta paternité non seulement ce que tu as désiré mais aussi, en vérité, pour ainsi dire un livre de ce que je présume séparer, dans la mesure de ce qu'il m'a été permis de connaître, le temps de Břetislav, fils du duc Oldřich, de celui de son fils Vratislav. Ô révérend père, quoique tu ne cesses pas de boire les écritures divines et que tu épuises toujours la fontaine des philosophies profondes, cependant ne dédaigne pas de tremper tes lèvres sacrées dans ce liquide léger. En effet, il arrive souvent qu'après un vin fort et des coupes soporifiques, une soif naturelle s'abatte parfois sur l'homme et que l'eau pure soit plus douce que les boissons suaves. Il arrive souvent que le soldat de Mars, qui sue en armes se plaise à se mêler aux danses de vierges, ou assiste les enfants dans leurs jeux en cercle. Ainsi, toi, ô très saint père, abandonne tes volumes grandioses et syllogistiques et parcours cette petite œuvre qui est la mienne, de sens puérile, d'un style rustique, dans laquelle tu trouveras un certain nombre de choses dignes de mépris et de dérision que tu devrais retenir de mémoire afin qu'avec la sagesse que Dieu t'a confié, tu puisses un jour les corriger à la perfection. A certains endroits, tu trouveras aussi des semblants de vers métriques. Sache que je suis bien incapable de faire des vers. Porte-toi bien.



### **Apologie au troisième livre du même ouvrage par le doyen cité plus haut.**

Assuré de l'approbation de Dieu, j'ai déjà accompli ce que je crois t'avoir promis lecteur. J'ai déjà mené mon récit des actions originelles ou des temps écoulés jusqu'aux temps de Břetislav le Jeune, en évoquant peu de choses de la longue histoire. Mais la raison pour laquelle j'ai décidé d'interrompre ce travail pressant n'est pas hors de propos. En effet, il est plus utile de se taire complètement sur les hommes des temps modernes que de dire la vérité, parce que la vérité engendre toujours de la haine et nous courrions ainsi à la perte. Mais si nous écrivions en nous écartant du chemin que les choses prennent, déviant de la vérité, nous tombons dans les flatteries et les mensonges, alors que les causes sont connus de tous. Si vraiment les hommes de ce temps, dénués de vertu, cherchent à se parer seulement de louanges ; leur grande démente est de vouloir être décorés des faveurs plutôt que d'œuvrer à être digne de faveurs. Et pourtant, il n'en était pas ainsi au temps des anciens – qui il est vrai – étaient très dignes de la louange -, qui fuyaient pourtant les louanges que les modernes recherchent. Ce qui était une honte pour ceux-là est un honneur pour ceux-ci. Si nous racontions en toute transparence leurs actions avec une plume – certaines d'entre elles n'ont pas été accomplies avec Dieu – sans aucun doute nous n'échapperions pas à faire offense à certains qui vivent toujours. Il y a des hommes nouveaux et des hypocrites qui n'ont d'autres réponses prêtes à sortir à la voix du duc que « Oui, seigneur », un autre « Il en est ainsi, seigneur », un troisième « Fais ainsi, seigneur ». Et il n'en était pas ainsi autrefois. En effet, le duc entretenait avec grand soin celui qui opposait le bouclier de la justice raisonnable face à l'iniquité et qui réprimait par le seul mot de vérité les mauvais conseillers et ceux qui déviaient du chemin de l'équité. Aujourd'hui, il n'y a plus ou peu de tels hommes . Mais s'il y en a, comme ils se taisent, c'est comme s'il n'y en avait pas. En effet, il est égal aux yeux de la justice de taire la

vérité ou de céder au mensonge. Ainsi il nous paraît plus sûr de raconter un rêve, que personne ne peut rapporter comme un témoignage, que d'écrire les faits des hommes présents. C'est pourquoi nous laissons le soin d'exposer les faits à la postérité. Mais cependant, nous ne serions pas innocent de passer là-dessus, aussi nous occuperons nous de noter sommairement quelques petites choses.

## *2. Résumé synthétique de la Chronica Boemorum*

### **Livre I**

Prologue adressé à Sévère, évêque de Mělník, dans lequel Côme se montre humble quant à son travail.

Préface adressée à l'archidiacre Gervais dans laquelle Côme adopte un ton humble et demande au dédicataire d'être compréhensif et tolérant et de juger amicalement son travail. Il expose l'objet de ce 1<sup>er</sup> livre, sa méthode et explique qu'il ne datera les événements qu'à partir du règne de Bořivoj I<sup>er</sup> (894). Il précise la date de composition.

1. Après le Déluge et la Tour de Babel, les enfants de Noé se dispersent partout sur la terre et certains arrivent en Germanie.
2. Côme localise la Germanie dans la carte du monde et décrit l'état sauvage dans lequel elle se trouve alors. Il raconte ensuite comment les 1<sup>ers</sup> Tchèques s'installent dans leur pays (certainement autour du Mt Říp). Bohemus annonce à ses compagnons que c'est la terre qu'ils cherchaient et ceux-ci proposent de lui donner le nom de Bohemia en son honneur.
3. Côme décrit cette ère comme un âge d'or où les hommes étaient purs, innocents de tout péché, par contraste avec sa propre époque. Il explique que la prospérité a fini par corrompre ces hommes, certains ont commencé à pécher. Les Bohèmes, qui n'avaient ni prince ni juge, ont commencé à se tourner vers les meilleurs d'entre eux. Parmi ces derniers, on distinguait particulièrement Croc, homme riche et sage, qui eut 3 filles.

4. Portrait de la 1<sup>e</sup> : Kazi. Portrait de la 2<sup>e</sup> : Teta. Portrait élogieux de la 3<sup>e</sup>, Libuše, dont la sagesse fait que les Tchèques la prirent comme juge après la mort de son père. Deux citoyens demandent à Libuše de trancher dans un conflit à propos des limites de leurs champs. L'un d'eux finit par dire qu'une femme n'est pas bien placée pour juger de ce genre d'affaire. Libuše approuve ces paroles et dit qu'elle va prendre un époux qui sera plus digne d'être juge dans les querelles qui opposent les Bohèmes et que ceux-ci prendront comme duc. Les 3 sœurs, douées de sorcellerie, se rassemblent et désignent en secret l'homme en question.

5. Les 3 sœurs rassemblent le peuple en assemblée et Libuše du haut de son trône les blâme et tente de les dissuader de prendre un chef qui les priverait pour toujours de leur liberté et dont elle définit les prérogatives. Cependant, le peuple confirme vouloir un duc. Alors Libuše désigne l'endroit où se trouve cet homme, du nom de Přemysl, et demande qu'on aille le chercher.

6. L'assemblée désigne quelques émissaires qui vont à la rencontre de Přemysl et lui annonce la nouvelle. L'homme plante une branche de noisetier dans le sol de laquelle jaillissent 3 branches dont 2 se meurent et la dernière grandit plus encore. Přemysl explique aux émissaires abasourdis que d'une progéniture il y a toujours plusieurs rejetons mais qu'un seul doit dominer et que c'est pour ça qu'il a été choisi par Libuše.

7. Přemysl et les émissaires se mettent en route et discutent en chemin.

8. Rencontre de Přemysl et Libuše. Résumé du règne de Přemysl avec lequel commence le règne de la Loi.

9. Devant l'assemblée des anciens, Libuše délivre une prophétie qui annonce la création de Prague et l'arrivée de Venceslas et Adalbert. En ce temps, les femmes vivaient comme des Amazones et pillaient la région. Elles étaient installées à Děvín, près de Prague. Alors, les hommes construisirent Vyšehrad juste à côté. Ils vivaient de temps en temps en paix et de temps en temps en guerre. Un jour, Děvín brûla et depuis ce temps, les femmes vivent sous la domination des hommes. Přemysl finit par mourir. Côme énumère la liste de ses successeurs mais se justifie de ne rien dire sur eux car ils étaient de mauvais chefs et parce que personne n'a écrit sur eux en leur temps.

10. A la fin du IXème siècle, Bořivoj est le 1er duc à être converti au christianisme par Méthode. Au temps du duc Neklan, les Lučane livrent une guerre aux Bohèmes. Côme parle de leur duc Vlastislav et il rapporte le discours par lequel il exhorte ses hommes avant de partir en guerre.

11. Une femme (des Euménides) prévient son beau-fils que les dieux sont du côté des Tchèques et qu'il faudra qu'il fuie en temps voulu. Il fait des sacrifices aux dieux pour obtenir leurs faveurs.

12. Neklan prend peur à l'approche de la bataille, il se cache et appelle son second, Tyro, afin que celui-ci prenne son armure et se fasse passer pour lui. Côme rapporte le discours que Tyro prononce pour exhorter ses hommes à la bataille puis celui de Vlastislav. Tyro demande à ce qu'il soit enterré et dignement célébré s'il venait à mourir au combat. Le combat s'engage et les Tchèques l'emportent bien que Tyro meurt, tout comme Vlastislav.

13. Les Bohèmes dévastent ensuite les terres des Lučane ; là ils trouvent le fils de Vlastislav, que le duc (comme un bon chrétien) épargne. Il le confie à un certain During qui finalement l'assassine. L'homme en question se vante de l'avoir fait devant les autres *comites* et de les avoir préservés d'un grand danger. Le duc le blâme de ce grand crime et le condamne à mort. Côme explique qu'on est libre de croire ou non ces récits plus ou moins légendaires mais que là va commencer le récit historique.

14. Baptême de Bořivoj. Disparition de Svatopluk, roi de Moravie. Selon Côme, il s'est retiré incognito auprès d'ermites dans le Mt Zobor. Son fils lui succède puis son royaume est détruit par ses voisins. (894)

15. Bořivoj eut 2 fils avec Ludmila : Spytihněv et Vratislav. Le 1er fut duc à la mort de son père et le 2nd à celle de son frère. Vratislav eut 2 fils : Wenceslas, qui fut duc à la mort de son père et Boleslav qui tua son frère pour avoir le pouvoir. Côme se justifie de ne pas raconter le baptême de Bořivoj ni les événements entre 894 et 929.

16. 895-928

17. Assassinat de Wenceslas. Boleslav eut un fils ce soir-là : Strachkvas. Craignant le châtement divin, il jure de se convertir au christianisme si l'enfant survit. (929)

18. Il envoya son fils faire son éducation dans un monastère à Ratisbonne. Venceslas avait bâti une église à Prague en l'honneur de Saint Guy mais il n'eut pas le temps de la faire consacrer, alors Boleslav fit appel à Michel, l'évêque de Ratisbonne, qui accepta de venir le faire en souvenir de son amitié avec Venceslas.

19. Mariage d'Otton le Grand avec Edith, fille du roi d'Angleterre (930). L'empereur Henri convertit le roi des Abodrites et celui des Danois (931). Boleslav transfère le corps de son frère à l'église de Saint Guy afin que les miracles soient attribués à ce dernier et non à son frère. (932). Portrait de Boleslav en tyran sanguinaire.

20. Côme raconte les événements de la scène européenne entre 933 et 951. Ellipse entre 952 et 966.

21. Mort de Boleslav le Cruel. Son fils, Boleslav, lui succède. Contrairement à son père, c'est un duc juste et bon chrétien. (967)

22. Éloge de Boleslav II. Éloge de Marie, sa sœur. Le pape la reçoit et la fait abbesse. Il l'envoie finalement auprès de son frère avec une lettre que Côme translittère et qui fonde l'évêché de Prague ainsi que le couvent de Saint Georges. Marie en est nommée abbesse.

23. A la demande du duc, l'assemblée du clergé, de la noblesse et du peuple désigne Thietmar pour être évêque. Le duc l'envoie à l'empereur Otton afin qu'il fasse consacrer son élection, ce dont il charge l'archevêque de Mayence de faire. Le *comes* Vok meurt en 968.

24. Thietmar consacre de nombreuses églises, baptise beaucoup de Bohèmes mais meurt en 969.

25. Éloge d'Adalbert à qui Boleslav demande de devenir le nouvel évêque de Prague, ce qui est fait la même année.

26. Otton II, de retour d'une campagne contre les Sarrasins, demande à ce qu'Adalbert le rejoigne à Vérone où il lui donne l'investiture épiscopale et où l'archevêque de Mayence consacre son élection d'évêque sous le nom d'Adalbert. Celui-ci retourne ensuite à Prague.

27. Mort de Doubravka, sœur de Boleslav II (977). Mort du duc Slavník, père d'Adalbert (981). Description topographique de son duché.

28. Mort d'Otton II (984). Description de sa relation intime avec Adalbert. Mort de la mère d'Adalbert (987). Adalbert devient moine de Saint Alexis à Rome (990).
29. Adalbert propose à Strachkvas de le remplacer comme évêque parce qu'il pense qu'il sera meilleur que lui dans cette fonction mais celui-ci refuse. Meurtre des Slavníkide (995), que Côme attribue aux *comites* plutôt qu'à Boleslav, qui n'est pas en pleine possession de ses pouvoirs.
30. Boleslav II demande au pape Jean XV le retour d'Adalbert et celui-ci accepte. Adalbert passe à l'archevêché de Mayence. Strachkvas tente d'usurper le siège épiscopal à la faveur du désaveu d'Adalbert auprès du peuple.
31. Martyr d'Adalbert chez les Prussiens (996). Boleslav II demande à Otton III un nouvel évêque ; celui-ci envoie Thiddag se faire consacrer à Mayence (997). Thiddag est consacré évêque de Prague et rejoint son diocèse (998).
32. Portrait élogieux de Boleslav II. Brève présentation de sa famille : sa femme, Emma ; ses fils, Venceslas) et Boleslav.
33. Discours de Boleslav II dans lequel il fait son fils duc et dans lequel il lui explique les principes du bon gouvernement avant de mourir (999).
34. Gaudenty, frère d'Adalbert, est consacré archevêque de Gniezno (999). Comparé à son père, Boleslav III fût moins brillant en ce qui concerne les conquêtes. Boleslav III eut 2 fils (frères selon Thietmar) : Oldřich et Jaromír. Boleslav III s'allie à Mieszko, duc de Pologne. Des ennemis du duc (Kohan) malmènent Jaromír mais une servante va chercher les amis du duc qui les chassent ; la servante est récompensée d'une charge héréditaire.
35. Mieszko envahit Prague pendant 2 ans et oblige Boleslav à se replier à Vyšehrad (1001-1002). Il corrompt l'empereur pour envoyer Oldřich en prison.
36. Oldřich rentre en Bohême (1002), bat Mieszko à Prague et le contraint à fuir puis rentre dans la ville. Il rencontre Božena dont il s'éprend et l'épouse. Leur fils sera Břetislav.

37. Mort d'Otton III et avènement d'Henri II, un de ses cousins (1003). Éloge et récit de hauts faits de l'empereur Henri : l'ermite, le pèlerinage à Jérusalem, dialogue entre la Vierge Marie et Saint George. Meurtre des Vršovici.

38. Martyr de Benoît et de ses compagnons. Éloge de leur mode de vie très rigoureusement ascétique. Mieško leur envoie de l'argent contre des prières pour le salut de leur âme. Barnabé le ramène au duc en expliquant qu'ils n'en ont pas besoin. Pendant ce temps des bandits tuent Benoît et ses 4 compagnons pour avoir cet or, rendu au duc.

39. Mort d'Emma (1006). Mort de Thiddag, éloge de Côme (1017). Avènement d'Ekkhard (1018)

40. Břetislav devient un jeune homme vertueux. Il fait une expédition en Germanie pour enlever Judith, la fille d'« Otton le Blanc » et l'épouser. Prince de Moravie, il rentre en son domaine et en chasse les Polonais (1021). Martyr de Chrétiens en Pologne (1022). Mort d'Ekkhard, éloge de Côme, et avènement d'Hyza (1023)

41. Mort d'Henri II (1024). Mort de Bolesław, roi de Pologne (1025). Břetislav repousse une invasion hongroise. Mort d'Hyza, éloge de Côme (1030). Portrait élogieux de Sévère, son successeur, et de ses très bonnes relations avec le duc. Avènement de Sévère et naissance de Spytihněv, fils de Břetislav (1031). Mort de Boleslav III.

42. Mort d'Oldřich. Éloge funèbre de son frère, Jaromír avec qui il s'était pourtant disputé violemment. Jaromír fait son fils, Břetislav, duc (1037). Kohan fait assassiner Jaromír. Côme conclut le livre I, celui des choses antiques et annonce le livre II, celui des choses qu'il a connu.

## **Livre II**

Introduction : éloge de Clément, abbé de Břevnov, à qui est adressé le livre II

1. Éloge de Břetislav puis présentation de sa femme Judith et de ses fils : Spytihněv, Vratislav, Conrad, Jaromír et Otton

2. Mort du duc de Pologne, Mieszko II, avènement de Casimir. Břetislav envahit la Pologne. Récit des pillages et destructions de cette campagne. Épisode du village de Giecz, que Břetislav épargne et dont il accepte le transfert des habitants en Bohême.
3. Arrivée à Gniezno et découverte du tombeau d'Adalbert. Malgré les avertissements de Sévère, ils décident d'exhumer le tombeau.
4. Sévère a une vision d'Adalbert dans la nuit, il prévient Břetislav qui s'incline avec ses *comites* devant le tombeau d'Adalbert pour demander pardon. Břetislav et Sévère prononcent sur son tombeau « le décret de Břetislav » qui régit les châtiments pour l'adultère, l'homicide, le travail le dimanche. Ils ouvrent le tombeau et découvrent que le corps est presque intact. Ils font une prière et rendent hommage à Adalbert et ses compagnons.
5. Ils ramènent finalement le corps d'Adalbert et les reliques de ses compagnons à Prague (1039). Côme rend hommage à la mémoire de ce jour sacré pour les Bohèmes.
6. Quelqu'un dénonce ces faits au pape qui prend des sanctions contre l'évêque et le duc.
7. Le duc et l'évêque envoient des émissaires au pape qui se repentent au nom de leurs commanditaires. Pendant la nuit, ils corrompent les cardinaux et le lendemain le pape rend son verdict : les actes de Sévère et Břetislav sont condamnés mais comme ils étaient faits au nom du Christ, ils seront pardonnés si ceux-ci ordonnent la construction d'un monastère. Ceux-ci construisent donc un monastère consacré à Saint Wenceslas à Stará Boleslav.
8. L'empereur Henri III a vent de cette affaire et ordonne au duc de lui envoyer toutes les richesses pillées en Pologne sous peine de guerre. Le duc répond que cela ne correspond pas aux lois. L'empereur répond qu'il n'est pas soumis aux lois mais les édicte.
9. L'empereur rassemble ses armées, il envoie les Saxons d'abord puis arrive en Bohême avec son armée. Il exhorte ses princes à la victoire.
10. La noblesse de Bohême remporte une grande victoire contre l'empereur
11. Ekkhard, duc des Saxons, ayant eu vent de la victoire de Břetislav, lui envoie des émissaires pour tenter de le convaincre de restituer les richesses en échange de quoi il intercédera auprès de l'empereur pour obtenir ses faveurs. Břetislav le menace de le tuer s'il



ne quitte pas la Bohême, Ekkhard s'exécute lâchement. Le *comes* Prkoš s'étant laissé corrompre par l'empereur, Břetislav ordonne de le noyer (1041).

12. L'empereur Henri envoie de nouvelles troupes sur 3 fronts pour dévaster la Bohême. Siège de Prague durant lequel Sévère se rend à l'empereur. Břetislav tente de négocier et flatte l'empereur ; il obtient la paix contre de l'or (1042).

13. Famine : 1/3 des Bohèmes meurent (1043). Mort du moine Gunther (1045). Consécration du monastère de Stará Boleslav par Sévère (1046). Mort de Božena, mère de Břetislav (1052). Restitution de leurs terres au Polonais contre un tribut (1054). Břetislav entame une campagne en Hongrie, il tombe malade, se sent mourir et s'inquiète de sa succession. Pour départager ses 5 fils, il proclame la règle de la primogéniture masculine puis il meurt (1055). Côme se désole de la mort de Břetislav.

14. Éloge de Spythněv, fils aîné et successeur de Břetislav. Récit de ses hauts faits : exil de l'abbesse de Saint George.

15. Réorganisation de la Moravie, que Břetislav avait divisée entre ses fils. Fuite de Vratislav auprès du roi André de Hongrie. Répartition de titres entre les frères du roi, emprisonnement de la femme de Vratislav.

16. Spythněv permet à la femme de Vratislav de rejoindre son époux mais elle meurt en couche. Vratislav est réconforté par André et épouse finalement la fille de celui-ci : Adélaïde. Spythněv, craignant l'alliance entre Vratislav et André, rappelle finalement son frère en Bohême et lui restitue les terres que lui avait attribuées son père. Éloge des vertus de Spythněv.

17. Mort de Judith, mère de Spythněv (1058). Le duc décide de rassembler les églises de Prague en une seule à l'occasion de la fête de Saint Wenceslas (1060). Épisode de la veuve aidée par le duc. Mort du duc (1061).

18. Vratislav succède à Spythněv. Il divise la Moravie entre Otton et Conrad. Jaromír aspire à avoir sa part de la Moravie mais le nouveau duc lui dit qu'il est destiné à être le successeur de Sévère et le fait diacre. Celui-ci renoue avec le paganisme et fuit auprès du duc de Pologne jusqu'à la mort de Sévère.

19. Mstiš demande à Vratislav de consacrer l'église de saint-Pierre qu'il a construit à la demande de son frère. Le duc accepte mais projette de se venger de cet homme qui avait offensé sa femme. Ce dernier fuit grâce aux conseils de Sévère.

20. Mort d'Adélaïde qui avait donné 4 enfants à Vratislav : Judith, Ludmila, Břetislav II et Vratislav. Il épouse Svatava dont il a 4 autres enfants : Boleslav, Bořivoj, Vladislav et Soběslav (1062)

21. Mort de Sévère. Vratislav avait amputé l'évêché de Prague de la Moravie dont il avait fait Jean Ier, le premier évêque.

22. Conrad et Otton veulent faire de Jaromír le nouvel évêque de Prague mais Vratislav craint qu'ils ne conspirent contre lui. Il souhaite consacrer un certain Lanzo et répond à ses frères qu'il faut laisser l'élection se faire mais ses plans échouent.

23. Vratislav s'adresse à une assemblée du peuple et des *comites* à Dobenina en faveur de Lanzo mais il n'obtient pas l'acclamation et le *comes* du lieu, Kojata, répond au duc qu'il ferait mieux de nommer son frère.

24. Un certain Smil se joint à Kojana. Une partie de l'armée se joint à eux et aux 3 frères. Le duc s'enfuit à Prague puis l'armée de ses frères arrivant, il reçoit ces derniers, fait Jaromír évêque et laisse Conrad et Otton rentrer chez eux mais il aurait puni Smil et Kojana s'ils ne s'étaient enfuis dans la nuit (1068).

25. Jaromír va à Mayence se faire confirmer par l'empereur et consacré par l'archevêque. Au retour, l'évêque Gebhard manque de faire noyer un soldat du nom de William.

26. Gebhard ordonne Marc prêtre. Pendant 30 ans, cet homme améliore l'éducation des prêtres, leur fait respecter une règle et leur fournit une prébende. Éloge de Marc

27. Consécration de l'église de Zerčice par Gebhard (1070). Gebhard veut réunifier les 2 évêchés. Il se rend à Olomouc et violente l'évêque Jean sous prétexte qu'il a une vie dispendieuse mais des hommes l'arrêtent et il se rend à Sekyrkostel, chez son frère Otton (1073).

28. Jean Ier se plaint à Vratislav qui envoie Hagno, clerc de la chapelle de Jean, dénoncer les agissements de Gebhard au pape. Mais en chemin, Hagno est arrêté par Gumpold, un homme au service de Gebhard.

29. Le duc envoie Pierre, un prêtre de sa chapelle avec un sauf-conduit. Celui-ci est reçu par le pape Grégoire VII qui envoie Rudolf, l'un de ses conseillers, enquêter en Bohême et appeler Gebhard à comparaître devant le pape si les faits étaient avérés.

30. Rudolf convoque un synode pour juger Gebhard mais celui-ci refuse de venir sans que son archevêque et plusieurs collègues soient présents selon les règles du droit canon. Rudolf le destitue alors de toutes ses fonctions mais les clercs de Bohême s'insurgent et Rudolf finit par le rétablir dans ses fonctions de prêtre (seulement). Il part à Rome.

31. Mathilde, margrave de Toscane et comtesse de Canossa, parente de Gebhard et ayant les faveurs du pape, était alors à Rome et intervient auprès de Grégoire VII qui restitue Gebhard dans ses fonctions et le fait jurer de rester en bon terme avec l'évêque d'Olomouc.

32. Côme narre l'histoire de Mathilde et du duc Welf pour montrer que c'est un personnage mauvais.

33. A son retour, Gebhard se vante d'avoir les bonnes faveurs de Mathilde auprès de Beleč, une femme qu'il aime. Elle lui répond qu'elle préférerait qu'il change.

34. Côme raconte une anecdote à propos d'un homme qui aurait vu Saint Radzim (Gaudenty) en vision, alors que celui-ci n'est pas canonisé, qui lui aurait demandé de venir sur sa tombe à Saint Guy.

35. Récit du triomphe de Vratislav contre Léopold, margrave d'Autriche (1082).

36. Mort de Judith, épouse de Vladislav, duc de Pologne et sœur de Vratislav. Éloge de la duchesse et récit de sa grossesse difficile. Elle enfante Boleslav III (1085).

37. Synode de Mayence. Vratislav est reconnu roi de Bohême et de Pologne. Gebhard et l'évêché de Prague sont confirmés dans leurs privilèges. (1086). Côme reproduit le document qui le certifie avec le sceau de l'empereur Henri.

38. Le (anti)pape Clément confirme ces mêmes privilèges. Conrad meurt. Vratislav reçoit l'archevêque Egilbert de Trèves et est acclamé roi des Bohèmes et des Polonais. (1086)
39. Vratislav se rend en Lusace (près de Meissen) et envoie Břetislav piller et détruire le village de Kyleb dont les habitants ont tué 2 nobles. Bataille sur la rivière Ohře dans laquelle Břetislav triomphe de Saxons (1087)
40. Vie et mort du guerrier polonais Beneda (1088)
41. Quelques lignes sur la rivalité entre Vratislav et Gebhard. Malgré la sentence du pape Clément, le roi nomme Vecel à la tête de l'évêché de Moravie. Gebhard veut aller chercher de l'aide à Rome et passe voir son vieil ami Ladislav, roi de Hongrie. Il meurt en chemin (1090)
42. Éloge de la vie quotidienne et des hauts faits de Gebhard. Élection unanime de Côme à la tête de l'évêché de Prague par le duc, le clergé et le peuple (1091).
43. Incendie d'un monastère de Prague. Dispute entre Vratislav et Conrad. Conrad, Otton et Gebhard firent corps contre Vratislav de leurs vivants mais quand les deux derniers furent morts, Vratislav n'hésita pas à attaquer Conrad en Moravie pour l'expulser et mettre à sa place son fils Břetislav. Celui-ci est insulté par un *comes* de Zdredad, ce qui le blesse. Il demande conseil à son oncle Conrad sur la façon dont il doit réagir.
44. Zdredad tente d'assassiner Břetislav. Celui-ci rejoint alors son armée.
45. Wirpik, la femme de Conrad, s'introduit dans le camp de Vratislav sans que son mari le sache et est reçue par le roi et ses lieutenants. Elle l'implore de faire la paix avec son frère (et son fils) et parvient à son objectif.
46. Břetislav et ses hommes, craignant la vengeance du roi, refusent de rentrer chez eux. Vratislav fait alors de Conrad son successeur et prépare sa vengeance contre son fils. La bataille est prête à s'engager quand Dieu intervient.
47. Saint Wenceslas et saint Adalbert libèrent les prisonniers d'une prison. Conrad parvient à réconcilier Vratislav et Břetislav.

48. Des grands du royaume jurent fidélité à Břetislav. Ils partent alors chez son parent, le roi Ladislav de Hongrie et s'installent à Bánov.

49. Côme est nommé évêque de Prague et André évêque d'Olomouc. Ils vont à Mantoue pour se faire consacrer par Henri. L'évêque de Münster conseille à l'empereur de ne pas bafouer ce qui avait été décidé à Ratisbonne. Henri consacre les 2 évêques mais prend la résolution de parler à Vratislav de la réunification des 2 évêchés.

50. Vratislav meurt, Conrad lui succède. Il propose de l'or à l'empereur contre l'annulation de la consécration des 2 évêques. Celui-ci refuse. Il fait finalement bon accueil aux 2 évêques. Hiver glacial. Conrad meurt la même année. Avènement et couronnement de Břetislav le Jeune.

51. Éclipse de soleil. Visite de l'évêque Robert de Cavaillon. Il s'avère que c'est un usurpateur.

### **Livre III**

Introduction : Côme dédie ce livre au même Doyen que le précédent. Il sait que les vérités qu'il va énoncer et qui sont celles du temps présents vont le rendre impopulaires mais il insiste sur la nécessité de les dire.

1. Břetislav célèbre les fêtes de Wenceslas. Il lutte contre le paganisme. Éloge de Břetislav. Récit de ses guerres en Pologne (1093).

2. Břetislav envoie Côme et André à Mayence avec le comte palatin Rapoto où ils reçoivent l'ordination par l'archevêque Ruthard (1094).

3. Au retour, Côme et André constatent la forte mortalité de cette année-là en Germanie notamment. Břetislav épouse Lutgarde de Bavière. Il consacre l'autel de Saint Guy.

4. Le ciel devient rouge pendant de nombreuses nuits (1095). Côme consacre le monastère de Guy, Wenceslas et Adalbert. Les croisés passent en Bohême où ils tuent les Juifs ou les forcent à se convertir. L'évêque Côme s'y oppose mais est seul. Les juifs retournent à leur

culte d'origine dès le départ des croisés. Břetislav fait le procès de Mutina, exproprié et exilé en Pologne. (1096)

5. Le duc envoie Oldřich, fils de Conrad, en prison (1097). Des juifs partent en exil en Pologne et en Hongrie. Le duc envoie des guerriers les récupérer mais c'est un échec (1098).

6. Mort de Côme. Côme fait son éloge

7. Břetislav se met à chercher un nouvel évêque et demande conseil à Wiprecht, son beau-frère qui conseillait déjà Vratislav. Celui-ci lui recommande Hermann, chapelain de son père puis de lui, dont il fait l'éloge. Břetislav suit le conseil de Wiprecht et Hermann est acclamé par le clergé et la foule. (1099)

8. Břetislav et Hermann vont voir l'empereur à Ratisbonne où le nouvel évêque obtient la crosse et l'anneau. Břetislav obtient également que Bořivoj soit désigné comme son successeur.

9. Le duc va en Moravie, reconstruit la forteresse de Podivín, qu'il rend à Hermann. Il se rend en Hongrie et rencontre le roi Coloman avec qui il échange des cadeaux. Il fait ordonner prêtre Hermann, jusqu'alors diacre, par l'archevêque d'Esztergom (comme Côme). Avec son armée, il réorganise la Moravie, divisée entre ses cousins. Il accueille son neveu Boleslas qu'il nomme « porteur d'épée » en échange de quoi ce dernier paie de nouveau le tribut de paix.

10. Hermann part se faire ordonner par l'archevêque Ruthard mais celui-ci, accusé de simonie, a fui Mayence. Hermann est donc ordonné par le cardinal Robert.

11. Récit d'un miracle

12. Bořivoj, frère du duc, épouse Gerberge, fille du margrave d'Autriche. Le duc part avec son armée en Moravie pour venger les injures que Gottfried a faites à son frère Bořivoj. Ceci-fait, il rentre en Bohême.

13. Lors d'une partie de chasse, un certain Lork assassine le duc. L'homme en question est poursuivi et tué. Le duc se repend de ses péchés, distribue ses biens à des monastères et meurt. L'évêque et les *comites* envoient un message à Bořivoj qui se hâte de venir et se fait couronner. (1100)

14. Oldřich, Lutold, Božej et Mutina, qui avaient été dépossédés par Břetislav, retrouvent leurs terres. Le duc approuve cela par nécessité. (1101)

15. Oldřich, plus âgé que Bořivoj, se plaint à l'empereur d'avoir été lésé par son cousin du trône ducal. Il achète l'empereur qui lui donne les insignes ducaux mais il lui dit que c'est aux Tchèques d'élire leur duc. Il envoie un émissaire à Bořivoj et aux grands du duché mais il comprend qu'il n'obtiendra pas le soutien de ces derniers. Il se rallie des seigneurs allemands en leur promettant qu'il est soutenu par ces grands du duché et il leur promet de l'or et de l'argent. Il entre en Bohême avec une armée allemande. Bořivoj arrive avec son cousin Svatopluk. Les Allemands, comprenant qu'ils ont été dupés par Oldřich, prennent la fuite.

16. Ladislav, roi de Pologne, divise son royaume entre ses 2 fils : Zbigniew et Boleslas. (1102). Zbigniew se rallie le duc Bořivoj contre de l'argent. Le duc de Bohême vient avec Svatopluk. Boleslas corrompt Bořivoj qui retourne chez lui sans donner un sou à son cousin. Svatopluk jure de se venger. (1103)

17. Jean est consacré évêque de Moravie. Svatopluk sème le trouble en Bohême (1104). Il y entre avec une armée mais est obligé de retourner en Moravie car il manque d'hommes. Le duc Bořivoj se lance à sa poursuite. (1105)

18. Henri, fils de l'empereur, se révolte contre son père. L'empereur appelle Bořivoj à l'aide ; celui-ci vient. Certains de ses vassaux trahissent l'empereur et ce dernier est obligé de se replier en Bohême puis va jusqu'à Liège où il meurt. (1106)

19. Svatopluk envoie un homme duper Bořivoj. Božej, Mutina et d'autres se rallient à Vladislav, frère de Bořivoj, qui lui-même ainsi que nombre de *comites* se rangent derrière Svatopluk. Bořivoj est destitué et Svatopluk couronné. (1107)

20. Bořivoj s'enfuit avec certains des *comites* qu'il avait parfois nommés, ainsi que son frère Soběslav, en Pologne. Il demande à l'empereur Henri de le rétablir contre de l'or et de l'argent. L'empereur fait venir Svatopluk qui a rassemblé une armée. L'empereur emprisonne le nouveau duc mais le frère de ce dernier, Otton, attaque alors le camp de Bořivoj à l'aube. Bořivoj en avait cependant été prévenu.

21. Hermann s'enfuit chez l'évêque de Bamberg. Bořivoj rentre à Prague et taxe tout ce qu'il peut pour donner à l'empereur les 10 000 marks d'argent qu'il lui avait promis bien qu'il n'ait pas eut ce qu'il avait demandé. En attendant, il lui avait donné Otton comme otage. Hermann revient. Otton retourne en Bohême, ce qui déplaît à l'empereur.

22. Le roi Henri baptise le fils de Svatopluk et exige de celui-ci de venir avec lui en campagne contre les Hongrois pour venger les croisés. Profitant de l'absence du duc, Bořivoj et les Polonais envahissent la Bohême gardée par Vacek et Mutina. Ce dernier ne défend pas avec zèle la Bohême, Vacek en avertit Svatopluk et fait prévenir Bořivoj que Svatopluk sera là le lendemain pour se venger, ce qui est faux. Bořivoj fuit, le roi recommande au duc de se venger des Polonais. Svatopluk envisage d'abord de se venger de Mutina. (1108)

23. Le duc rassemble ses magnats et blâme Mutina. Il le tue lui-même puis dans sa rage, fait tuer tous ceux qui lui étaient familiers, comme Božej

24. Récit de l'assassinat de Božej et de son fils. Côme se plaint de tous ces morts.

25. Alors que l'empereur s'est retiré de Hongrie, le roi Coloman envahit la Moravie pour se venger de Svatopluk. Récit des exactions commis par les hommes du duc en Hongrie. Svatopluk rassemble une armée et se dirige vers Coloman mais il se prend une branche dans l'œil et le laissant à demi-mort, son armée rentre chez elle.

26. Rétabli, le duc rassemble de nouveau une armée et commet des exactions en Hongrie. (1109)

27. Le roi Henri rassemble une armée pour envahir la Pologne à laquelle se joint Svatopluk. Là-bas, le duc est tué par un héros qui s'est introduit dans le camp des Bohèmes. Henri demande aux Bohèmes de choisir un nouveau duc, Vacek propose Otton et ce choix est approuvé par l'armée. On envoie le chercher mais le peuple de Bohême et l'église avaient décidés que Vladislav succéderait à Svatopluk.

28. Vladislav est couronné duc. Côme se justifie de ne pas en faire l'éloge par le fait qu'il vit encore. En apprenant cela, Bořivoj lance des exactions dans Prague avec l'aide de son beau-père Wiprecht.



29. Le peuple ne sait quel duc choisir, des bourgeois prennent la fuite. Bořivoj fait de grandes promesses et est reçu en procession à Prague et Vyšehrad.

30. Otton et Vacek assiègent Vyšehrad. Vladislav, qui devait aller assister à un synode à Ratisbonne, se dirige finalement vers Vyšehrad et demande qu'on lui ouvre les portes mais Venceslas, fils de Wiprecht vient au secours de Bořivoj. Vladislav préfère éviter la bataille.

31. Vladislav remporte une bataille à Vyšehrad, qui fait beaucoup de morts et de blessés. Mais le fils de Wiprecht revient à la charge et perd toute son armée.

32. Vladislav demande au roi Henri de chasser Bořivoj et Wiprecht de son duché contre de l'or. Le roi entre en Bohême et convoque Vladislav, Bořivoj, Hermann et le fils de Wiprecht. Il commet des exactions contre les partisans de Bořivoj et Wiprecht et les contraint à fuir en Pologne, auprès de Soběslav, un autre fils de Vratislav.

33. Otton, qui craignait de rencontrer son frère (cousin) à cause de cette époque de chaos, se réconcilie avec Vladislav. Il restaure les biens confisqués au chapitre de Prague et rentre en Moravie.

34. Lors d'un synode rassemblant tous les grands des pays tchèques, Vladislav capture Otton. Ce dernier refuse de croire que cela est le fait de son cousin mais il est condamné à 3 ans de prison.

35. Lors de la fête de Saint Wenceslas, Vladislav est prévenu que Boleslas et Soběslav arrivent de Pologne avec une armée. Il rassemble la sienne, des négociations ont lieu autour de l'Elbe. Finalement, elles échouent et le duc de Bohême traverse la rivière mais ne parvient pas à rejoindre ces troupes qui s'enfuient.

36. Bataille entre Dětříšek, un homme de Vladislav, et le roi de Pologne ainsi que Soběslav. Victoire de ces derniers.

37. Le duc de Bohême se réconcilie avec son frère Soběslav et lui donne Žatec et la province alentour. (1111)

38. Vladislav envoie son neveu Břetislav avec une armée rejoindre le roi Henri. Ce dernier va à Rome et y emploie la force afin de se faire couronner empereur. Cela fait, il récompense le pape Pascal et les troupes rentrent chez elles. (1112)

39. Soběslav entend dire que son frère veut le capturer (faux). Quand le duc le convoque, il vient avec une armée mais il prend peur et tue Vacek puis s'enfuit en Allemagne où il est finalement capturé par un certain Erkembert. Son armée se disperse en Pologne et en Bohême. Soběslav finit cependant par s'enfuir. Otton est relâché et le duc lui donne des terres en Moravie. (1113)

40. Otton fait retirer la vue à Prostěj et son beau-frère Vacek. Soběslav brûle la ville de Kłodzko. (1114).

41. A la demande de Boleslas, Vladislav pardonne à son frère Soběslav et lui donne Hradec ainsi que des terres alentours. Le duc, Soběslav et Otton rencontrent Boleslas et confirment la paix qui règne entre eux. Oldřich et Luitpold, fils de Conrad, décèdent. Vladislav donne leurs terres à Soběslav. (1115)

42. A la mort de Coloman, roi de Hongrie, son fils Étienne II envoie les princes confirmer la paix avec le duc de Bohême, ce que lui accorde Vladislav. Mais, le duc pénètre la frontière entre la Moravie et la Hongrie avec ses troupes. Les Hongrois, méfiants, ramènent leurs propres troupes. Le duc prend peur et engage une bataille sanglante. Otton et Soběslav attaquent alors le camp du roi où il perpète un massacre. Ainsi, les Bohèmes remportent la victoire et pillent les richesses de cette contrée. (1116)

43. Un puissant séisme commet de nombreux ravages. Mort de Božetěcha, compagnon de Côme. Vladislav rappelle son frère Bořivoj et partage avec lui le trône. Ce dernier confie à Vladislav la moitié du duché et le consulte sur toutes les décisions qu'il prend. (1117)

44. Catastrophe climatique qui provoque de très importants dégâts. (1118)

45. Une violente tempête s'abat sur Vyšehrad (1119)

46. Bořivoj se fait de nouveau confisquer le trône (1120)

47. Mauvaise récolte. Vladislav reconstruit la forteresse de Donin. (1121)

48. Les Germains construisent une forteresse à la frontière avec la Bohême, que le duc s'empresse de conquérir. Mauvaises conditions climatiques pendant l'hiver.

49. Éclipse de lune. Mort d'Hermann. Éloge funèbre de Côme. Reproduction de sa dernière confession en public où il dit que le mal s'est répandu dans la Bohême après la mort de Břetislav le Jeune, qu'il aurait préféré mourir avec le duc, et qu'il regrette de n'avoir pas assez bien combattu ce mal comme il le faisait du temps de sa jeunesse. Meinhard devient le 10<sup>e</sup> évêque de Prague. (1122)

50. Mort du *comes* Vznata. Mauvaises conditions climatiques.

51. Pèlerinage à Jérusalem de quelques *comites*. Vladislav expulse son frère Soběslav. Celui-ci cherche un appui à Mayence auprès de l'empereur mais n'ayant pas d'argent, sa requête est rejetée. Il trouve refuge chez Wiprecht puis auprès de Boleslas, en Pologne tandis que sa femme se réfugie auprès de Stephen, roi de Hongrie. (1123)

52. Commentaire sur les conditions climatiques de l'an 1123. Le margrave Dedo meurt et Henri donne ses terres à Wiprecht, ce que conteste un Saxon du nom de Conrad. Lothaire, duc de Saxe, entame alors une guerre contre Wiprecht et Henri.

53. Sur ordre de l'empereur, le duc Vladislav et son frère Otton font campagne contre Lothaire. Ils viennent secourir l'archevêque de Mayence et s'apprêtent à engager le combat mais le duc des Saxons les convainc de rentrer chez eux.

54. Mort de Bořivoj. *Eloge* funèbre de Côme. (1124)

55. Meinhard découvre par accident les ossements de Podiven. L'empereur convoque une assemblée de tous ces princes à Bamberg.

56. Soběslav quitte la Pologne et cherche refuge auprès de Lothaire, duc des Saxons. Ce dernier demande à l'empereur de réconcilier les 2 frères. L'empereur refuse et décide d'engager la guerre contre Lothaire. Wiprecht meurt. Soběslav reconforte son fils et lui envoie le *comes* Stephen qui se fait tuer par des brigands. Vladislav marie sa fille Swatana à un noble bavarois.

57. Des juifs volent des reliques. Le duc les punit. Éclipse de soleil. Vladislav, malade, fête l'Épiphanie dans le village de Ztiběcná puis rentre à Vyšehrad jusqu'à sa mort. Commentaire météorologique.

58. Ayant eu vent de la maladie de Vladislav, Soběslav pénètre en Bohême. Il est bien plus populaire qu'Otton. Świętosława, mère de Vladislav et de Soběslav, intervient afin que le duc pardonne à ce dernier. Les 2 frères se réconcilient. Otton retourne en Moravie. Vladislav meurt. Éloge funèbre de Côme. (1125)

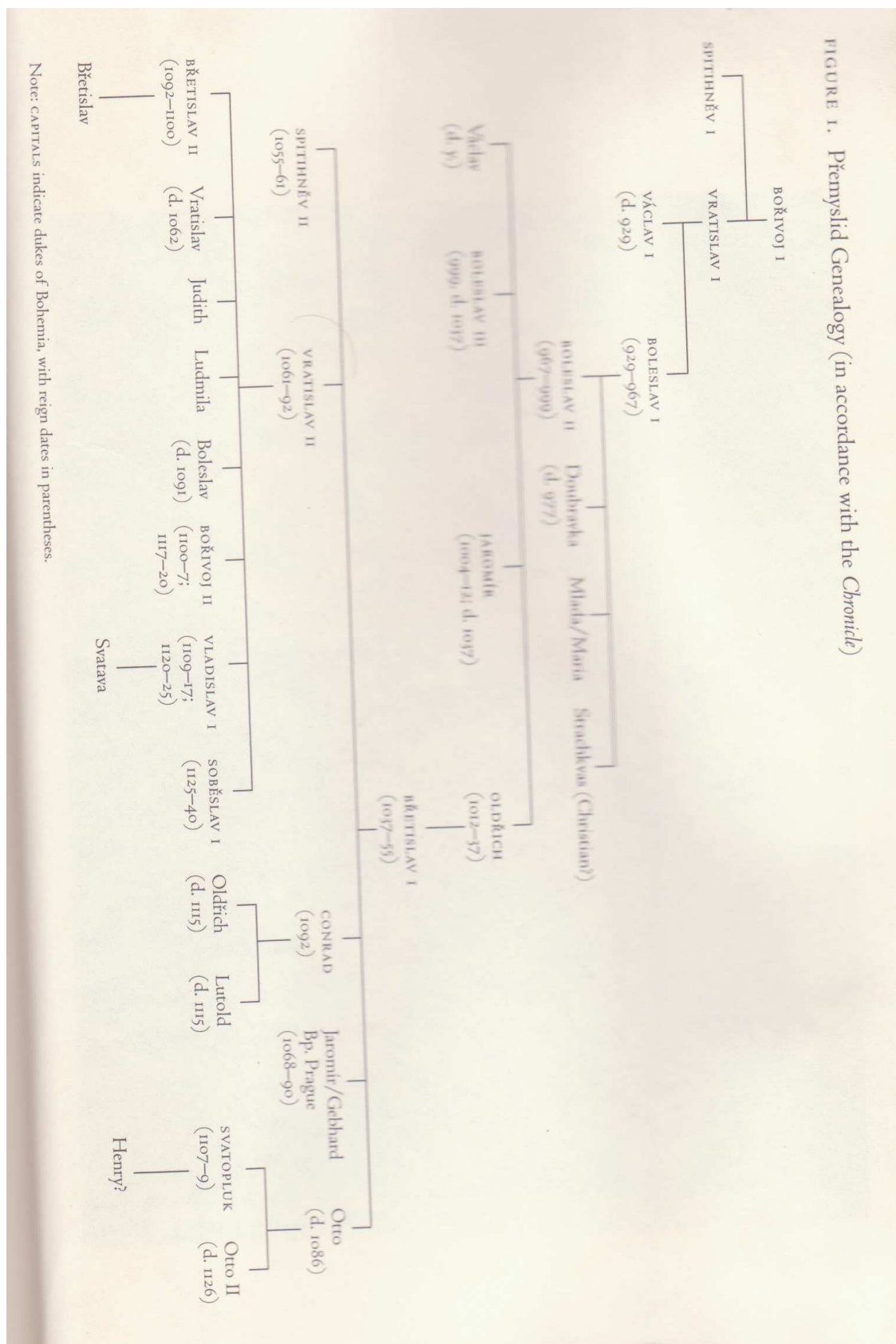
59. Complainte de Côme à propos de son vieil âge. Appel à ce qu'un continuateur poursuive son travail par les hauts faits du duc Soběslav.

60. Éloge de Soběslav. Côme parle de la relation du nouveau duc avec son cousin Otton.

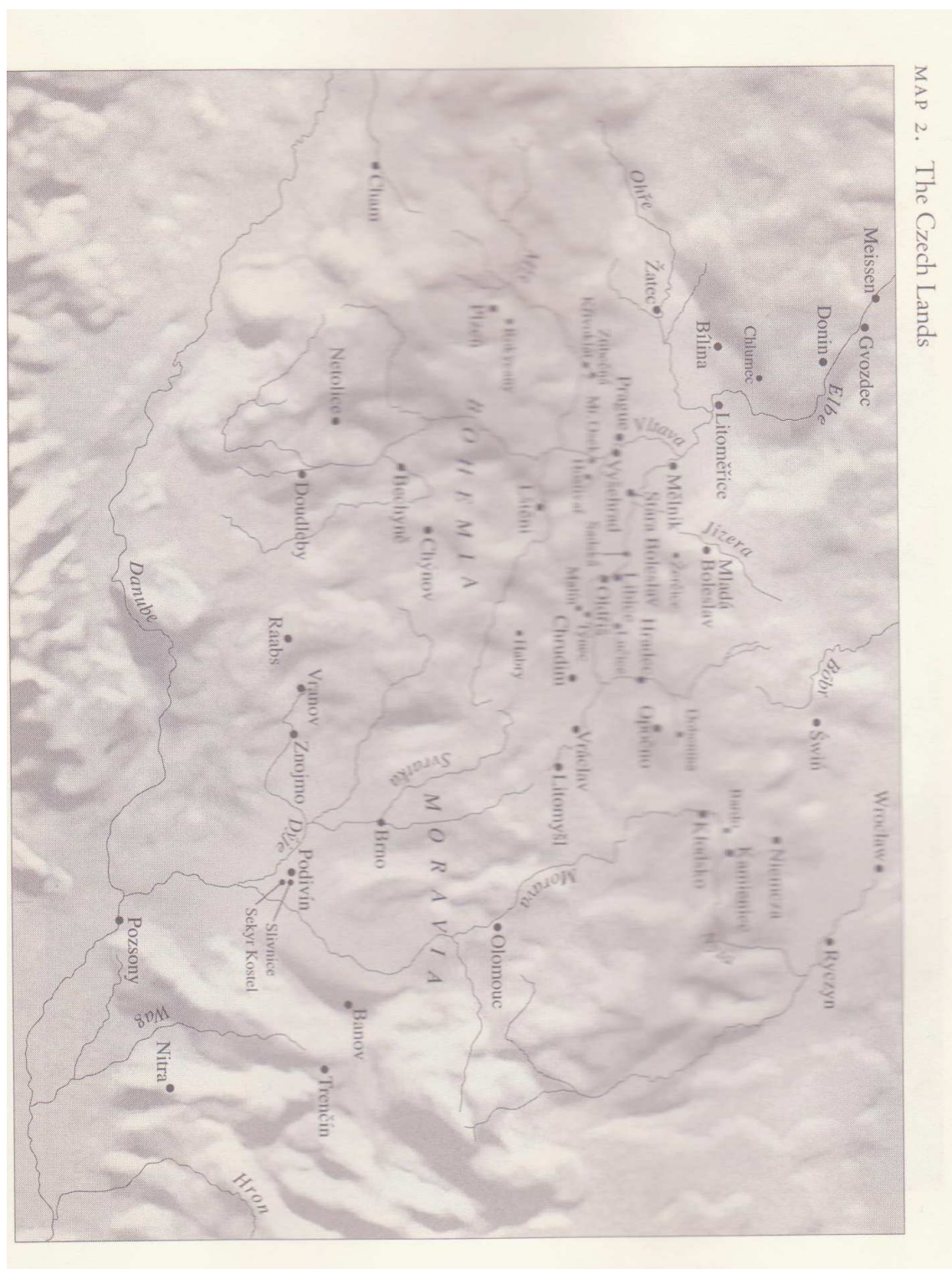
61. Commentaire météorologique. Mort de l'empereur Henri, sans héritier.

62. Le nouveau duc ramène la paix. Exemplum d'un prêtre. Colophon : Note qui indique la mort de Côme, le 12 octobre 1125.

### 3. Arbre généalogique de la dynastie des Přemyslides (édition de Lisa Wolverton)



4. Cartes (issues de l'édition de Lisa Wolverton)

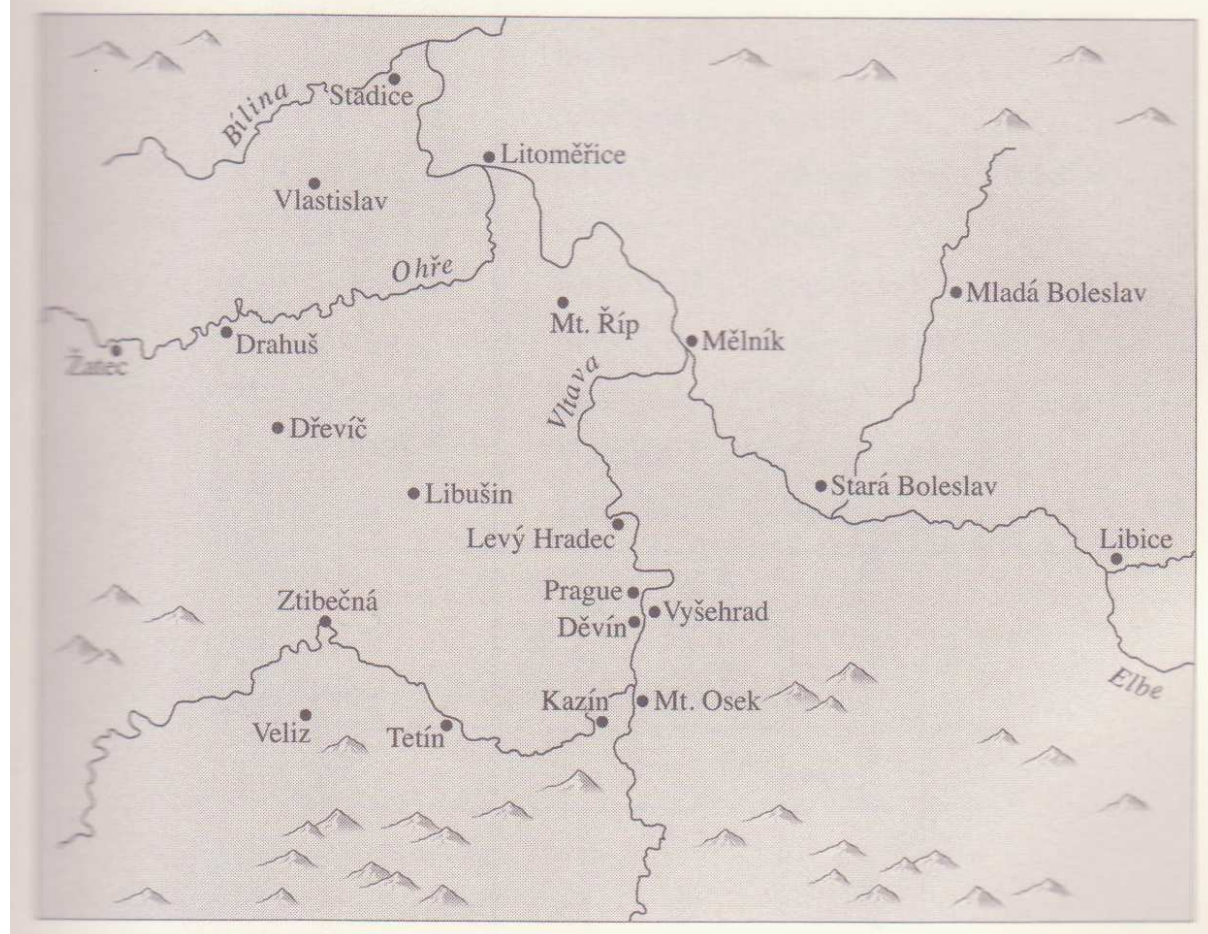




MAP 1. Central Europe



MAP 3. Central Bohemia





## 5. Iconographie de la Chronica Boemorum



Image de Côme  
dans le manuscrit  
de Leipzig



Image de Čech et  
Lech dans le  
« manuscrit de  
Bautzen » (folio 1r)

Fresque de la rotonde de la Vierge Marie et de sainte Catherine, à Znojmo





